This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE,

OU

L'EMPEREUR NICOLAS

ET

SON EMPIRE EN 1844.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

LÉOUZON LEDUC. — *La Finlande.* Son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique, son génie national, sa condition politique et sociale depuis la conquête russe. 2 volumes in-8°. . . . . 15 f.

CYP. ROBERT.—*Les Slaves de Turquie, Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares.* Leurs ressources, leurs tendances et leurs progrès politiques. 2 volumes in-8°. 15 f.

Paris.—Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais

RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE,

OU

L'EMPEREUR NICOLAS

ET

SON EMPIRE EN 1844.

PAR

12791

UN RÉSIDENT ANGLAIS.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. NOBLET,

Chef de section au Ministère du Commerce,

ET ANNOTÉ

PAR M. CYPRIEN ROBERT,

Auteur des Slaves de Turquie.

Tôt ou tard tout se sçait.
MAINTENON.

III

PARIS.
JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, QUAI VOLTAIRE.

1845

MM

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
632175 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

XVI

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

(SUITE.)

Quevenil 31 Oct 1932 (Tome 1-3)

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

(SUITE.)

On vient de voir qu'indépendamment de beaucoup d'autres inconvénients, l'immense armée des Russes a celui de devoir être confiée, pendant la guerre, à un corps d'officiers d'un courage douteux et d'une improbité flagrante. Nous ne parlons pas de leur ignorance en général, parce que, même dans les armées les mieux composées, il suffit, aux subalternes, de connaissances très-bornées pour être à même de remplir convenablement leurs devoirs, et que, les possédant, ils peuvent, sans inconvénient pour le service, ne pas être doués de talents beaucoup plus élevés.

Sauf dans un très-petit nombre de circon-

stances, l'officier subalterne, pourvu qu'il sache obéir et ne manque pas entièrement de bravoure, suffit à ses fonctions; elles ne seraient pas mieux remplies par un Alexandre, un Napoléon ou un Wellington que par l'homme dont Goldsmith a dit que, si on lui eût appris le métier de cordonnier, il aurait pu raccommoder des souliers, mais jamais en faire une paire. C'est parmi ceux qui se sentent, par leurs talents et leurs connaissances, en état de s'élever hors de la sphère dans laquelle ils ont été d'abord renfermés, qu'un pays doit chercher les hommes propres au commandement de ses troupes : naturellement, plus cette classe est restreinte, moins il y a de chances d'en voir surgir de bons généraux. En Russie, nonobstant les milliers d'officiers qu'on élève dans les écoles de cadets, c'est une classe à peu près nulle; ce qui s'explique en partie par l'indifférence que les officiers ont en général pour leur profession, par la frivolité de leur caractère et la nature superficielle de tout ce qui concerne l'éducation.

Les officiers russes, en très-petit nombre, qui tiennent à grandir dans leur état, savent très-bien qu'ils ont pour cela des moyens plus prompts et plus faciles que de se donner la peine d'étudier les principes militaires ou de se préparer à l'avancement qu'ils ambitionnent. Ce n'est pas qu'à

l'imitation de ce qui se pratique chez d'autres peuples, l'avancement soit subordonné, en Russie, à l'influence des intérêts aristocratiques; tout au contraire, l'Empereur et le grand-duc Michel semblent avoir tellement à cœur d'éviter tout favoritisme de ce genre, qu'on pourrait leur supposer l'intention d'humilier encore davantage cette partie de la noblesse déjà si déchue. Les officiers de grandes familles ont plus de peine à s'élever par la faveur de leurs généraux, et sont plus sévèrement punis pour la moindre infraction à la discipline militaire que ceux d'une naissance obscure.

A la vérité, la fortune qui, en Russie, accompagne souvent la naissance, leur fournit des moyens de compensation; la clef d'or ouvre indirectement la voie à l'avancement et tire le rideau sur bien des fautes. Le général ou le colonel d'un régiment ne manque jamais d'indulgence ni de bons témoignages en faveur des cadets ou des subalternes qui lui achètent, à des prix énormes, des chevaux usés ou défectueux. Les mêmes raisons font que les examens qui ne se passent pas sous les propres yeux du grand-duc Michel sont de pures formalités. Et quoique le grand-duc examine personnellement tout cadet, tout volontaire qui aspire à l'épaulette d'officier, la sévérité de ses investigations porte uniquement sur la

tenue et sur la manière de monter à cheval; de sorte que tel homme peut obtenir, sur ces deux points, son entière approbation, qui, après tout, n'est guère bon qu'à devenir caporal.

Les jeunes Russes ne montant jamais à cheval que pour le service ou dans les écoles d'équitation, leur pratique est peu brillante, malgré toutes les peines que se donnent leurs chefs. Autrefois, les moyens les plus burlesques étaient mis en usage pour abuser le grand-duc dans ces parades du manége. Des cadets faisaient coller leurs culottes de peau à la selle; d'autres y faisaient attacher leurs bottes, afin de ne pas s'écarter trop aisément du siége. Mais comme le grand-duc les fit quelquefois descendre de cheval, la supercherie fut découverte, et il est devenu fort difficile à tromper. Aujourd'hui il a des yeux de lynx pour découvrir ces sortes de fraudes; il examine la culotte, les bottes et la selle; souvent il force l'officier candidat à se déshabiller devant lui pour s'assurer s'il porte la chemise obligée du soldat. S'il est reconnu coupable d'avoir de beau linge, il descend au rang de simple soldat.

Pour l'instruction intellectuelle, l'examen sollicité d'une manière convenable est moins difficile. Nous avons connu un officier qui désirait obtenir une commission dans l'artillerie. I fut

informé qu'il devait solliciter, du général chargé de l'examiner, la faveur de quelques leçons. Le général l'invita à déjeuner, lui donna une bouteille de champagne, et prit ensuite fort tranquillement le billet de mille roubles (1,125 fr.) que son élève venait de déposer, d'une main tremblante, sur la table, dans une belle enveloppe.

« Ceci, dit le général quand ils eurent fini la bouteille, suffit pour une leçon.

— Et combien, dit le cadet, votre excellence pense-t-elle qu'il m'en faille encore?

— Trois autres, et vous serez en état de passer avec distinction votre examen.

— Et vous ne croyez pas qu'une leçon puisse suffire?

— Cela dépend de vous! »

Profitant de l'avis, le jeune homme renferma trois mille roubles dans un billet. En conséquence, le moment venu, il fut déclaré fort capable, et reçut sa commission.

La qualité la plus estimée, celle qui assure le mieux l'avancement, c'est cet esprit militaire, cette roideur qui caractérise le sergent instructeur, et qu'on peut aisément reconnaître dans la plupart des officiers de la garde chargés de commander des bataillons ou des régiments. Comme tout autre pédantisme, ce pédantisme militaire

annonce toujours l'étroitesse de l'intelligence; de sorte que les chefs de corps étant de pauvres officiers, et leurs subalternes indifférents à leurs devoirs, les troupes russes sont loin d'effectuer les grandes manœuvres avec la précision qu'on pourrait attendre de leur longue pratique du champ de Mars.

Chaque année des camps sont formés dans les différentes parties de l'empire. Celui de Crasnoë-zélo, près de Saint-Pétersbourg, est constamment occupé par la garde, qui y montre environ soixante-dix mille hommes. Fréquemment on réunit pour de simples manœuvres des armées plus nombreuses qu'aucune puissance au monde n'en peut rassembler. Au camp de Kalish et à la revue de Borodino, cent vingt mille hommes et trois cents pièces de canon ont été engagés dans un simulacre de guerre [1].

L'infanterie russe met dans tous ses mouvements plus de lenteur, moins de précision que l'infanterie anglaise; elle est probablement inférieure en célérité à ce qu'était l'infanterie française en 1837, mais elle tient mieux son ordre de bataille. La cavalerie, qui manœuvre bien, se fatigue aisément. L'artillerie de campagne évolue

[1] Il y eut dans cette guerre simulée plus de tués et blessés par accident que dans toutes les opérations de l'Angleterre sur les côtes de Syrie, y compris l'affaire de Saint-Jean d'Acre. (*Note de l'auteur.*)

rapidement et tire avec promptitude; mais elle pointe fort mal, et c'est un défaut que la rapidité des décharges ne rachète pas dans l'usage du boulet.

Quant aux officiers de l'artillerie et du génie, ils sont si nombreux, que nécessairement il doit se trouver parmi eux quelques hommes brillants; mais comme l'apparence du savoir en Russie mène aussi sûrement au but que sa réalité, et que le tact tout particulier des Moscovites leur rend facile l'imitation de la science, tout homme qui possède quelque talent et beaucoup d'ambition est naturellement porté à s'en tenir à cette superficie, utile refuge que le caractère national ménage aux ignorants!

L'artillerie et le génie de la garde, l'élite de toute l'armée, peut renfermer quelques hommes instruits; mais les officiers de haut grade, ceux qu'on cite comme des hommes supérieurs, sont souvent d'une incroyable ignorance, quoiqu'ils sachent parler avec assez de facilité pour ne jamais se compromettre, des différents sujets qui se rapportent à leur profession.

En voici un exemple : la scène se passe dans une salle d'étude d'une université, à la première leçon d'un cours public sur l'électricité et le galvanisme. Depuis l'application du système galvanique aux exploitations minérales sous-marines,

ce cours est fréquenté spécialement par les officiers d'artillerie, les ingénieurs et les marins. Avant l'arrivée du professeur, deux hommes, distingués par leur grade et leur réputation, un général d'artillerie et un colonel du génie, prennent place sur un des premiers bancs. Ils causent avec tant d'aisance et de volubilité du sujet, de l'électrotype, de l'application directe du courant galvanique, comme puissance motrice et comme moyen d'ignition, que plusieurs de leurs auditeurs à épaulettes semblent regretter que de si doctes personnages n'occupent pas la chaire en l'absence du maître. Celui-ci arrive enfin; il dispose les nombreux appareils, le tableau noir et le crayon blanc nécessaire; puis après le préambule d'usage :

« Messieurs, dit-il, avant d'aller plus loin, » permettez-moi de vous montrer combien il est » facile de rendre visible à l'œil nu le courant » galvanique, ou du moins son action et ses ef- » fets. A la vérité, nous ne saurions l'éprouver » ni le voir par nous-mêmes; mais rien de plus » aisé que d'en constater les effets sur d'autres » corps. Observez, messieurs, que voici un » verre commun; le liquide dont il est rempli » est un acide mélangé, — de l'eau et de l'acide » sulfurique (du jus de citron, du vinaigre ou » tout autre acide coupé remplirait également

» l'objet). Dans cet acide affaibli vous me voyez
» tremper deux feuilles de métal différent; je les
» place droites, comme deux cuillers dans une
» tasse de thé; mais aussitôt que j'unis par un fil
» métallique les deux sommités de ces feuilles,
» le courant galvanique s'établit; vous voyez
» de petites bulles de gaz s'élever du métal,
» comme la mousse au-dessus du champagne;
» c'est l'eau qui se décompose, et l'oxigène qui
» se sépare de l'hydrogène par le pouvoir du gal-
» vanisme. »

Ici le professeur dessine au crayon, sur le tableau noir, un verre de la grandeur d'une boîte de carton; il y figure les feuilles de métal, la ligne d'eau et les bulles d'hydrogène; le moindre écolier pouvait le comprendre; c'était prouver que deux et deux font quatre. Mais il connaissait probablement l'ignorance et l'inattention de son auditoire, car il crut nécessaire d'opérer l'expérience avec le verre même. Il fit alors passer le vase au général, pour qu'il circulât à la ronde, et que les élèves pussent l'examiner plus attentivement. Le général le prend, le regarde avec soin, et sans réunir les feuilles métalliques, par conséquent sans qu'aucun effet galvanique puisse se produire, il témoigne son entière approbation. — Le colonel examine à son tour avec la même apparence de pénétration : « C'est une expé-

rience intéressante, très-intéressante, superbe, en vérité! » — Alors le professeur, réprimant un sourire, leur montra de nouveau en quoi consistait l'expérience.

Autre exemple. L'empereur Nicolas s'était occupé, pendant quelques années, d'un projet de navigation sous-marine, en cherchant une puissance motrice qui pût opérer sans emploi de l'air. Le comité auquel fut confié l'examen de ce projet fut frappé des récits de quelques journaux américains sur l'heureuse application de l'électro-galvanisme en ce cas. On eut recours au professeur Jacobi, qui réclame l'invention, et auquel on doit peut-être en effet la découverte de l'électrotype, bien qu'elle lui soit disputée par un ignorant de chaudronnier. Après plusieurs essais, il entreprit la construction d'une machine électro-galvanique, ou plutôt d'un appareil de la force de plusieurs chevaux. L'appareil fut placé sur un léger bateau, où il devait fonctionner; mais rien ne bougea; il fallut le secours de huit rameurs. Avec cette addition de forces le bateau commença à marcher; il alla seulement un peu moins vite que s'il n'eût pas été chargé du poids de la machine. Les autorités civiles et militaires n'en vantèrent pas moins l'épreuve comme ayant parfaitement réussi, et bientôt après Jacobi reçut de l'Empereur une belle gratification.

Pour démontrer la réalité de son invention, Jacobi fit paraître sa machine ou plutôt une roue à ailettes, à laquelle une très-puissante batterie imprimait directement un mouvement rapide. Qu'on se figure le ministre de l'instruction publique examinant avec plusieurs officiers supérieurs du génie le mouvement de cette roue de fer à ailettes, d'un grand poids et de quelque cinq pieds de diamètre. Au moment de la plus rapide rotation, le professeur prenant quelques baguettes de bois soigneusement polies, mesurées et marquées, les place entre les raies de fer vers la périphérie : naturellement la force de percussion les écrase et les brise.

Nous étions présent; nous insinuâmes qu'un tel effet attestait moins la puissance de la machine que la violence du coup, et qu'un enfant pourrait, d'un coup de marteau, enfoncer dans un mur un clou que la force d'un cheval n'y saurait fixer. Pour toute réponse, le professeur prend un volume de Tredgold ou toute autre autorité; puis, faisant le calcul du poids exigé pour briser telle dimension d'un bois donné, et cherchant ensuite le nombre de livres que peut soulever un cheval, il arrive à conclure que la rotation communique à la roue la force de tant de chevaux, *suivant le calcul de votre compatriote.*

Alors nous approchâmes un bâton du moyeu

de la roue, et l'on ne put la mettre en mouvement; nous y mîmes le doigt au lieu de bâton, et le doigt empêcha également la roue de tourner. Il faut se rappeler que chaque force de cheval équivaut à celle de cinq hommes, et que cette roue devait avoir la force de plusieurs chevaux.

Le professeur se mordit les lèvres; mais il n'était pas sans confiance dans la stupidité de toutes ces intelligences civiles et militaires qui l'entouraient; il s'écria avec assurance: « Ce n'est pas cela! Placez votre doigt où je place le bâton, et ensuite mettez la roue en mouvement! » Nous n'avions garde d'accepter; nous savions et nous fîmes observer « qu'il y avait une grande différence entre presser un clou avec une force quelconque ou l'enfoncer d'un coup de marteau. » — Le professeur promena ses regards en triomphe autour de lui; et tous les auditeurs de se dire, l'un l'autre, avec une parfaite conviction: « Si elle n'avait pas la puissance voulue, pourquoi refuserait-il de la mettre en mouvement? »

Le comité de navigation sous-marine se composait d'une douzaine de généraux et d'amiraux, présidés par le général Schilder, du génie de la garde. L'histoire de ce comité, de ses travaux et de ses résultats serait un triste tableau de ses talents ou de ses lumières. Le président s'est déjà

distingué par la construction de trois *steamers*, destinés à desservir Saint-Pétersbourg et Péterhoff dans le golfe de Finlande; c'était une imitation avouée des rapides *bateaux-fumeurs* en usage sur les cours d'eau intérieurs de l'Amérique. Lorsqu'ils furent achevés on ne put s'en servir; ils réalisaient les trois degrés de comparaison, lent, très-lent, on ne peut plus lent; le plus prompt des trois ne pouvait faire deux milles à l'heure.

Le comité eut l'idée d'organiser, contre l'arrogance britannique, une espèce de service militaire sous-marin; il tint des conférences, fit des expériences spécialement dans les îles Pétroffski, sur une branche de la Néva. On tira des fusées volantes, on lança des poissons électriques sur l'eau et sous la glace par le moyen du fil galvanique; de vieux et inoffensifs bateaux furent détruits d'une manière qu'il est impossible de considérer comme originale ni bien avisée. L'idée d'une navigation sous-marine remonte au règne de Charles II. Beaucoup d'hommes à projets s'en sont occupés; elle fut longtemps étudiée par Fulton et son associé Johnson. A l'aide de moyens chimico-mécaniques et en se modelant sur les habitudes des animaux aquatiques, on arrive aisément à plonger ou à s'élever dans l'eau; il suffit de se munir d'assez d'air pour y demeurer

plusieurs heures sans avoir besoin de renouveler la provision; mais il ne paraît pas qu'on ait pu parvenir encore à diriger les navires sous-marins par le secours manuel de ceux qui y sont renfermés, de manière à surmonter la marée la plus faible ou le plus léger courant; cela tient à ce que le vaisseau sous-marin le plus petit présente encore à l'action des eaux une surface cinq ou six fois plus étendue qu'un bâtiment de même longueur qui se trouve en partie dans l'atmosphère. Et jusqu'ici on n'a pu appliquer à ces navires la force de la vapeur, à cause de l'énorme consommation d'air atmosphérique qu'exige le fourneau des chaudières.

Ainsi, au lieu de rechercher, pour les nautiles, la forme la plus propre à diviser le fluide, le comité s'attachait à la figure géométrique qui pouvait offrir le plus de prise à l'élément dans lequel il s'agissait de naviguer. S'il avait l'intention de rivaliser avec les bateaux Péterhoff de son président, il y réussit tout à fait, car les sous-marins ne purent jamais être mis en mouvement par aucun moyen quelconque, excepté quand le courant de la Néva les emporte.

Il y a deux ans, l'Empereur ayant reconnu que le produit net de plusieurs années de travail se traduisait définitivement en une dépense considérable, jointe à l'agrément d'expédier des plon-

geurs dans une espèce de cloche formée pour les laisser revenir sur l'eau, avec la seule variante de les en retirer parfois à demi asphixiés, se résolut, non sans répugnance, à dissoudre le comité.

Quant à l'emploi des fusées volantes, les Russes ont peut-être fait, en ce genre, des expériences plus complètes qu'aucun autre peuple. Ils ont employé, avec beaucoup d'effet, deux cents pièces de canon de dix livres de balles chaque, et ils ont fabriqué des mortiers du poids de huit cents livres, dont l'âme contient trois barils de poudre; mais à moins de tirer à une grande élévation, le projectile parti de ces pièces arrive trop tôt à terre. Ces travaux sont sous la direction d'un Anglais, qui a été seize ans dans la partie; cependant, malgré ses instructions, tout ce qui s'est fait pendant son voyage accidentel à Warsovie a été entièrement manqué. Cela est d'autant plus surprenant, que la confection d'une fusée volante n'exige en résumé, comme la fabrication de la poudre ou de la bière, que de la pratique.

Si l'on jette les yeux sur la classe des officiers supérieurs — sur les généraux — les chefs d'armées — toute la tête de ces vastes corps — on trouvera que, de tous les pays dont la gloire militaire peut entrer en parallèle avec celle de la

annonce toujours l'étroitesse de l'intelligence; de sorte que les chefs de corps étant de pauvres officiers, et leurs subalternes indifférents à leurs devoirs, les troupes russes sont loin d'effectuer les grandes manœuvres avec la précision qu'on pourrait attendre de leur longue pratique du champ de Mars.

Chaque année des camps sont formés dans les différentes parties de l'empire. Celui de Crasnoëzélo, près de Saint-Pétersbourg, est constamment occupé par la garde, qui y montre environ soixante-dix mille hommes. Fréquemment on réunit pour de simples manœuvres des armées plus nombreuses qu'aucune puissance au monde n'en peut rassembler. Au camp de Kalish et à la revue de Borodino, cent vingt mille hommes et trois cents pièces de canon ont été engagés dans un simulacre de guerre [1].

L'infanterie russe met dans tous ses mouvements plus de lenteur, moins de précision que l'infanterie anglaise; elle est probablement inférieure en célérité à ce qu'était l'infanterie française en 1837, mais elle tient mieux son ordre de bataille. La cavalerie, qui manœuvre bien, se fatigue aisément. L'artillerie de campagne évolue

[1] Il y eut dans cette guerre simulée plus de tués et blessés par accident que dans toutes les opérations de l'Angleterre sur les côtes de Syrie, y compris l'affaire de Saint-Jean d'Acre. (*Note de l'auteur.*)

rapidement et tire avec promptitude; mais elle pointe fort mal, et c'est un défaut que la rapidité des décharges ne rachète pas dans l'usage du boulet.

Quant aux officiers de l'artillerie et du génie, ils sont si nombreux, que nécessairement il doit se trouver parmi eux quelques hommes brillants; mais comme l'apparence du savoir en Russie mène aussi sûrement au but que sa réalité, et que le tact tout particulier des Moscovites leur rend facile l'imitation de la science, tout homme qui possède quelque talent et beaucoup d'ambition est naturellement porté à s'en tenir à cette superficie, utile refuge que le caractère national ménage aux ignorants!

L'artillerie et le génie de la garde, l'élite de toute l'armée, peut renfermer quelques hommes instruits; mais les officiers de haut grade, ceux qu'on cite comme des hommes supérieurs, sont souvent d'une incroyable ignorance, quoiqu'ils sachent parler avec assez de facilité pour ne jamais se compromettre, des différents sujets qui se rapportent à leur profession.

En voici un exemple : la scène se passe dans une salle d'étude d'une université, à la première leçon d'un cours public sur l'électricité et le galvanisme. Depuis l'application du système galvanique aux exploitations minérales sous-marines,

annonce toujours l'étroitesse de l'intelligence; de sorte que les chefs de corps étant de pauvres officiers, et leurs subalternes indifférents à leurs devoirs, les troupes russes sont loin d'effectuer les grandes manœuvres avec la précision qu'on pourrait attendre de leur longue pratique du champ de Mars.

Chaque année des camps sont formés dans les différentes parties de l'empire. Celui de Crasnoëzélo, près de Saint-Pétersbourg, est constamment occupé par la garde, qui y montre environ soixante-dix mille hommes. Fréquemment on réunit pour de simples manœuvres des armées plus nombreuses qu'aucune puissance au monde n'en peut rassembler. Au camp de Kalish et à la revue de Borodino, cent vingt mille hommes et trois cents pièces de canon ont été engagés dans un simulacre de guerre [1].

L'infanterie russe met dans tous ses mouvements plus de lenteur, moins de précision que l'infanterie anglaise; elle est probablement inférieure en célérité à ce qu'était l'infanterie française en 1837, mais elle tient mieux son ordre de bataille. La cavalerie, qui manœuvre bien, se fatigue aisément. L'artillerie de campagne évolue

[1] Il y eut dans cette guerre simulée plus de tués et blessés par accident que dans toutes les opérations de l'Angleterre sur les côtes de Syrie, y compris l'affaire de Saint-Jean d'Acre. (*Note de l'auteur.*)

rapidement et tire avec promptitude; mais elle pointe fort mal, et c'est un défaut que la rapidité des décharges ne rachète pas dans l'usage du boulet.

Quant aux officiers de l'artillerie et du génie, ils sont si nombreux, que nécessairement il doit se trouver parmi eux quelques hommes brillants; mais comme l'apparence du savoir en Russie mène aussi sûrement au but que sa réalité, et que le tact tout particulier des Moscovites leur rend facile l'imitation de la science, tout homme qui possède quelque talent et beaucoup d'ambition est naturellement porté à s'en tenir à cette superficie, utile refuge que le caractère national ménage aux ignorants!

L'artillerie et le génie de la garde, l'élite de toute l'armée, peut renfermer quelques hommes instruits; mais les officiers de haut grade, ceux qu'on cite comme des hommes supérieurs, sont souvent d'une incroyable ignorance, quoiqu'ils sachent parler avec assez de facilité pour ne jamais se compromettre, des différents sujets qui se rapportent à leur profession.

En voici un exemple : la scène se passe dans une salle d'étude d'une université, à la première leçon d'un cours public sur l'électricité et le galvanisme. Depuis l'application du système galvanique aux exploitations minérales sous-marines,

ce cours est fréquenté spécialement par les officiers d'artillerie, les ingénieurs et les marins. Avant l'arrivée du professeur, deux hommes, distingués par leur grade et leur réputation, un général d'artillerie et un colonel du génie, prennent place sur un des premiers bancs. Ils causent avec tant d'aisance et de volubilité du sujet, de l'électrotype, de l'application directe du courant galvanique, comme puissance motrice et comme moyen d'ignition, que plusieurs de leurs auditeurs à épaulettes semblent regretter que de si doctes personnages n'occupent pas la chaire en l'absence du maître. Celui-ci arrive enfin; il dispose les nombreux appareils, le tableau noir et le crayon blanc nécessaire; puis après le préambule d'usage :

« Messieurs, dit-il, avant d'aller plus loin, » permettez-moi de vous montrer combien il est » facile de rendre visible à l'œil nu le courant » galvanique, ou du moins son action et ses ef- » fets. A la vérité, nous ne saurions l'éprouver » ni le voir par nous-mêmes; mais rien de plus » aisé que d'en constater les effets sur d'autres » corps. Observez, messieurs, que voici un » verre commun; le liquide dont il est rempli » est un acide mélangé, — de l'eau et de l'acide » sulfurique (du jus de citron, du vinaigre ou » tout autre acide coupé remplirait également

» l'objet). Dans cet acide affaibli vous me voyez
» tremper deux feuilles de métal différent; je les
» place droites, comme deux cuillers dans une
» tasse de thé; mais aussitôt que j'unis par un fil
» métallique les deux sommités de ces feuilles,
» le courant galvanique s'établit; vous voyez
» de petites bulles de gaz s'élever du métal,
» comme la mousse au-dessus du champagne;
» c'est l'eau qui se décompose, et l'oxigène qui
» se sépare de l'hydrogène par le pouvoir du gal-
» vanisme. »

Ici le professeur dessine au crayon, sur le tableau noir, un verre de la grandeur d'une boîte de carton; il y figure les feuilles de métal, la ligne d'eau et les bulles d'hydrogène; le moindre écolier pouvait le comprendre; c'était prouver que deux et deux font quatre. Mais il connaissait probablement l'ignorance et l'inattention de son auditoire, car il crut nécessaire d'opérer l'expérience avec le verre même. Il fit alors passer le vase au général, pour qu'il circulât à la ronde, et que les élèves pussent l'examiner plus attentivement. Le général le prend, le regarde avec soin, et sans réunir les feuilles métalliques, par conséquent sans qu'aucun effet galvanique puisse se produire, il témoigne son entière approbation. — Le colonel examine à son tour avec la même apparence de pénétration : « C'est une expé-

rience intéressante, très-intéressante, superbe, en vérité! » — Alors le professeur, réprimant un sourire, leur montra de nouveau en quoi consistait l'expérience.

Autre exemple. L'empereur Nicolas s'était occupé, pendant quelques années, d'un projet de navigation sous-marine, en cherchant une puissance motrice qui pût opérer sans emploi de l'air. Le comité auquel fut confié l'examen de ce projet fut frappé des récits de quelques journaux américains sur l'heureuse application de l'électro-galvanisme en ce cas. On eut recours au professeur Jacobi, qui réclame l'invention, et auquel on doit peut-être en effet la découverte de l'électrotype, bien qu'elle lui soit disputée par un ignorant de chaudronnier. Après plusieurs essais, il entreprit la construction d'une machine électro-galvanique, ou plutôt d'un appareil de la force de plusieurs chevaux. L'appareil fut placé sur un léger bateau, où il devait fonctionner; mais rien ne bougea; il fallut le secours de huit rameurs. Avec cette addition de forces le bateau commença à marcher; il alla seulement un peu moins vite que s'il n'eût pas été chargé du poids de la machine. Les autorités civiles et militaires n'en vantèrent pas moins l'épreuve comme ayant parfaitement réussi, et bientôt après Jacobi reçut de l'Empereur une belle gratification.

Pour démontrer la réalité de son invention, Jacobi fit paraître sa machine ou plutôt une roue à ailettes, à laquelle une très-puissante batterie imprimait directement un mouvement rapide. Qu'on se figure le ministre de l'instruction publique examinant avec plusieurs officiers supérieurs du génie le mouvement de cette roue de fer à ailettes, d'un grand poids et de quelque cinq pieds de diamètre. Au moment de la plus rapide rotation, le professeur prenant quelques baguettes de bois soigneusement polies, mesurées et marquées, les place entre les raies de fer vers la périphérie : naturellement la force de percussion les écrase et les brise.

Nous étions présent; nous insinuâmes qu'un tel effet attestait moins la puissance de la machine que la violence du coup, et qu'un enfant pourrait, d'un coup de marteau, enfoncer dans un mur un clou que la force d'un cheval n'y saurait fixer. Pour toute réponse, le professeur prend un volume de Tredgold ou toute autre autorité; puis, faisant le calcul du poids exigé pour briser telle dimension d'un bois donné, et cherchant ensuite le nombre de livres que peut soulever un cheval, il arrive à conclure que la rotation communique à la roue la force de tant de chevaux, *suivant le calcul de votre compatriote.*

Alors nous approchâmes un bâton du moyeu

stances, l'officier subalterne, pourvu qu'il sache obéir et ne manque pas entièrement de bravoure, suffit à ses fonctions; elles ne seraient pas mieux remplies par un Alexandre, un Napoléon ou un Wellington que par l'homme dont Goldsmith a dit que, si on lui eût appris le métier de cordonnier, il aurait pu raccommoder des souliers, mais jamais en faire une paire. C'est parmi ceux qui se sentent, par leurs talents et leurs connaissances, en état de s'élever hors de la sphère dans laquelle ils ont été d'abord renfermés, qu'un pays doit chercher les hommes propres au commandement de ses troupes : naturellement, plus cette classe est restreinte, moins il y a de chances d'en voir surgir de bons généraux. En Russie, nonobstant les milliers d'officiers qu'on élève dans les écoles de cadets, c'est une classe à peu près nulle; ce qui s'explique en partie par l'indifférence que les officiers ont en général pour leur profession, par la frivolité de leur caractère et la nature superficielle de tout ce qui concerne l'éducation.

Les officiers russes, en très-petit nombre, qui tiennent à grandir dans leur état, savent très-bien qu'ils ont pour cela des moyens plus prompts et plus faciles que de se donner la peine d'étudier les principes militaires ou de se préparer à l'avancement qu'ils ambitionnent. Ce n'est pas qu'à

l'imitation de ce qui se pratique chez d'autres peuples, l'avancement soit subordonné, en Russie, à l'influence des intérêts aristocratiques; tout au contraire, l'Empereur et le grand-duc Michel semblent avoir tellement à cœur d'éviter tout favoritisme de ce genre, qu'on pourrait leur supposer l'intention d'humilier encore davantage cette partie de la noblesse déjà si déchue. Les officiers de grandes familles ont plus de peine à s'élever par la faveur de leurs généraux, et sont plus sévèrement punis pour la moindre infraction à la discipline militaire que ceux d'une naissance obscure.

A la vérité, la fortune qui, en Russie, accompagne souvent la naissance, leur fournit des moyens de compensation; la clef d'or ouvre indirectement la voie à l'avancement et tire le rideau sur bien des fautes. Le général ou le colonel d'un régiment ne manque jamais d'indulgence ni de bons témoignages en faveur des cadets ou des subalternes qui lui achètent, à des prix énormes, des chevaux usés ou défectueux. Les mêmes raisons font que les examens qui ne se passent pas sous les propres yeux du grand-duc Michel sont de pures formalités. Et quoique le grand-duc examine personnellement tout cadet, tout volontaire qui aspire à l'épaulette d'officier, la sévérité de ses investigations porte uniquement sur la

tenue et sur la manière de monter à cheval; de sorte que tel homme peut obtenir, sur ces deux points, son entière approbation, qui, après tout, n'est guère bon qu'à devenir caporal.

Les jeunes Russes ne montant jamais à cheval que pour le service ou dans les écoles d'équitation, leur pratique est peu brillante, malgré toutes les peines que se donnent leurs chefs. Autrefois, les moyens les plus burlesques étaient mis en usage pour abuser le grand-duc dans ces parades du manége. Des cadets faisaient coller leurs culottes de peau à la selle; d'autres y faisaient attacher leurs bottes, afin de ne pas s'écarter trop aisément du siége. Mais comme le grand-duc les fit quelquefois descendre de cheval, la supercherie fut découverte, et il est devenu fort difficile à tromper. Aujourd'hui il a des yeux de lynx pour découvrir ces sortes de fraudes; il examine la culotte, les bottes et la selle; souvent il force l'officier candidat à se déshabiller devant lui pour s'assurer s'il porte la chemise obligée du soldat. S'il est reconnu coupable d'avoir de beau linge, il descend au rang de simple soldat.

Pour l'instruction intellectuelle, l'examen sollicité d'une manière convenable est moins difficile. Nous avons connu un officier qui désirait obtenir une commission dans l'artillerie. I fut

informé qu'il devait solliciter, du général chargé de l'examiner, la faveur de quelques leçons. Le général l'invita à déjeuner, lui donna une bouteille de champagne, et prit ensuite fort tranquillement le billet de mille roubles (1,125 fr.) que son élève venait de déposer, d'une main tremblante, sur la table, dans une belle enveloppe.

« Ceci, dit le général quand ils eurent fini la bouteille, suffit pour une leçon.

— Et combien, dit le cadet, votre excellence pense-t-elle qu'il m'en faille encore?

— Trois autres, et vous serez en état de passer avec distinction votre examen.

— Et vous ne croyez pas qu'une leçon puisse suffire?

— Cela dépend de vous! »

Profitant de l'avis, le jeune homme renferma trois mille roubles dans un billet. En conséquence, le moment venu, il fut déclaré fort capable, et reçut sa commission.

La qualité la plus estimée, celle qui assure le mieux l'avancement, c'est cet esprit militaire, cette roideur qui caractérise le sergent instructeur, et qu'on peut aisément reconnaître dans la plupart des officiers de la garde chargés de commander des bataillons ou des régiments. Comme tout autre pédantisme, ce pédantisme militaire

annonce toujours l'étroitesse de l'intelligence; de sorte que les chefs de corps étant de pauvres officiers, et leurs subalternes indifférents à leurs devoirs, les troupes russes sont loin d'effectuer les grandes manœuvres avec la précision qu'on pourrait attendre de leur longue pratique du champ de Mars.

Chaque année des camps sont formés dans les différentes parties de l'empire. Celui de Crasnoëzélo, près de Saint-Pétersbourg, est constamment occupé par la garde, qui y montre environ soixante-dix mille hommes. Fréquemment on réunit pour de simples manœuvres des armées plus nombreuses qu'aucune puissance au monde n'en peut rassembler. Au camp de Kalish et à la revue de Borodino, cent vingt mille hommes et trois cents pièces de canon ont été engagés dans un simulacre de guerre [1].

L'infanterie russe met dans tous ses mouvements plus de lenteur, moins de précision que l'infanterie anglaise; elle est probablement inférieure en célérité à ce qu'était l'infanterie française en 1837, mais elle tient mieux son ordre de bataille. La cavalerie, qui manœuvre bien, se fatigue aisément. L'artillerie de campagne évolue

[1] Il y eut dans cette guerre simulée plus de tués et blessés par accident que dans toutes les opérations de l'Angleterre sur les côtes de Syrie, y compris l'affaire de Saint-Jean d'Acre. (*Note de l'auteur.*)

rapidement et tire avec promptitude; mais elle pointe fort mal, et c'est un défaut que la rapidité des décharges ne rachète pas dans l'usage du boulet.

Quant aux officiers de l'artillerie et du génie, ils sont si nombreux, que nécessairement il doit se trouver parmi eux quelques hommes brillants; mais comme l'apparence du savoir en Russie mène aussi sûrement au but que sa réalité, et que le tact tout particulier des Moscovites leur rend facile l'imitation de la science, tout homme qui possède quelque talent et beaucoup d'ambition est naturellement porté à s'en tenir à cette superficie, utile refuge que le caractère national ménage aux ignorants!

L'artillerie et le génie de la garde, l'élite de toute l'armée, peut renfermer quelques hommes instruits; mais les officiers de haut grade, ceux qu'on cite comme des hommes supérieurs, sont souvent d'une incroyable ignorance, quoiqu'ils sachent parler avec assez de facilité pour ne jamais se compromettre, des différents sujets qui se rapportent à leur profession.

En voici un exemple : la scène se passe dans une salle d'étude d'une université, à la première leçon d'un cours public sur l'électricité et le galvanisme. Depuis l'application du système galvanique aux exploitations minérales sous-marines,

ce cours est fréquenté spécialement par les officiers d'artillerie, les ingénieurs et les marins. Avant l'arrivée du professeur, deux hommes, distingués par leur grade et leur réputation, un général d'artillerie et un colonel du génie, prennent place sur un des premiers bancs. Ils causent avec tant d'aisance et de volubilité du sujet, de l'électrotype, de l'application directe du courant galvanique, comme puissance motrice et comme moyen d'ignition, que plusieurs de leurs auditeurs à épaulettes semblent regretter que de si doctes personnages n'occupent pas la chaire en l'absence du maître. Celui-ci arrive enfin; il dispose les nombreux appareils, le tableau noir et le crayon blanc nécessaire; puis après le préambule d'usage :

« Messieurs, dit-il, avant d'aller plus loin, » permettez-moi de vous montrer combien il est » facile de rendre visible à l'œil nu le courant » galvanique, ou du moins son action et ses ef- » fets. A la vérité, nous ne saurions l'éprouver » ni le voir par nous-mêmes; mais rien de plus » aisé que d'en constater les effets sur d'autres » corps. Observez, messieurs, que voici un » verre commun; le liquide dont il est rempli » est un acide mélangé, — de l'eau et de l'acide » sulfurique (du jus de citron, du vinaigre ou » tout autre acide coupé remplirait également

» l'objet). Dans cet acide affaibli vous me voyez
» tremper deux feuilles de métal différent; je les
» place droites, comme deux cuillers dans une
» tasse de thé; mais aussitôt que j'unis par un fil
» métallique les deux sommités de ces feuilles,
» le courant galvanique s'établit; vous voyez
» de petites bulles de gaz s'élever du métal,
» comme la mousse au-dessus du champagne;
» c'est l'eau qui se décompose, et l'oxigène qui
» se sépare de l'hydrogène par le pouvoir du gal-
» vanisme. »

Ici le professeur dessine au crayon, sur le tableau noir, un verre de la grandeur d'une boîte de carton; il y figure les feuilles de métal, la ligne d'eau et les bulles d'hydrogène; le moindre écolier pouvait le comprendre; c'était prouver que deux et deux font quatre. Mais il connaissait probablement l'ignorance et l'inattention de son auditoire, car il crut nécessaire d'opérer l'expérience avec le verre même. Il fit alors passer le vase au général, pour qu'il circulât à la ronde, et que les élèves pussent l'examiner plus attentivement. Le général le prend, le regarde avec soin, et sans réunir les feuilles métalliques, par conséquent sans qu'aucun effet galvanique puisse se produire, il témoigne son entière approbation. — Le colonel examine à son tour avec la même apparence de pénétration : « C'est une expé-

rience intéressante, très-intéressante, superbe, en vérité! » — Alors le professeur, réprimant un sourire, leur montra de nouveau en quoi consistait l'expérience.

Autre exemple. L'empereur Nicolas s'était occupé, pendant quelques années, d'un projet de navigation sous-marine, en cherchant une puissance motrice qui pût opérer sans emploi de l'air. Le comité auquel fut confié l'examen de ce projet fut frappé des récits de quelques journaux américains sur l'heureuse application de l'électro-galvanisme en ce cas. On eut recours au professeur Jacobi, qui réclame l'invention, et auquel on doit peut-être en effet la découverte de l'électrotype, bien qu'elle lui soit disputée par un ignorant de chaudronnier. Après plusieurs essais, il entreprit la construction d'une machine électro-galvanique, ou plutôt d'un appareil de la force de plusieurs chevaux. L'appareil fut placé sur un léger bateau, où il devait fonctionner; mais rien ne bougea; il fallut le secours de huit rameurs. Avec cette addition de forces le bateau commença à marcher; il alla seulement un peu moins vite que s'il n'eût pas été chargé du poids de la machine. Les autorités civiles et militaires n'en vantèrent pas moins l'épreuve comme ayant parfaitement réussi, et bientôt après Jacobi reçut de l'Empereur une belle gratification.

Pour démontrer la réalité de son invention, Jacobi fit paraître sa machine ou plutôt une roue à ailettes, à laquelle une très-puissante batterie imprimait directement un mouvement rapide. Qu'on se figure le ministre de l'instruction publique examinant avec plusieurs officiers supérieurs du génie le mouvement de cette roue de fer à ailettes, d'un grand poids et de quelque cinq pieds de diamètre. Au moment de la plus rapide rotation, le professeur prenant quelques baguettes de bois soigneusement polies, mesurées et marquées, les place entre les raies de fer vers la périphérie : naturellement la force de percussion les écrase et les brise.

Nous étions présent; nous insinuâmes qu'un tel effet attestait moins la puissance de la machine que la violence du coup, et qu'un enfant pourrait, d'un coup de marteau, enfoncer dans un mur un clou que la force d'un cheval n'y saurait fixer. Pour toute réponse, le professeur prend un volume de Tredgold ou toute autre autorité; puis, faisant le calcul du poids exigé pour briser telle dimension d'un bois donné, et cherchant ensuite le nombre de livres que peut soulever un cheval, il arrive à conclure que la rotation communique à la roue la force de tant de chevaux, *suivant le calcul de votre compatriote.*

Alors nous approchâmes un bâton du moyeu

profiter des recommendations d'Arascheief en s'y livrant au péculat et aux actes d'une tyrannie sans limite. Un manque de récolte accidentel ayant vidé les magasins, la faim poussa une partie des colons à la révolte. Lorsqu'on voulut employer les autres à la répression, ils s'insurgèrent également et massacrèrent leurs officiers avec toute la fureur, toute la cruauté des serfs insurgés. Mais il fallut reconnaître alors qu'une poignée de Kosacs ne pouvait suffire à les soumettre; un district était devenu une armée disciplinée.

Dans les steppes de la Russie méridionale, dont les contrées les plus fertiles avaient été assignées aux Malo-Russes, aux Bessarabiens, aux réfugiés de la Bulgarie, aux Walaques et aux Moldaves, pour y former la cavalerie des colonies, les rigueurs systématiques d'Arascheief et les malversations des officiers entravèrent la prospérité de l'établissement. La désaffection prévalut comme dans le nord, bien qu'elle n'eût pas sa source dans d'égales misères, et l'on craignit à chaque instant que l'insurrection survenue dans les autres établissements ne s'étendît à ceux-ci.

On a vu, par la relation que nous avons donnée de la conspiration générale de la noblesse, sous le règne d'Alexandre, que le gouvernement connaissait l'existence du complot avant qu'il n'é-

clatât. Quoiqu'il n'y ait jamais eu de rapports entre les conjurés et les colonies mécontentes, on peut imaginer quelles craintes excita la possibilité qu'elles se joignissent aux sociétés secrètes. Les révoltés furent détruits en détail par la force, la ruse et la trahison; mais le gouvernement fut tellement effrayé de ces premiers résultats de l'entreprise, qu'il semble avoir renoncé dès lors à développer les colonies militaires, les jugeant peu sûres plutôt qu'impraticables.

Celles qui existent encore consistent principalement en cavalerie; elles occupent les gouvernements de Karkoff et de Kerson, et ont été organisées, en 1821, par le comte de Witt, d'après un meilleur système. Leurs progrès continueront sans doute tant que le gouvernement s'abstiendra de les contrarier. Outre qu'elles subviennent à toutes leurs charges propres, elles ont, en plusieurs circonstances, fourni au gouvernement d'immenses quantités de blé de leurs magasins régimentaires, notamment à l'époque où les armées russes envahirent la Turquie. On assure que, durant plusieurs campagnes, leurs subsides en blé et avoine ont dépassé deux cent mille quarters [1].

Pour en revenir aux Kosacs, il n'est pas dou-

[1] 581,500 hectol., ou près de 45,000,000 de kil. : le quarter vaut environ 2 hectol. 90 lit.

teux que l'empire russe ne leur doive la vaste étendue de sa domination. Depuis l'époque où l'oppression polonaise les réduisit à se jeter dans les bras de la Russie, on voit celle-ci, grâce à leurs secours, subjuguer successivement et embrasser dans ses frontières toutes les tribus nomades qui autrefois sillonnaient de leurs irruptions périodiques son territoire, où elles venaient fondre comme des nuées de sauterelles. De tous les peuples connus, le Kosac seul semble réunir les qualités nécessaires pour accomplir l'assujettissement de ces vastes contrées et des tribus variées qu'il a soumises à la loi moscovite. La nature, qui semble l'avoir créé pour être le conquérant du désert, l'a doué, dans ce but, de qualités non moins remarquables que celles qui mettent le chameau en état d'y voyager. La distance et le climat disparaissent devant son humeur aventureuse et vagabonde. Les régions où le soleil brûlant détruit toute vie et toute végétation, non plus que celles où « le froid glacial brûle et où la gelée produit l'effet du feu, » n'ont jamais entravé ses desseins ni arrêté sa marche. Par une singulière flexibilité de caractère, il peut adopter les mœurs et les habitudes des tribus avec lesquelles il vient en contact, quoiqu'il conserve toujours la forte individualité de sa race. Suivant les exigences des localités, il

même de front, avec sa profession guerrière, les travaux des champs et de la pêche, les occupations du pâtre et du commerçant; et toutes les fois qu'il est nécessaire, il abandonne à l'instant même un état pour s'en faire un autre. Errant ou sédentaire, suivant les circonstances, ses succès en agriculture ne le lient même point au sol qu'il a fertilisé; ses goûts et son agitation naturelle le poussent sans cesse en avant; et la vigne qu'il a plantée il l'abandonne sans aucun regret.

Ce n'est pas seulement par son infatigable activité, par l'audace de son caractère, que le Kosac est parvenu à envahir la moitié de l'Asie et toute cette vaste étendue de steppes qui se déroule du pied des monts Carpathes jusqu'aux frontières de l'empire Mongol; ce n'est pas seulement à la pointe de sa lance qu'il a soumis les sauvages habitants d'une si grande partie du globe, c'est aussi par la souplesse de son caractère, par son étonnante facilité à se plier aux coutumes de ces déserts, à s'assimiler aux peuplades qui les habitent, par son ardeur à se mettre en rapport avec les hordes les plus farouches, à établir des relations commerciales, dont les avantages le mèneront bientôt à des communications plus intimes, mais que lui seul était capable de réaliser. Il fallait ce mélange de l'esprit vagabond des enfants d'Ismaël avec l'amour du gain parti-

culier aux enfants de Jacob pour former dans le Kosac le marchand guerrier, qui, sachant tout à la fois commercer et défendre ses marchandises, n'hésite pas à s'enfoncer, pour arriver à son but, à des centaines de lieues loin de son pays, dans les profondeurs des régions hyperborées ou des plaines arides et desséchées du midi.

La nature semble avoir créé le Kosac pour subjuguer cette grande race tartare jusqu'alors inconquise et toujours menaçante pour l'Europe orientale, et il marche à grands pas vers sa destinée. A l'époque où surgit ce peuple, qui s'est montré le plus apte à combattre les barbares de l'Orient, ou plutôt à l'époque où l'histoire le signale pour la première fois à notre attention, nous le trouvons, pour ainsi dire, à l'avant-garde de la civilisation européenne, comme s'il eût été préposé à sa défense contre l'accroissement rapide des Moscovites et contre l'invasion menaçante des cruels Tartares, de même qu'on voit naître l'antidote à côté de la plante empoisonnée et l'ichneumon dans le marais où se cache le crocodile.

Les Polonais, à force de persécutions civiles et religieuses, finirent par s'aliéner ce peuple; retranchant imprudemment le membre en qui résidait leur principale force, ils le jetèrent entre les mains du Moscovite, où il devint l'instrument

de sa grandeur et de leur ruine. On peut aujourd'hui comparer le Kosac au chien de berger, qui, lorsqu'il est occupé à gouverner le troupeau, ne sent pas sa propre servitude. A la vérité, beaucoup de ses occupations ressemblent à celles de l'aboyant esclave du berger, car, indépendamment de la ceinture vivante qu'il est chargé de former le long des immenses frontières de l'empire, on l'emploie à surveiller les tribus nomades auxquelles le gouvernement russe a fixé des limites qu'elles ne doivent pas franchir; lorsqu'elles s'en écartent, le Kosac les y ramène, comme fait le dogue avec la brebis vagabonde. Dans l'enceinte de ce cercle elles jouissent d'une complète liberté; elles peuvent même s'y faire la guerre l'une à l'autre; on encourage leurs dissensions intestines jusqu'à ce qu'un beau jour le parti le plus faible soit obligé d'invoquer la protection russe. On la lui accorde avidement, mais au prix de la liberté des enfants sauvages du steppe, qui, sous l'escorte de la lance du Kosac, sont alors transférés à deux ou trois milles verstes, et établis dans des villages où on les contraint d'abandonner leurs habitudes errantes, et où l'on en forme des corps organisés dans le même genre que les Kosacs.

L'histoire cite pour la première fois les Kosacs vers le milieu du seizième siècle; elle en parle

comme de serfs de la Podolie, de la Volhinie, des provinces adjacentes de la Pologne et de la Moscovie, qui vinrent sur le Dnieper s'établir vers les cararactes, habitant tantôt les rives marécageuses du fleuve, tantôt les nombreuses îles que forme son cours, et faisant une guerre acharnée, par terre comme par eau, aux Turcs et au khan des Tartares. Vers 1580, nous les voyons tributaires d'Étienne, roi de Pologne, sous le nom de Zaporaviens ou Zaporogues, « hommes des cataractes. » Ils s'unissent aux paysans de l'Ukraine, qui ont toujours professé la foi grecque, et que les persécutions religieuses des seigneurs polonais appartenant à la religion latine poussèrent à se révolter contre une oppression devenue insupportable. Rejoints ou commandés par un noble polonais, Bogdan Chmelinski, qu'animaient à la vengeance de cruelles injures personnelles, ils firent, sous le nom général de Kosacs, une longue et sanglante guerre à la république de Pologne, qu'ils mirent plusieurs fois dans le plus grand danger. Toutefois, après la mort de Bogdan, ils furent contraints de recourir à la protection des Czars de Moscovie, mais ils conservèrent toute l'Ukraine et Tchernigow.

De ce moment, les Kosacs, quoique se révoltant parfois, commencèrent à se rendre utiles aux Moscovites et à entrer ardemment dans leurs

projets de conquête. Lors de l'invasion de Charles XII, on les voit, malgré la révolte de leur hetman, Mazeppa, dont le poëme de Byron a immortalisé la romanesque histoire, s'attacher en général à Pierre, une partie seulement ayant épousé la cause de leur chef. Parmi ces derniers était la *communauté* des Zaporogues, réunion des hommes les plus hardis et les plus insouciants, qui s'étaient réfugiés dans les îles et sur les rives marécageuses les plus voisines des *cataractes;* ce lieu de prédilection, le berceau des fondateurs de toute la nation kosaque, où quelques années auparavant, liés entre eux par des lois assez semblables à celles des boucaniers, ils s'étaient établis pour y vivre de la pêche, de la chasse et de la piraterie. Aucun d'eux ne pouvait se marier, aucune femme n'était tolérée parmi eux. Ils vendaient aux Turcs et aux Tartares celles qu'ils enlevaient dans leurs expéditions déprédatrices, et si l'on venait à découvrir qu'un d'eux cachât une femme, on les attachait ensemble et on les jetait sans pitié dans le Dnieper. Ils se recrutaient de tout ce qu'il y avait d'esprits sauvages et remuants dans la population kosaque qui les environnait, promettant à un certain nombre de se joindre à eux pendant l'été, pouvu qu'ils se conformassent à leurs lois, et les renvoyant pendant l'hiver.

Retranchée dans une île qu'elle avait solidement fortifiée, cette tribu était considérée comme très-redoutable à cause de son adresse sans égale dans le maniement du *rifle*[1]. On supposa que son exemple déterminerait tout le peuple kosac en faveur du parti pour lequel elle se déclarerait : en conséquence et par le moyen de Mazeppa, l'hetman titulaire de tous les Kosacs, Charles XII mit tout en œuvre pour les décider à embrasser sa cause. Il y réussit, quoique ce succès n'eût pas l'effet espéré d'amener d'adhésion des autres tribus. Norberg, le chapelain du monarque suédois, qui se trouvait dans son camp, nous donne un récit très-animé de la visite de leurs chefs au quartier du roi. Il raconte comment, sur les sollicitations du Czar, appuyées d'un présent de 60,000 florins, ils avaient déclaré d'abord leur résolution de marcher contre les Suédois ; comment l'artificieux Mazeppa tourna leur ressentiment contre Pierre, en prétendant que ce même argent qu'on leur envoyait avait été extorqué d'autres Kosacs leurs frères ; et comment il changea leur détermination en leur représentant que Charles s'avançait pour délivrer tout leur peuple d'un joug qui deviendrait de jour en jour plus lourd et plus tyrannique. Il raconte ensuite leurs

[1] Sorte d'arquebuse.

communications avec le khan des Tartares, qui déclara qu'il ferait la guerre du côté où se rangeraient les Zaporogues. Puis, il fait la description de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Charles pour lui remettre une lettre de leur Koschevoi ou chef, et pour l'assurer de la coopération de leur tribu. Après une réception gracieuse, ils furent traités *à la table militaire*; mais leur conduite barbare et turbulente choqua jusqu'aux oreilles endurcies de la cour soldatesque de Charles. Lorsqu'ils furent au moment de prendre congé, ce qui devait avoir lieu dans une audience solennelle, le général Renschöld obtint à grand'peine de ces diplomates la promesse de rester sobres *jusqu'à dix heures* du matin, parce que le monarque suédois, qui ne touchait à d'autre boisson que l'eau de la source, avait une horreur particulière pour les gens ivres.

Enfin on voit les Zaporogues entrer en campagne sous leur koschevoi, un certain Horrodenski; ils battent l'écossais Campbell, général de la cavalerie russe, dans leur marche vers le camp de Charles, qu'Horrodenski et les chefs zaporogues venaient visiter. La queue de cheval, insigne du rang du koschevoi, fut abattue devant Mazeppa, hetman de tous les Kosacs, comme gage de soumission à son autorité nominale; mais ils ne souffrirent pas que leur koschevoi, qu'ils

avaient déjà déposé deux fois, eût aucune conférence particulière, soit avec Mazeppa, soit avec le comte Piper, ministre du roi, alléguant que pour de telles choses ils étaient tous égaux et tous également intéressés à savoir ce qui se passerait entre les étrangers et leur général. Comme Charles et l'hetman étaient en ce moment au faîte de la popularité parmi eux, ils exprimèrent cordialement leur enthousiasme et firent évidemment « leur meilleure contenance; » ce qui ne les empêcha pas de donner des preuves de leur naturel farouche et déréglé dans une scène de violence qui caractérisait bien la barbarie de ces forbans. Après une fête somptueuse, à laquelle Mazeppa les avait invités, l'excitation produite par les vins généreux de leur hôte, et par leur penchant ordinaire pour la rapine, s'empara d'eux avec tant de force qu'ils ne purent résister à la tentation d'en user librement avec la vaisselle d'argent et avec l'ameublement de son habitation, dont ils commencèrent le pillage. Indigné d'une telle conduite, l'intendant de l'hetman s'efforça de reprendre le butin qu'ils s'étaient approprié, les traitant sans cérémonie de brigands et de voleurs. Ces injures méritées excitèrent tellement leur colère qu'ils poursuivirent l'infortuné fonctionnaire jusqu'en présence de Mazeppa et demandèrent hautement qui leur fût abandonné. Ils étaient

si décidés à se venger, qu'après de vaines tentatives pour les calmer, Mazeppa, craignant de s'aliéner cette tribu inconstante et farouche dans un moment où son secours avait tant d'importance, crut devoir leur livrer le malheureux intendant : à l'instant même il tomba sous le poignard de ces misérables.

Lorsque la fortune de Charles se fut éclipsée sur le fatal champ de bataille de Pultawa, les Zaporogues durent se soumettre à Pierre, auquel la nation kosaque était en général restée fidèle : mais, après lui, cette tribu turbulente, ayant à se plaindre de quelque violation de ses priviléges, émigra dans les états de la Porte pour se mettre sous la protection du Grand-Seigneur, ce qui lui fut aisément accordé. Toutefois, sous le règne de Catherine, ils se laissèrent persuader de revenir dans les états russes, et allèrent s'établir dans le voisinage de l'Euxin, le long des rives du Kouban, fleuve qui, prenant sa source non loin de celle du Terek et coulant à l'ouest vers la mer Noire, tandis que celui-ci se dirige vers la mer Caspienne, forme, à l'occident, la moitié de la barrière naturelle devant laquelle s'arrêtent les invasions de la population du Caucase, contenue d'un autre côté par le littoral de ces deux grands lacs.

Peut-être toutes les forces de la Russie ne suf-

firaient-elles pas à défendre cette barrière, sans l'assistance de ces Zaporogues, établis là maintenant sous le nom de Tchornomorskies-Kosacs, et qui, reconnus généralement comme les plus hardis guerriers de leur race, semblent appelés en quelque sorte à combattre les Circassiens, le seul peuple auquel ils soient inférieurs, car ces montagnards sont sans rivaux par leur habileté dans les armes, comme par leur insouciante bravoure.

Ces Kosacs-Tchornomorskies, dont le nombre s'élève aujourd'hui à 100,000, ont autrefois, dans le cours des dévastations qui ont désolé les deux côtés de la frontière, enlevé et pris pour épouses des femmes circassiennes dont ils ont adopté, en plusieurs points, les coutumes, les mœurs et le langage. Cette sorte d'alliance a beaucoup accru la beauté de la race, mais n'a diminué en rien la haine inexprimable des Kokacs-Tchornomorskies et des Circassiens les uns contre les autres. Enflammés d'une animosité produite par une longue série d'injures mutuelles, ces races farouches se font la guerre au couteau, dans laquelle il n'est jamais accordé de quartier et où chacun des deux partis se souille de cruautés inimaginables. Les Circassiens combattent pour l'indépendance de leurs belles vallées, les Tchornomorskies pour l'extension d'un empire dont le siége est à mille

verstes de là, et avec lequel ils n'ont aucun intérêt commun.

La guerre du Caucase épuise le sang et les trésors de la Russie; mais sans ces auxiliaires la perte serait bien autrement prodigieuse. Elle est obligée de garder la ligne du Kouban pour empêcher l'entière dévastation du pays par les montagnards, dont les chevaux, prompts et vigoureux, franchissent, avec une inconcevable rapidité, des distances considérables. Même gardée comme elle l'est, ils la forcent quelquefois, et alors le sang et le feu marquent partout leur passage; ils rendent avec usure au plat pays le mal que les colonnes russes ont fait à leurs collines et à leurs vallées. La défense vigoureuse des Kosacs empêche seule l'entière destruction de tous les établissements de la Russie sur cette partie de la frontière.

Là des miasmes pestilentiels s'élèvent des marécages au milieu desquels coule la rivière. D'autres hommes que les Kosacs périraient par milliers dans ces stations insalubres. Ce peuple étrange résiste à tout par la spécialité de sa constitution physique, qui, le rendant insensible au climat, fait qu'il se développe et multiplie dans les régions arctiques des Jakoutes-Sibériens, où l'homme se nourrit d'huile et de poisson, aussi bien que sur les rives de la mer Caspienne, où

le sol n'est qu'une poussière brûlante de sable et de sel, et dans les blés de l'Ukraine ou les vignobles du Don.

Après les Tchornomorskies, la tribu kosaque la plus nombreuse et la plus formidable est celle des Kosacs du Don, fixés sur les rivages fertiles de la rivière dont ils prennent le nom. Attirés de l'Ukraine vers le pays qu'ils habitent aujourd'hui par la politique de l'impératrice Catherine, qui leur garantit la pleine et entière jouissance de leur antique liberté, ils avaient toujours vu, jusqu'au règne actuel, la Russie respecter leur constitution purement démocratique. Mais Nicolas s'est essayé avec succès à modifier leurs priviléges auxquels ils se montrent si attachés, et bien que l'entreprise ne se soit pas encore étendue à d'autres tribus que celle du Don, il n'est pas probable qu'elle en reste là. Le Czar a entièrement réussi à les priver de leurs droits; et pourtant cela s'est fait si adroitement, d'une manière si artificieuse, que ce peuple y est resté presque insensible. Comme le cheval sauvage, il ne commencera vraisemblablement à sentir le lacet qu'à mesure que celui-ci lui serrera le col.

D'après leur constitution primitive, les Kosacs ne doivent au gouvernement russe qu'un certain temps de service militaire, ce qu'ils accom-

plissent joyeusement sous le commandement de leurs propres officiers, choisis à l'élection parmi leurs concitoyens. Ils se divisaient en pulks ou régiments qui prenaient leur tour de service, et, le service achevé, les chefs élus rentraient dans les rangs du peuple sans conserver aucune distinction quelconque. Ils étaient toutefois devenus trop riches, et se trouvaient trop heureux de leur indépendance pour ne pas choquer les yeux du despotisme; on commença le changement en faisant apparaître parmi eux la servitude. Des serfs russes furent transportés dans leur pays, et établis sur des domaines concédés à la partie la plus influente de leurs officiers, parmi lesquels se glissa ainsi la corruption — favorisée d'ailleurs par les habitudes de luxe et de dépenses qu'ils avaient contractées pendant la durée de leur service. Ce fut un premier pas; le second consista à conférer aux officiers une fois élus un rang à perpétuité, subordonné à l'approbation de l'Empereur. D'abord on ne fit pas plus d'attention à la prérogative impériale que si elle n'eût pas existé. L'Autocrate fit en même temps l'abandon des revenus de la pêche, et alloua une somme annuelle de 2,000 livres sterling (50,000 francs), pour être distribuée aux malades, aux blessés, aux veuves et aux orphelins. — Dans vingt ans d'ici, peut-être même

longtemps avant cette époque, si rien ne vient interrompre la marche des événements, le Kosac du Don sera — dans son propre pays — ce qu'est aujourd'hui le Moscovite : la contenance ferme et joyeuse des générations libres aura disparu : nous le verrons courbé sous le joug de toutes ces institutions vexatoires qui sont le partage de l'esclave russe. — Quant à ses frères, ils sont trop loin du centre de l'empire, et encore trop indispensables pour que de longtemps Nicolas se hasarde à renouveler sur eux l'expérience qu'il vient de commencer sur les enfants du Don.

XVII

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

(SUITE.)

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

(SUITE.)

Mêlés aux Kirguiz, les Kosacs de l'Oural et d'Orenbourg en ont pris les habitudes, de même que leurs frères du Kouban à l'égard des Circassiens; les tribus kirguizes sont les plus guerrières des races mongole et tartare.

Parmi les nations ou tribus d'origine tartare qui fournissent à l'empire un contingent de troupes irrégulières, les principales sont les Kirguiz, les Tartares-Nogais et les Bashkirs; les Kirguiz y contribuent pour onze régiments, dont quelques-uns sont forts de onze escadrons ou de mille sept cent soixante hommes. Nous sommes loin de présenter de tels auxiliaires comme dignes d'attention pour une armée européenne; mais on ne peut nier que, pour l'exécution d'un plan de

conquête en Asie, où la distance et le désert seront probablement pendant longtemps les seuls obstacles à l'ambition russe, ils ne puissent avoir une certaine valeur comme pionniers et comme avant-garde de l'invasion. Un jour, quand le gouvernement russe aura complété l'œuvre de leur assujettissement au même degré que pour les Kosacs, rien n'empêchera de les pousser en avant; toutes ces nations pourront, comme celles qui ravagèrent l'Europe au déclin de l'empire romain, recevoir une seule et même impulsion — conquérant le désert et le rendant praticable; — et selon toute apparence on hésitera d'autant moins à les charger de ce service, que l'expérience a prouvé qu'il était plus facile de peupler les contrées désolées de la Sibérie au moyen des immigrations prolifiques de la race slave que de clouer au sol ces hordes nomades, dont la multiplication, fort peu rapide à l'état de peuple pasteur, l'est beaucoup moins encore dès qu'elles sont astreintes à la vie sédentaire.

Ces trois peuples, montant à un million d'hommes environ, forment à peu près la moitié de toute la population tartare de l'empire. On peut évaluer approximativement les Kirguiz à un demi-million. Ils se divisent en trois hordes, qui diffèrent peu les unes des autres, et sont confinées dans les vastes steppes qui s'étendent au nord de

la mer Caspienne, entre l'Oural et le Wolga. De toutes les tribus tartares, ce sont celles qu'affecte le moins cette infériorité physique et morale par laquelle l'empire de Genghis et de Tamerlan s'est effacé peu à peu devant les races occidentales. Pour une partie d'entre elles la soumission n'est encore que nominale; mais elle devient chaque jour plus réelle, depuis qu'on a su les enclaver entre deux lignes de Kosacs. Ces tribus se distinguent par leurs excellents chevaux, dont les nombreux troupeaux constituent leur principale richesse, et par la forme particulière de leurs chapeaux pointus, dont les bords, par-devant et par-derrière, figurent une double pointe allongée en queue d'hirondelle. Leur religion est l'islamisme; mais comme tous les peuples nomades, elles y sont fort tièdes. Le guerrier kirguiz, au retour de la chasse, dans laquelle il s'est fatigué à poursuivre le loup au moyen d'un aigle chaperonné et dressé à cet usage, ne prend même pas la peine de dire ses prières; le prêtre ou mollah, auquel il fait cadeau d'un quartier de mouton à grosse queue, écrit la prière voulue sur une petite bande de parchemin, puis on l'attache au bout d'une lance qu'on plante dans le sable devant la tente, et le dévot kirguiz laisse ensuite au vent qui balaye le steppe le soin de porter ses vœux au dieu de Mahomet.

Les Kirguiz pourraient être aussi redoutables que toute autre cavalerie des plaines orientales; mais il n'en est pas de même des Bashkirs ni des Kalmoucks, dont l'origine est pur mongol, et qui sont réduits à un nombre insignifiant depuis la soudaine émigration de six cent mille des leurs, qui, sous le règne de Catherine, se sont transportés au delà des frontières russes.

Les Bashkirs et les Kalmoucks offrent des types de l'espèce humaine si dégradés, que les paysans et les soldats russes, avec lesquels un artisan ou un domestique étranger, transporté en Russie, refuse de se mettre à table, refusent à leur tour de partager les repas bashkirs et kalmoucks avec autant de dégoût que s'il s'agissait de les faire manger avec un chien. — Quelquefois on voit rôder le chacal autour de leur campement, quand un riche officier russe arrive avec son valet étranger, et que les Kalmoucks lui préparent sa tente. — C'est probablement de toute la nature le seul animal avec lequel cette race dégoûtante et méprisée aurait le droit de refuser de manger.

Les Russes tirent de la Finlande une excellente infanterie, qui peut, lorsqu'elle n'est pas employée contre les Suédois, avec lesquels sont toutes les sympathies finlandaises, leur être de la plus grande utilité. Les Finnois des armées de

Gustave-Adolphe se sont distingués par leur solidité dans les champs de Leipzig et Lutzen; ses fameux régiments jaunes de la Finlande ont été les premières troupes qui aient vêtu constamment l'uniforme. Depuis quelques années, le gouvernement russe a formé parmi les régiments finnois un corps d'arquebusiers, dont l'efficacité fut telle dans les campagnes de Pologne, que probablement on finira par l'augmenter beaucoup. Comme tireurs, ces arquebusiers finnois sont très-inférieurs à notre brigade de fusiliers anglais. Bremmer, un des deux ou trois explorateurs de la Russie dont le livre mérite à quelques égards d'être cité, a été induit en erreur, à leur sujet, par une ridicule histoire d'oiseaux qu'ils abattaient sur l'aile d'un coup de fusil chargé à balle. Leur peu d'adresse au tir provient en partie de la défectuosité de leurs armes. Elles ont été récemment améliorées sous la direction d'un Anglais, protégé de Paskevitch, et par suite des plaintes du général Ramsay, Russe d'origine écossaise, qui commandait ce corps.

Les arquebusiers de race russe ne réussiront probablement jamais, à cause du caractère personnel du soldat, qui se démoralise dès qu'il ne se sent plus sous la protection de ses masses. C'est pourquoi l'infanterie légère de l'armée russe

s'est toujours montrée aussi mauvaise que sa cavalerie légère était excellente.

On a remarqué l'adresse avec laquelle, dans quelques gouvernements du nord, le paysan russe se sert de l'arquebuse, et l'on en a conclu son aptitude à l'usage de cette arme. Mais cette adresse prétendue n'est rien moins que réelle. A la vérité, c'est avec l'arquebuse qu'on abat ces montagnes de gibier — capercailzies, coqs noirs, coqs de bruyère ou reb-chicks — qui s'empilent, gelés, dans les marchés d'hiver. Les paysans, qui forgent eux-mêmes grossièrement ces arquebuses, les construisent, sans s'en rendre compte, d'après les vrais principes, en leur donnant un canon très-lourd proportionnellement au calibre, qui varie de quatre-vingt à cent vingt, ou, en d'autres termes, doit avoir seulement assez de diamètre pour une balle cylindrique pesant la quatre-vingtième ou la cent vingtième partie d'une livre. Ils fabriquent, pour ces canons, de grossières montures, auxquelles ils adaptent de vieilles platines de fusil, attachées quelquefois avec un morceau de cuir ou d'écorce de bouleau. Ainsi faites, ces arquebuses, comme toutes les armes à feu d'une grande pesanteur en proportion du calibre, portent très-juste; mais comme toutes celles d'un faible calibre, elles ne portent juste qu'à de très-courtes distances.

En général, le moujik tire à quinze ou vingt verges de but; mais en le voyant abattre les différentes sortes de coqs de bruyère au sommet d'arbres élevés (car le coq noir lui-même, qui, en Écosse, habite les marécages, perche sur les arbres en Russie), on est porté à se former une certaine idée de son adresse, sans réfléchir que le reb-chick, de la grosseur d'une perdrix, qu'il vient d'abattre au sommet d'un pin de soixante-quinze pieds de haut, n'était éloigné que de vingt-cinq verges, distance qui paraîtrait ridiculement petite en ligne horizontale.

De tous les peuples, le Moscovite est le moins adroit aux divers exercices comme au maniement des différentes sortes d'armes; il ne fait exception que pour la conduite des voitures et l'usage de la hache. Avec l'adresse du moujik à manier cet instrument, il devient entre ses mains une arme très-utile toutes les fois qu'il est obligé de s'en servir pour se défendre. On l'a vu, dans un bois épais, venant à tomber sur l'antre de l'ours, lui ouvrir le crâne d'un seul coup de hache. S'il avait le nerf et le courage d'un torréador espagnol, il pourrait aisément arrêter d'un coup la course d'un taureau furieux.

Pour nous résumer, nous dirons que les forces militaires de la Russie, telles qu'on les représente sur les contrôles, consistent en :

INFANTERIE.

1er, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e corps, consistant en 3 divisions, composées chacune de 4 régiments, et chaque régiment de 7 bataillons, dont 4 effectifs, à 1,000 hommes chaque : ce qui, pour 72 régiments de ligne et 288 bataillons, donne.	288,000 h.
2 corps de réserve composés des 5e et 6e bataillons des 72 régiments de ligne, comprenant, sur le pied de paix, 500 hommes chaque, pour 144 bataillons.	72,000
Bataillon de dépôt des 72 régiments.	36,000
Corps de garnisons, sapeurs et mineurs. — 60 bataillons.	60,000
Infanterie de la garde impériale. — 12 régiments de 3 bataillons et 4 bataillons de sapeurs, mineurs, arquebusiers et vétérans ; en tout 40 bataillons. .	40,000
Infanterie des régiments de grenadiers. — 12 régiments de 4 bataillons chaque.	48,000
CORPS SPÉCIAUX. Infanterie du Caucase. — 12 régiments. .	48,000
— d'Orenbourg. — 4 — . .	16,000
— de Sibérie. — 4 — . .	16,000
— de Finlande. — 4 — . .	16,000
Régiments d'instruction, corps modèles et des cadets.	20,000
Total de l'infanterie sur le pied de paix. .	624,000 h.[1]

[1] Ce total est celui du texte, mais l'addition donne 660,000 hommes.

CAVALERIE RÉGULIÈRE.

24 régiments de cavalerie attachés aux six corps actifs de la ligne;
24 régiments de cavalerie de réserve;
12 — de cavalerie de la garde;
12 — du corps des grenadiers;
2 — des dragons du Caucase et des régiments modèles;

Ces 74 régiments, à 9 escadrons chaque, et à 160 hommes par escadron, font 1,440 hommes par régiment, et conséquemment une cavalerie totale de. . . . . 103,680 h.[1]

ARTILLERIE ET GÉNIE.

Évalués ensemble à. 55,000

L'artillerie comprend, savoir :

Artillerie légère. — 50 batteries ou 400 pièces de canon, dont :

6 à la garde et au corps des grenadiers;
12 aux six armées de la ligne;
12 à la cavalerie de réserve;
10 aux bataillons locaux;
10 aux Kosacs du Don et dans les gouvernements asiatiques.

Artillerie de campagne.—165 batteries ou 1,320 pièces de canon, dont :

90 à la ligne;
27 au corps de la réserve,
Et 48 aux armées sur les frontières du Caucase, de la Sibérie et de la Finlande.

[1] Selon le texte, mais le calcul donne évidemment 106,560 h.

CAVALERIE IRRÉGULIÈRE.

140 régiments de Kosacs 6 — de Bashkirs	à 800 h. par régiment.	116,800
8 — de Kirguis, à 1600 h, par régiment,		
plus les auxiliaires turcs, kuzzilbashès, etc. . .		20,000
Total de la cavalerie irrégulière. .		136,800

COLONIES MILITAIRES.

On estimait, en 1839, la force des colonies militaires, à 360,000 hommes, divisés en sept classes, dont quatre armées, montées et équipées, en qualité de recrues, soldats ou vétérans. Comme nous l'avons dit ailleurs, leur force réelle est incertaine; mais il y a des raisons de penser qu'elle n'est pas inférieure aujourd'hui à ce qu'elle était en 1836, époque à laquelle elle se montait à 20 régiments de cavalerie, 12,000 hommes fournissant un régiment régulier de cavalerie, dont le cadre d'activité est de 1,200 hommes, enrôlés pour quinze années, et la réserve équipée avec les vétérans, 3,000 h. — On trouve ainsi 4,200 hommes par régiment ou. . 84,000

En définitive, les contrôles de l'armée russe présentent les données suivantes :

624,000	hommes	d'infanterie ;
103,680	—	de cavalerie régulière ;
55,000	—	d'artillerie et de génie ;
136,800	—	de cavalerie irrégulière ;
Et 130,000	—	de troupes diverses, comprenant celles des colonies militaires, la gendarmerie, les compagnies de districts, infanterie et cavalerie, les brigades de douane, les enfants de troupe, etc.
Total. 1,047,000	hommes[1], qu'on suppose complétement	

[1] Le texte porte 1,057,000 hommes, ce qui est encore une inexactitude. Voir du reste les notes précédentes, p. 62, 63.

armés et organisés sur le pied de paix. — Il faudrait y ajouter, au premier signe de guerre, 500 hommes par chacun de 5e ou 6e bataillon de réserve des 72 régiments de ligne, ce qui donnerait 72,000 hommes de plus. Mais affectées à la seule hypothèse du cas de guerre, ces troupes ne sont nullement disciplinés.

Ces relevés ne sont qu'approximatifs : les états officiels du ministère de la guerre sont fort obscurs quant au nombre d'hommes, outre qu'ils dissimulent sciemment la vérité. — Un officier, longtemps employé dans les bureaux de ce ministère, a estimé, ainsi qu'il suit, en nombres ronds, la force réelle des troupes sous les armes :

Infanterie.	450,000 hommes
Cavalerie régulière.	85,000
Artillerie et génie.	50,000
Cavalerie irrégulière.	100,000
Colonies militaires et troupes mêlées.	100,000
TOTAL. . .	785,000 hommes, y

compris toutes les réserves, les vétérans et les invalides[1].

Il serait impossible et d'ailleurs sans utilité de chercher où est l'exactitude dans ces rapports contraires.

Ce qu'il importe de connaître, c'est surtout l'organisation officielle de l'armée, parce que si les fraudes administratives la réduisent pendant la paix, les cadres n'en existent pas moins, et que partout les chefs de corps se tiennent en mesure de compléter les rangs en hommes et en

[1] Une autre autorité, également respectable, dit moins encore, et ne porte le chiffre total qu'à 750,000 hommes, tout compris, même les forces navales. (*Note de l'auteur.*)

chevaux au premier bruit de guerre. — Cet immense établissement militaire, dont le gouvernement se charge à tout événement, loin d'ajouter à sa puissance, l'affaiblit au contraire au jour de l'épreuve, en épuisant les ressources du pays. Si au lieu d'entretenir un million d'hommes sous les armes il n'en avait que cent mille, il en serait plus formidable, parce que ses coffres seraient mieux garnis. Un état dans lequel on conserve sur pied des forces militaires ainsi disproportionnées ressemble à un arc courbé par des efforts violents et dont la corde serait constamment tendue. Il existe, il est vrai, sur le continent, quelques états faibles, dont l'indépendance exige de tels sacrifices, parce que, sans cela, ils pourraient, s'ils étaient pris à l'improviste, s'abîmer dans la première tempête politique. Dans ces états, les princes peuvent rêver la nationalité, l'indépendance absolue; mais la sagesse des peuples consisterait à s'unir fédérativement avec quelque autre pays dont les intérêts et la situation fussent à peu près les mêmes.

Isolée de tous les autres peuples par les distances considérables qui séparent le centre de la circonférence, la Russie aurait moins besoin d'une si grande armée si elle avait moins d'ambition, ou si son ambition était moins impatiente. Un dixième des forces militaires dont le poids l'ac-

cable aujourd'hui suffirait à sa défense; l'éloignement même qui la protége rassurerait ses voisins, et vingt années d'une paix fortifiante accroîtraient prodigieusement ses ressources réelles pour l'avenir. Mais en cessant de peser sur les autres peuples par la terreur, elle perdrait une partie de l'influence qu'elle exerce aujourd'hui et tous les fruits immédiats d'une politique à laquelle elle ne sacrifie pas moins sa puissance réelle que sa prospérité future.

Cette situation est le résultat naturel de la prédominance d'un intérêt privé sur un intérêt national. Peut-être, en somme, est-ce heureux pour l'humanité, sinon pour la nation même. Sans une telle contre-partie, un gouvernement purement autocratique aurait trop d'avantages sur ceux des états libres. Il est difficile de diriger la politique d'un gouvernement quelconque vers un but éloigné, quand sa marche dépend de la marche même ou de l'influence des partis, tandis qu'un Czar élevé dans les maximes d'une politique traditionnelle, et capable de les suivre, pourrait continuer, comme l'ont fait à quelques égards les souverains russes, l'œuvre commencée par Pierre le Grand. En y réfléchissant, on est effrayé des éventualités monstrueuses que pourrait réaliser, dans un temps donné, une telle conformité de but et de vues si elle était complète;

heureusement il est fort rare qu'un cabinet ou qu'un Czar russe agisse longtemps comme il devrait le faire pour arriver à de grands résultats, quand ces résultats paraissent trop éloignés.

Nous avons dit plusieurs fois que la politique russe est dirigée non dans l'intérêt du pays ou d'une partie du pays, mais dans l'intérêt d'une famille. Naturellement l'intérêt national ne saurait être l'objet d'une grande sollicitude là où le gouvernement ne s'identifie pas avec lui, puisque, même dans les pays où l'identité existe, la sollicitude ne s'ensuit pas toujours, les sentiments personnels de l'Autocrate et les exigences de son ambition particulière se mêlent à tout. Impatient d'arriver à son but, parce que la vie de l'homme est courte, il ne peut se décider à sacrifier le succès présent à la perspective d'avantages plus solides ou plus considérables, auxquels sa famille ne pourrait atteindre que dans une autre génération.

Ainsi la dépense écrasante qu'entraîne le colossal état militaire de la Russie ne fructifie pas plus pour le pays que pour la maison de Romanoff, de quelque manière qu'on envisage les intérêts de celle-ci, soit qu'on les confonde avec ceux de la nation même, soit qu'on les considère privativement. Tout cet appareil de puissance, si lourd pour l'état qu'il épuise, n'a d'autre but

que d'en imposer aux peuples voisins par la terreur. La politique russe fait ainsi quelques progrès, quelques conquêtes, dont la jouissance immédiate flatte l'ambition impériale; et le Czar se console du sacrifice inégal de l'avenir au présent en réfléchissant que sa vigilance le met en mesure de profiter des occasions que peut lui offrir le chapitre des accidents.

Pour atténuer ce qu'il y a de monstrueux dans ce sacrifice des forces vitales du pays à l'entretien d'une armée exagérée, il est convenu, parmi les avocats de la politique impériale, d'abord, que, vu la vaste étendue de l'Empire, le gouvernement ne pourrait, sans entretenir une armée complète sur chaque frontière, exercer aucune influence politique en Europe; ensuite, que le soldat coûte si peu en Russie, que sa paye atteint à peine la moitié de celle du soldat prussien et le cinquième de celle du soldat anglais.

Nous avons déjà répondu à la première partie de cet argument en essayant de montrer que l'ambition russe n'a, en réalité, aucun intérêt à influencer ses voisins ou à leur imposer. Quant à la seconde, il faut se rappeler que si la paye du soldat en Russie ne s'élève, par année, qu'à environ 5 livres sterling (125 francs), en Prusse à 10 livres (225 francs), en France à 15 livres (450 francs), et en Angleterre à 25 livres

(600 francs), c'est que le militaire prussien ou français étant un instrument purement défensif, doit, malgé sa cherté relative, être considéré comme nécessaire, tandis que le soldat russe ayant pour principale destination l'attaque, est dans tous les cas une superfluité. Il n'est peut-être pas inexact qu'un soldat de l'infanterie anglaise coûte à peu près autant que cinq Russes. Mais si l'on entretient en Russie cinq ou six soldats pour un, la dépense comparative n'en sera pas moins plus élevée qu'ailleurs, et le pays y pourra suffire cinq ou six fois moins.

Dans l'évaluation comparative des diverses troupes européennes il ne faut pas calculer seulement le montant du salaire, mais le prix réel du service rendu. Or, pour un prix donné, le soldat anglais rend plus de services qu'aucun autre au monde. La Russie offre un exemple frappant de la vérité de cet axiome, prouvé encore plus ou moins par tant d'états continentaux — *qu'il n'est rien de plus cher que le soldat à bas prix !*

Conçoit-on quelle serait la force réelle de la Russie si, « *faisant de ses épées des socs de charrues*, » elle restait avec ses vingt millions de paysans, dont elle pourrait tirer au besoin un nombre de soldats double de celui qu'elle entretient aujourd'hui? Dans son état actuel, elle

manque tout à la fois d'officiers capables de commander et des fonds nécessaires pour mettre en mouvement de grandes armées; et les possédât-elle ces fonds, elle manquerait encore d'une classe d'hommes à laquelle elle pût en confier l'emploi. Cette classe est à former; elle n'existe pas en Russie. Sa création exigerait un changement radical de l'esprit par lequel son gouvernement s'est rendu si justement odieux à l'Europe civilisée; et en même temps c'est une question de savoir s'il n'en résulterait pas un démembrement de l'Empire. — Une masse écrasante d'un demi-million d'excellents cavaliers, tel serait le fruit d'une pareille réforme, puisqu'alors les difficultés spéciales à la mise en mouvement de la cavalerie auraient disparu comme pour l'infanterie. — N'est-on pas fondé à dire, que si elle savait ménager ses ressources ou si elle pouvait, comme l'Angleterre, disposer des services d'agents éprouvés et dignes de toute confiance, l'examen le plus attentif aurait peine à découvrir quelque obstacle humain qui fût capable d'arrêter le développement de sa domination? — Mais n'ayant ni l'un ni l'autre de ces avantages, les nerfs manquent à ce corps gigantesque et doivent continuer de lui faire défaut. La vigueur de ce colosse, si effrayant à contempler dans son état d'inaction, est, en réalité, très-petite; sa

plus grande force consiste dans les craintes de l'Europe, dans l'apathie, la désunion des états européens, et dans la politique machiavélique qui met si adroitement en œuvre ces éléments de succès. De fait, la puissance militaire de la Russie a décru; et pour ceux qui l'ont étudiée, il est douteux qu'elle soit en état de disposer aujourd'hui d'une armée, nous ne disons pas aussi nombreuse, mais aussi redoutable que celle qui ravagea, il y a un demi-siècle, tout le nord de l'Italie.

Parcourons brièvement les annales militaires de la Russie, nous y trouverons la preuve de tout ce que nous venons d'avancer.

Avant le règne de Pierre, une longue suite de siècles montre avec évidence que la race moscovite n'est pas une race naturellement martiale. Elle ne doit son existence nationale qu'au nombre et au lien d'une religion qui réunit entre eux tous les Moscovites en les séparant de leurs voisins. En effet, ils semblent n'avoir jamais pu se défendre autrement que par une force d'inertie, par une résistance passive et une sorte de vitalité plus tenace, plus persévérante que les agressions de leurs ennemis. On voit constamment leur pays en proie aux invasions d'une poignée de Polonais, de Suédois et aux incursions des Tartares.

Antérieurement on trouve les strélitz, la fleur de l'armée russe, soldats farouches et turbulents, jamais braves. Ce corps, devenu si formidable aux Czars, qui joua si souvent le rôle des prétoriens de Rome, des mameluks d'Égypte et des janissaires turcs, en différait toutefois beaucoup par sa constitution. Sa paye était nominale (5 schillings par an — 6 francs 25 centimes); mais il avait le monopole des priviléges commerciaux. Les strélitz ne furent pas moins terribles à leurs souverains qu'au peuple même. Chaque page de l'histoire moscovite est pleine de leurs séditions; et les arsenaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou conservent encore les chariots armés de faux et semblables à ceux des anciens Bretons, avec lesquels ils avaient coutume de balayer des rues la populace. A Narva, ils s'enfuirent devant huit mille Suédois, et entraînèrent le reste de l'armée, quatre-vingt mille hommes, qui étaient retranchés et protégés par cent pièces d'artillerie. Lorsque ensuite ils se révoltèrent contre Pierre, ils n'opposèrent à une poignée de réguliers, commandés par le général Gordon, qu'une faible résistance, quoiqu'ils combattissent pour leur propre vie.

Tant que la supériorité militaire a pu dépendre du courage individuel, on vit les troupes russes faire une triste figure; mais bientôt la

scène change, une nouvelle ère commence pour les armes russes avec l'introduction de la discipline européenne. A Pultava, où les Moscovites étaient à la vérité trois fois plus nombreux que leurs adversaires, où ils étaient retranchés et soutenus par cent quarante pièces d'artillerie contre un ennemi qui n'en avait pas une, leurs retranchements furent emportés, leur cavalerie mise en déroute; mais les *masses de l'infanterie russe*, agissant pour la première fois, décidèrent la victoire, et cette victoire, quoique obtenue sur une armée inférieure en nombre et fatiguée, dont le chef était obligé de se faire porter sur le champ de bataille dans un brancard, n'en fut pas moins glorieuse, puisque l'armée vaincue était suédoise et que son chef était Charles XII.

Depuis cette époque, le rôle des armées russes en Europe devient important. Peu d'années après, sous le danois Munich, on les voit placer la couronne de Pologne sur la tête d'Auguste; mais si leur discipline les rendait déjà formidables, la campagne de Munich contre les Turcs et les Tartares montre assez qu'aucune valeur personnelle n'animait ses troupes. Tant d'hommes tombaient malades pour éviter le danger des steppes méridionaux, qu'il dut recourir aux moyens les plus barbares pour frapper de terreur l'esprit de ces truands. On lit, dans les re-

lations, qu'il faisait enterrer vivants, en présence de l'armée, les soldats tombés malades, et enchaîner les officiers généraux aux canons pendant la marche. Au bombardement d'Oczakow, il fut obligé de tourner son canon contre ses propres troupes pour les forcer d'aller à la brèche. Cependant, quand ces mêmes masses disciplinées et solides entrèrent en Pologne, rien ne put leur résister.

Dans le règne suivant, en 1757 et 1758, les armées russes, sous Apraxim d'abord, ensuite sous Fermer et Soltikoff, ont à combattre celles de Frédéric II, homme qui avait devancé de cent ans le progrès de l'art militaire dans toutes ses branches, en l'amenant à peu près au même point où il est aujourd'hui, et qui sut le premier faire usage de l'artillerie de campagne. Dans cette lutte, on voit constamment le plus grand général de son siècle s'arrêter ou reculer devant la fermeté des Moscovites, dont les chefs, également incapables de manœuvrer pendant la bataille et de profiter de la victoire après, ne savaient qu'imiter servilement les dispositions de Pierre à Pultava, sans le moindre égard à la différence des lieux ou aux particularités de la guerre. A l'exception du mouvement par lequel Soltikoff opéra sa jonction avec les généraux autrichiens Laudon et Haddick, on peut dire qu'ils

n'en firent pas un qui fût digne du monarque contre lequel ils combattaient, ou qui n'attestât leur ignorance ou leur timidité. D'un côté le savoir, de l'autre le succès, et le succès constant sous trois généraux successifs! — Ce fait en dit plus que des volumes sur la supériorité des armées russes; et pourtant la valeur personnelle y avait peu de part, comme l'avait bien prouvé leur conduite sous le maréchal Munich.

Du temps de Catherine, une armée russe de 17,000 hommes, sous les ordres de Romantzow, défit une armée prodigieuse de Turcs et de Tartares. C'est vers cette époque que parut un chef dont le génie, comprenant d'un seul coup le caractère particulier des troupes russes, les mit à même d'opérer des prodiges, — Suwarow, que la postérité a appris à considérer comme un mélange du soldat, du monstre et du bouffon. Élevé dès l'enfance dans la carrière des armes, doué de ce degré de sagacité et de cette inflexibilité de résolution qui conduisent toujours à la grandeur, parfaitement instruit par sa longue expérience de toutes les nécessités de la guerre, il conçut l'idée d'agir sur le fanatisme et sur la superstition religieuse du soldat russe. Suwarow avait remarqué que jusque alors sa qualité la plus saillante avait été la bravoure de l'obéissance, une fermeté qui prenait sa source plutôt

dans la crainte de désobéir à ses supérieurs que dans le danger même. Il parvint à y joindre un moyen d'action bien plus puissant, d'abord en le pénétrant de la sainteté de sa cause, sentiment qui conduit beaucoup d'hommes au mépris de la mort, et que le fanatisme peut développer chez l'homme timide aussi bien que chez l'homme le plus courageux ; ensuite en se montrant lui-même à ses troupes comme l'être appelé à conquérir, et choisi par la volonté du Tout-Puissant pour les mener à la victoire. Ses excentricités, ses bouffonneries attirèrent l'attention de l'armée : pour devenir conquérant, il consentit à passer, aux yeux de ses soldats, pour une espèce d'idiot, mais idiot inspiré du ciel, afin de mener son peuple de prédilection contre le Turc infidèle et contre l'impie républicain qui avait renié son Dieu. Il affecta d'attribuer au hasard ou plutôt à la prédestination ses mouvements les plus habiles ; car il prévit que, si grands que fussent ses succès, le soldat n'aurait jamais dans l'infaillibilité de son génie militaire la même confiance que dans l'infaillibilité du ciel. On a vu ce général, par une froide journée d'hiver, après avoir donné le signal de la marche, s'élancer sur un cheval à poil, sans autre vêtement que sa chemise, et mener ses troupes à l'ennemi en imitant le chant du coq. Pendant

longues années, il ne porta jamais sur lui ni montre ni argent. S'il passait la nuit sous un toit, il couchait sur la paille, toutes les fenêtres ouvertes. Tout en rangeant ses troupes en ordre de bataille, il dînait d'une croûte de pain noir. On a vu le feld-maréchal des armées impériales, en manches de chemise, enseigner pendant des journées entières l'exercice à ses recrues, comme s'il n'avait pas de devoir plus important à remplir. Il fut le Junius Brutus, non de la liberté, mais de l'ambition.

Si tour à tour Suwarow fit trembler ses troupes par sa sévérité, et les fit rire par ses bouffonneries, il est évident qu'il savait aussi comment les faire combattre; elles livrèrent, sous son commandement, les deux assauts les plus terribles des temps modernes, ceux d'Ismaïloff et du faubourg de Praga. Cette même armée, que vingt ans auparavant on avait dû menacer de ses propres canons pour la conduire à l'assaut des faibles murs d'Oczakow, on la voit emporter à la baïonnette des fortifications défendues par des armées presque aussi fortes qu'elle-même, ce qui est sans exemple dans l'histoire. En Pologne, en Italie, en Suisse, les Russes déployèrent un courage personnel qu'on ne leur avait jamais connu auparavant : jamais ils ne se rendirent, même lorsqu'ils étaient cer-

nés; ils mouraient en embrassant l'image de leur saint, qu'ils portaient suspendue à leur col dans une amulette. Les républicains rencontrèrent en eux des adversaires animés d'un enthousiasme égal au leur, et dont le chef, doué d'un haut degré de hardiesse et de prudence, joint à une habileté consommée, les mena de victoire en victoire jusqu'au moment où la défaite isolée de Korsakoff obligea Suwarow à faire devant Masséna cette retraite remarquable qui couronna sa réputation militaire, et permit à ses vétérans de proclamer — comme nous l'avons entendu nous-mêmes de la bouche de quelques-uns — que Suwarow ne fut jamais *tiède*, ni *intimidé*, ni *vaincu*.

Dans l'ensemble, la carrière de Suwarow fut si heureuse et si brillante, qu'on ne peut que regretter que les capacités extraordinaires d'un tel homme n'aient pas été au service d'une plus noble cause. Après ses campagnes de Turquie, il conquit la Pologne, défendue alors par le plus illustre de ses patriotes, Kosciusko, — l'ami, le compagnon d'armes de Washington — homme qui soutint un jour, avec six mille Polonais, l'attaque de toute l'armée russe, et dont les talents auraient probablement assuré l'indépendance de son pays, s'il n'avait pas eu à lutter contre un autre génie qui, bien que celui de la rapine et de

la conquête, se trouva encore plus puissant que le sien. Les Prussiens avaient été forcés de lever le siége de Warsovie; la fortune commençait à favoriser les armes polonaises; l'approche de l'hiver allait rendre toutes les routes impraticables aux envahisseurs. — Ce fut alors qu'après une lutte acharnée, on vit l'armée du héros polonais vaincue, et lui-même, fait prisonnier sur le champ de bataille, perdre, avec sa propre liberté, celle de sa patrie.

En Italie, Suwarow fut aux prises avec les armées les plus heureuses de l'Europe, commandées par les généraux les plus habiles de l'époque. Dans une série de combats opiniâtres contre Moreau et Macdonald, il les défit et les poussa devant lui, — non par la supériorité du nombre ou grâce à la coopération autrichienne, comme voudraient l'insinuer faussement les historiens français[1]. — Ce fut le contraire qui ar-

[1] Nous renvoyons à l'auteur lui-même cette accusation aussi peu polie que dénuée de fond. Il ne faut qu'ouvrir l'histoire, même écrite par nos ennemis, pour se convaincre de l'infériorité numérique des armées françaises comparativement aux coalisés. Le simple bon sens indique d'ailleurs que la France, obligée alors de se défendre sur le Rhin, en Hollande, en Belgique, en Suisse, en Italie, ne pouvait, sur aucun point, opposer à ses adversaires la supériorité du nombre. En Italie, notamment cette supériorité était de beaucoup en faveur des alliés, puisque les troupes réunies de Suwarow et de Mélas n'allaient pas à moins de 120,000 hommes. A la vérité, l'auteur fait bon marché de l'armée autrichienne : mais cette armée méri-

riva souvent; c'est-à-dire que la plupart du temps, il se trouva inférieur en nombre aux républicains, et que les Autrichiens, démoralisés par leurs constantes défaites, n'étaient pas moins méprisés de leurs alliés que des ennemis. A

tait-elle en effet le mépris avec lequel il en parle? Les hommes impartiaux peuvent en douter, en se rappelant que ce furent les mêmes troupes qui, à Marengo, disputèrent pendant douze heures de la lutte la plus acharnée le champ de bataille au premier capitaine des temps modernes, et qui faillirent lui arracher la victoire. — Quant à Suwarow, les opinions sont fort partagées sur ses talents militaires. Sans les mettre en doute, nous dirons que ce n'est pas, selon nous, sa campagne d'Italie qui lui fait le plus d'honneur. Il commence par marcher avec 90,000 hommes contre les 20,000 Français, dénués de tout, que Schérer venait de remettre entre les mains de Moreau, et son début est un échec. Dès que son avant-garde se montre au pont de Lecco, sur l'Adda, elle est attaquée *à la baïonnette* par les fantassins de la 18e légère, qui abandonnent leurs retranchements pour courir au devant de ces colosses qu'on leur peignait comme invincibles, et qu'ils repoussent après en avoir fait un grand carnage. On voit ensuite Moreau se retirer, avec sa poignée de braves, pour couvrir la ligne du Pô; il opère ainsi une savante et audacieuse retraite, en présence des masses de Suwarow, qui ne peut ou ne sait inquiéter ses opérations. — Suwarow fut plus heureux et plus habile sans doute à la Trebbia. Mais cette victoire, disputée pendant trois jours par une armée épuisée contre les coalisés qui recevaient sans cesse de nouveaux renforts, ne saurait rien ajouter à sa gloire : on sait en outre qu'elle fut décidée par les réserves autrichiennes qui, débouchant inopinément sur le champ de bataille, prirent en flanc notre armée qu'elles mirent en déroute. — Nous nous abstenons de rappeler la bataille de Zurich, où vint échouer la fortune des coalisés. Nous savons qu'elle fut engagée en l'absence de Suwarow et malgré ses ordres. Mais le généralissime peut-il être tout à fait absous de la faute qui compromit le sort de la campagne par l'anéantissement du corps de son lieutenant? C'est une question que nous laisserons décider aux militaires.

Novi, dans une sanglante bataille, il défit le jeune général de la république, Joubert, si plein d'avenir, et qui trouva dans cette journée une fin si prématurée. Affaibli par une longue suite de combats acharnés, dans lesquels il avait toujours été victorieux, il s'avançait à travers les Alpes pour effectuer en Suisse sa jonction avec l'armée de renfort que Khorsakoff amenait de Russie, et au moyen de laquelle il se proposait de porter le théâtre de la guerre sur le territoire de la république. Mais Khorsakoff fut l'Asdrubal de l'Annibal moscovite : au lieu de lui amener les renforts sur lesquels comptait le généralissime, il arriva au camp en fugitif, traînant après lui les misérables restes de la défaite de Zurich.

Cette bataille, où la différence entre généraux russes s'est fait voir clairement, montra aussi l'esprit particulier du soldat moscovite à cette époque. Divisés, disséminés par groupes, ils furent pour la plupart taillés en pièces, mais sans se rendre, et se défendant jusqu'au dernier soupir en murmurant leurs prières. Après ce désastre, qu'il ne put jamais réparer, et après une retraite de main de maître, Suwarow fut rappelé. Il mourut en exil, survivant à un demi-siècle de succès non interrompus.

Les apparences ont signalé Suwarow comme

un soldat grossier, ignorant, presque barbare; la tradition populaire dans l'Europe occidentale le représente comme un monstre de cruauté; mais, en réalité, c'était un homme d'une éducation libérale, un esprit souple et adroit, que sa finesse persévérante poussa toute sa vie à jouer, aux yeux du public, le rôle singulier qu'il avait cru devoir adopter. Les habitudes du caractère qu'il s'était donné lui étaient devenues propres; il avait si longtemps contrefait le bouffon, le faiseur de quolibets, l'homme inspiré, que toutes ses communications, même avec ses souverains, portaient l'empreinte de son originalité grotesque. Catherine et sa cour ne virent dans le conquérant d'Ismaïloff, de Pragua et de la Pologne, qu'un farceur obscène, un plaisant de corps de garde, jusqu'à ce que, rejetant son vêtement de fou, il se montrât, dans le conseil, politique éloquent, homme d'État éclairé, comme il s'était montré guerrier habile et homme d'exécution. En Italie, Suwarow, qu'on supposait aussi ignorant que ses soldats, correspondait avec les insurgés de la Vendée, auxquels il écrivait, de sa propre main, en français. Il dut une bonne partie de ses succès à sa politique.

On ne peut nier qu'à l'exemple d'autres grands capitaines, Suwarow sembla peu scu-

cieux du sang répandu, peu ménager de la vie des hommes; mais dans le cours de sa longue carrière, il ne se montra pas plus cruel qu'aucun des généraux de son temps, auxquels la postérité ne songe pas à reprocher leurs actes sous ce rapport. Le bombardement d'Ismaïloff fut, il est vrai, suivi d'un horrible massacre, et, dans une autre occasion du même genre, au siége de Warsovie, ses troupes passèrent sans miséricorde au fil de l'épée dix mille personnes; mais ce sont là de ces terribles lois de la guerre, auxquelles il est presque impossible de soustraire une place prise d'assaut[1]. Plusieurs années après, nous avons vu le duc de Wellington, à la prise de Saint-Sébastien, hors d'état d'empêcher ses troupes de livrer à toutes les horreurs de la guerre la population espagnole et amie qui s'y était renfermée. On reproche à Suwarow de s'être tranquillement mis au bain pendant le massacre des rues de Praga, et d'avoir, au moment où la malheureuse ville d'Ismaïloff souffrait une effroyable punition, adressé à l'im-

[1] Cette apologie paradoxale des actes de Suwarow ne fera probablement illusion à personne. Au siége d'Ismaïloff, Suwarow, pour encourager ses troupes, leur promit *trois jours de pillage!* On sait comment elles usèrent de la permission. Nous ne voyons pas, quant à nous, quelle différence il peut y avoir entre de tels actes et ceux de Timour ou de Nadir-Schah; et assurément c'est calomnier les autres généraux modernes que de leur attribuer rien de pareil.

pératrice Catherine cette épître laconique si connue, qui consiste en deux méchants vers, dont la traduction littérale serait :

Gloire à Dieu ! gloire à toi !
Le fort est pris, et j'y suis entré, moi !

Mais ces actes ne prouvent qu'un chose, l'indifférence de Suwarow pour les souffrances dont il était témoin, indifférence assez générale chez ceux qui passent leur vie au milieu des scènes de la guerre, et qui ne dit pas qu'ils s'y complaisent. Son adresse à l'impératrice, que Byron cite comme blasphématoire, ne l'est pas plus que les *Te Deum* et les actions de grâces dont on a coutume d'insulter le Tout-Puissant après l'heureuse issue d'une scène de meurtre et de carnage, et cela chez des nations beaucoup plus civilisées, parmi les prétendus adorateurs de ce Christ qui ordonnait à Pierre de déposer l'épée de l'agression, et recommandait à ses disciples, lorsqu'ils recevaient un soufflet sur une joue, de tendre l'autre avec douceur. Lors du sac du faubourg de Warsovie, les députés de la ville étaient venus traiter de la capitulation, demandant qu'on épargnât la vie et les biens des habitants; ils s'en allaient en toute hâte, après avoir obtenu ces conditions, quand Suwarow les rappela : « Vous avez oublié, leur dit-il, de stipuler

une amnistie pour le passé ; je vous l'accorde ! »

Dans le cours de ses campagnes en Pologne, Suwarow eut quelques traits de générosité : il envoya son propre chirurgien dans un fort qu'il assiégeait, afin de soigner le commandant ; il voulut guérir dans son propre camp un officier ennemi blessé, et ensuite il lui donna la liberté. — Nous le répétons, il faisait sans doute, comme la plupart des généraux de son temps, trop bon marché de la vie humaine ; mais en fouillant son histoire avec attention, nous y avons cherché vainement quelques actes qui justifiassent la réputation de barbarie sauvage qu'on lui a faite, et nous avons trouvé, dans une vie si agitée, plus d'une action qui tendrait à prouver le contraire.

Suwarow une fois disparu de la scène, les armées russes se présentent plus nombreuses sur les champs de bataille ; mais elles sont bien déchues de ce qu'elles étaient sous son commandement. A Austerlitz, sous les ordres de Koutousoff, qui commit d'innombrables fautes, les Russes, quoique forts de 80,000 hommes, essuient la défaite la plus signalée. Si leur obstination rendit la victoire plus difficile que celles de Wagram et de Jéna, et si l'on doit surtout en faire honneur à l'évidente supériorité du génie de Napoléon, il n'en est pas moins vrai que les

soldats russes ne montrèrent plus ce mépris de la mort, cet enthousiasme individuel qui, dans les campagnes précédentes, les animait à combattre jusqu'au dernier moment. On ne les voit pas, comme leurs alliés les Allemands, jeter leurs armes par brigades et par divisions; toutefois, 9,000 Russes se rendent au vainqueur sur le champ de bataille.

Après l'entière destruction des Prussiens à Iéna et à Auërstadt, les armées russes, qui marchaient à leur secours, sont repoussées par les Français à Czarnow, à Mohrungen, à Pultusk et à Golymin, mais elles ne sont jamais complétement défaites. A Eylau, une sanglante bataille ne donne aux Français qu'une victoire douteuse. Le printemps suivant, les armées de Napoléon battent encore les Russes à Friedland; mais elles y font de grandes pertes, et la victoire leur est chaudement disputée. En Turquie, une armée russe, sous Bagration, est vaincue par le grand-vizir; elle perd dix mille hommes. Dans un engagement subséquent, les Russes forcent le camp retranché de Schoumla.

La mémorable invasion de l'empire moscovite par Napoléon ne nous montre d'abord que de l'indécision de la part des généraux russes : sauf quelques mouvements de Doctouroff et de Bagration, le descendant des rois de Géorgie, on

y cherche en vain quelque combinaison habile ou hardie. — A la fin, toutefois, ils parvinrent à réveiller le fanatisme religieux des recrues. Le commandement fut donné à Koutousoff, le vaincu d'Austerlitz, mais un des hommes du parti national, celui qui voulait, avec raison, profiter de l'ardeur qui animait tous les rangs de l'armée pour la conduire au combat. Le résultat fut la bataille de Borodino [1], la plus acharnée, la plus sanglante de toutes celles qui signalèrent les guerres du dernier siècle. Dans leur excitation fanatique, des paysans, à peine enrôlés, marchaient à leur premier combat, avec la résolution d'hommes décidés au martyre contre un adversaire qu'on leur représentait comme le profanateur de leurs églises, le contempteur de leur foi. Ce fanatisme, excité par la politique artificieuse du gouvernement, et habilement exploité par l'aspect de leurs propres villages réduits en cendres sous les pas des envahisseurs, ne pouvait, à cette époque, se produire que dans de telles circonstances. Dans cette mémorable campagne il rendit de fraîches recrues plus formidables que les vétérans eux-mêmes, parce qu'elles étaient plus profondément animées de l'inspiration patriotique et superstitieuse. Si le succès

[1] Notre bataille de la Moscowa.

trompa les efforts de l'armée russe, il faut se rappeler qu'elle avait pour antagoniste une armée d'élite, la plus imposante qu'ait jamais réunie le conquérant français; et cependant la victoire lui coûta si cher, qu'il devint palpabl e qu'à l'exemple de Pyrrhus contre les Romains, un second triomphe de ce genre devait amener sa perte.

Ce fut le dernier combat vraiment glorieux pour les armes russes. Lorsque le flot de la guerre eut reflué des ruines de Moscou aux murs de Paris, dans les innombrables rencontres qui amenèrent cette catastrophe, les armées françaises, découragées, écrasées par le nombre, prouvèrent jusqu'à l'évidence, que si elles succombaient sous l'effort combiné de la coalition, elles auraient eu bon marché de chacun des alliés en particulier. — Quant aux troupes russes, quoique les plus formidables des armées coalisées, elles n'étaient plus évidemment les mêmes que sous les règnes de Catherine et de Paul, à moins qu'on ne suppose les armées de l'empire de Napoléon à son déclin, supérieures à celles de la jeune république, ce que personne assurément ne peut prétendre.

On trouve dans les mémoires de Danilefsky, aide de camp de l'empereur Alexandre et l'historien de ses campagnes, une relation aussi

exacte que modeste de cette guerre intéressante, — exemple d'impartialité aussi rare qu'inattendu de la part d'un général russe; il est fâcheux que l'auteur n'ait pas toujours montré la même rectitude de jugement en ce qui concerne personnellement le Czar, son bienfaiteur, dont la conduite est l'éternel sujet de ses éloges enthousiastes. Ajoutons cependant que cette adulation envers un homme qui n'est plus, si elle prouve que l'historien s'est laissé influencer par sa reconnaissance personnelle, n'offre du moins aucune des bassesses de la servilité; l'auteur cédait probablement à ce qu'il a pris pour le sentiment sincère de la vérité, car il est aujourd'hui dans une espèce de disgrâce de la cour actuelle, qu'ont blessée les louanges prodiguées par lui à son ancien maître.

Plus tard, en 1828, nous voyons les Russes en guerre avec la Turquie. Ils passent la frontière au nombre de 163,000 hommes. Dans tout le cours de cette campagne, les Turcs montrèrent combien ils avaient perdu de l'esprit qui les animait encore dans leurs dernières guerres; rarement ils déploient quelque vigueur sur le champ de bataille; toujours ils semblent se reposer de leur défense sur des villes grossièrement fortifiées, sur la peste, sur le climat et sur la Providence, car les musulmans semblent oublier de

puis quelque temps que la Providence ne daigne assister que ceux qui essayent de s'assister eux-mêmes.

Pendant plusieurs semaines, tous les efforts de l'armée russe échouent devant la petite forteresse de Braïlow; elle essaye d'en abattre les murailles à coups de canon; elle est repoussée sous les yeux mêmes du grand-duc Michel; à la fin la garnison capitule. L'empereur Nicolas, commandant ses troupes en personne, rencontre les Turcs près Boulanlouch; c'est à grand'peine qu'il les oblige à se retirer dans leurs lignes de circonvallation, et les Russes ne se hasardent pas à les y attaquer. Le siége de Varna dure neuf semaines. Youssouf, qui commandait dans la citadelle, ne la rend qu'à prix d'or; il se retire en Russie, où il reçoit une pension de l'Empereur. Ce n'est que longtemps après la paix qu'il rentre en Turquie, la Porte étant contrainte par son vainqueur à recevoir ce traître.

Comparez tous ces faits avec les campagnes de Suwarow et de Romantzow, qui ne réunirent jamais contre les armées turques, plus guerrières alors et plus nombreuses qu'aujourd'hui, le cinquième des forces avec lesquelles la Russie, dans ces derniers temps, envahit le territoire ottoman. Suwarow écrasait Ismaïloff, ville forte, pourvue d'une bonne garnison, et défendue avec

le courage du désespoir. En 1828, Nicolas ne peut emporter les faibles murs de Braïlow. Il ne parvient pas davantage à défaire en bataille rangée ces mêmes Turcs que Romantzow attaquait dans leur camp retranché, où il dispersait, avec sa petite armée, les 120,000 hommes du grand vizir.

La guerre continua comme elle avait commencé. Les Russes repoussèrent les Turcs à Tchorlan et à Schoumla, sans pouvoir les défaire et sans obtenir aucun autre avantage, malgré les énormes sacrifices d'hommes qu'ils y firent. La campagne suivante s'ouvre sous Diebitch, du côté des Russes; sous Reschid-Pacha, du côté des Turcs, dont l'armée ne compte pas plus de 30,000 hommes de troupes régulières, avec 60,000 irréguliers, consistant en vagabonds de toute espèce, sans discipline et mal armés. La décadence et la faiblesse de la Turquie se manifestent assez clairement par ce fait que c'étaient là toutes les forces qu'elle pouvait réunir dans une telle extrémité. Près de Devno, à Bazar-Yéni, l'armée ottomane, démoralisée, cède aisément le terrain. A Koutefcha, les Turcs font une résistance des plus vives; ils sont vaincus; mais peu s'en fallut que la balance ne penchât en leur faveur, et la destruction des giaours tint à fort peu de chose. Diebitch franchit les Balkans, il

s'avance sur Andrinople, qu'il occupe. C'est alors que, cédant à une terreur panique, le divan sollicite la paix, au moment même où les fatigues et les maladies, résultat tout à la fois de l'inaptitude du soldat russe à supporter ces inconvénients, et des vices incurables de l'administration militaire, avaient tellement affaibli l'armée d'invasion, *que sa position était devenue des plus critiques.* Les succès de Paskevitch en Asie, succès dus à son activité et à ses talents, aussi bien qu'à la faiblesse des moyens de résistance qui lui étaient opposés, avaient frappé de terreur les conseils de la Porte, et selon toute apparence, ils changèrent seuls en triomphe les désastres qui attendaient Diebitch *Zabalkansky* (le vainqueur des Balkans [1]). Des 40,000 hommes qui franchirent les montagnes avec ce général, un tiers était dans les hôpitaux quelques semaines après. Sur toutes ces troupes, qui de l'intérieur de l'empire avaient été dirigées vers la frontière, 120,000 hommes s'étaient fondus en route; et de ceux qui pénétrèrent sur le territoire turc, tant en Europe

[1] Les dispositions hostiles de la Bosnie et l'attitude audacieuse de Moustapha, vizir de Skadar, ne permettaient pas à la Porte de rester plus longtemps exposée aux chances de la guerre. Voir sur cette particularité peu connue *les Slaves de Turquie*, t. II, p. 76-77. L'empire ottoman n'a pas moins à craindre aujourd'hui des causes de dissolution qui le travaillent à l'intérieur que des projets d'invasion qui le menacent du dehors.

qu'en Asie, il en périt 150,000 par les fatigues et la peste, et 25,000 par le fer.

La révolution polonaise, en 1830, amena l'invasion de la Pologne par 130,000 Russes, sous les ordres de Diebitch *Zabalkansky*. A cette époque, telle était la prédilection de Nicolas pour les Allemands, que les trois quarts de ses généraux, y compris le général en chef Diebitch, étaient de cette race : les noms de Pahlen, Toll, Geismar, Sacken, Rudiger, Rosen et beaucoup d'autres, dénotaient de sa part une partialité très-offensante pour les Russes. Les Polonais, qui ne purent jamais réunir en ligne plus de 30,000 hommes de troupes régulières, plus de 50,000 hommes tout compris, se battirent avec un courage héroïque. A Gobie, à Okoumiew, ils firent une résistance désespérée, et ne cédèrent qu'à l'immense supériorité du nombre. La bataille de Varna dura deux jours ; après une sanglante renoontre, les deux armées gardèrent leur position respective, bien que les Russes comptassent 70,000 hommes, et leurs adversaires 45,000 seulement.

L'armée russe fut alors portée à 200,000 hommes, indépendamment des corps de réserve qu'on mit à la disposition de Diebitch. A Serazin, Geismar fut défait par Dwernicki. A la bataille de Grochow, on crut un moment les

Russes victorieux, parce qu'on supposait que Diebitch aurait pris possession du faubourg de Praga; mais après une lutte acharnée, il fut repoussé, et dut se retirer. Geismar et Rosen furent vaincus par Skrzynecki devant Warsovie, et leur perte fut énorme; ils furent de nouveau défaits à Kostrzyn et Inganié. Après une foule d'affaires tout aussi peu décisives, on voit les Polonais, vaincus à Ostrolenka, obligés de se retirer sur Warsovie; et cependant les Russes ne purent rien terminer jusqu'à ce que la mort de Diebitch, soit qu'elle ait eu lieu par le poison ou naturellement, amenât sur le théâtre de la lutte Paskevitch, le coryphée du parti moscovite.

Les Polonais avaient perdu la fleur de leur armée : désunis et sans confiance dans leurs chefs, ils furent forcés, après la bataille de Warsovie, de céder au nombre, ainsi qu'à la hardiesse ou aux talents du nouveau général russe. — La malheureuse Pologne fut encore une fois rayée de la liste des nations indépendantes, et ses enfants retombèrent dans l'esclavage, excepté le petit nombre de ceux dont l'exil volontaire est un sujet de pitié, comme leur conduite en fut un d'admiration générale. — Mais, demanderons-nous, qu'eussent fait ces armées russes modernes qui, malgré tous leurs avantages, eurent tant de peine à subjuguer la Pologne, si leur im-

mense supériorité numérique eût été réduite aux proportions des armées de Suwarow ou si elles avaient eu pour adversaire un Kosciusko?

En relisant les annales militaires de cette ambitieuse puissance, on peut donc, au milieu d'une effroyable prodigalité d'hommes et de sang, s'arrêter à cette réflexion consolante, que les armées russes ne sont plus ce qu'elles ont été; que si elles peuvent encore se montrer redoutables, leur force réelle n'a nullement suivi la progression de leur nombre, et que c'est plutôt le contraire qui est vrai :—à peu près comme ces plantes vénéneuses qui se développent dans l'atmosphère renfermée d'une serre chaude, mais en qui la soudaineté de la croissance affaiblit la puissance du poison.

XVIII

DE LA MARINE RUSSE.

DE LA MARINE RUSSE.

La puissance navale de la Russie, quoique peu importante en elle-même, a néanmoins de l'intérêt pour un lecteur anglais, en ce sens que, d'après les règlements de l'empire et sa politique générale, il y a tout lieu de penser que le cabinet de Saint-Pétersbourg nourrit sérieusement l'intention d'essayer, à la première occasion, ses forces maritimes contre celles de la Grande-Bretagne.

Si l'on examine la situation actuelle des différentes puissances navales, leurs ressources et les vastes changements que l'introduction de la vapeur doit apporter à l'art de la navigation, deux choses nous frapperont. D'abord il est certain que la supériorité maritime de l'Angleterre sur toutes les nations du monde n'a jamais été si

632175 A

grande qu'aujourd'hui; ensuite il est évident que les conséquences de cette suprématie, d'abord limitées, seraient aujourd'hui la prompte et entière destruction de l'adversaire qui voudrait la lui contester. Jusqu'aux dernières guerres, une flotte vaincue restait encore formidable; elle pouvait encore, à l'abri des ports où elle se réfugiait, occuper pendant des années les forces du vainqueur en l'obligeant à la surveiller : battue, mais non pas détruite, elle ne cessait pas d'être à redouter. Aujourd'hui c'est, croyons-nous, une opinion générale parmi les hommes compétents qu'avec les progrès de l'art naval et des moyens de destruction, toute puissance supérieure sur mer doit, en peu de temps, non-seulement y régner seule, mais ne laisser paraître sur l'Océan aucun pavillon capable de lui porter ombrage.

La vapeur, l'usage du boulet-bombe, et la perfection avec laquelle on est parvenu à concentrer le feu des batteries des vaisseaux, ne permettent plus de compter sur la protection de ces ports armés de forteresses, dans lesquels une flotte vaincue trouvait un refuge assuré, mais où elle ne serait pas plus en sûreté maintenant que le lapin dans son terrier contre les attaques du furet. Quel vent contraire, quels courants pourraient arrêter la poursuite d'une flotte victorieuse rapidement remorquée par ses nombreux steamers?

Quelles fortifications ne seraient réduites en poudre par le tonnerre de l'artillerie des vaisseaux une fois amenés devant elles! Et nous ne parlons pas de tout ce qu'ajoute au mécanisme de la vapeur et des nouveaux moyens de destruction l'alliance du fer substitué au chêne dans les constructions navales, — le fer qui, plus fort que le chêne, peut se prêter aux compartiments les plus nombreux et les plus légers, et dont l'application aux arts de la guerre ne sera pas moins féconde qu'à ceux de la paix.

L'histoire nous montre, par plus d'un exemple, que la moins forte, la moins heureuse de deux flottes rivales, a pu rendre, à la longue, plus de services à son pays que la flotte victorieuse n'en rendait au sien. Mais à l'avenir l'histoire n'aura plus à enregistrer de telles anomalies; car, à partir de l'époque actuelle, il est évident qu'un peuple quelconque en lutte avec une puissance maritime de beaucoup supérieure, doit se résigner à voir sa flotte non pas seulement moins utile proportionnellement, mais complétement paralysée. C'est maintenant un fait établi, aussi bien que la conviction de l'infériorité sans espoir de toutes les autres nations dans une guerre maritime contre la toute-puissance de la Grande-Bretagne; et tous les esprits éclairés, ce que nous pourrions appeler « les intelligences direc-

trices, » ne s'en font pas mystère à eux-mêmes, bien qu'ils ne se soucient pas toujours d'en faire ostensiblement l'aveu.

Sans rabaisser en rien l'habileté réelle des marins danois, hollandais et suédois, supérieurs à tous les autres, excepté aux marins anglais, nous pouvons dire qu'il existe seulement trois autres pays qui, par la force de leurs armements et l'étendue de leurs ressources, sont ordinairement considérés comme *puissances maritimes*, quelque peu de titres qu'ils aient en réalité à ce nom : — ce sont la France, la Russie et les États-Unis d'Amérique.

Nos lecteurs n'auront pas oublié que dans ces derniers temps, alors qu'une guerre entre les États-Unis et l'Angleterre paraissait imminente, la France, avec laquelle nous étions dans les termes d'une amitié, d'une cordialité plus intimes qu'à aucune autre époque[1], et contre la-

[1] La presse anglaise parle rarement avec sang-froid des manifestations de l'opinion publique en France lors des événements de 1840. Cela se comprend. Mais il n'est pas permis de présenter ces manifestations comme le résultat d'une inimitié dénuée de cause, lorsque tout le monde sait qu'elles furent provoquées par le traité de coalition du 15 juillet, cet acte qui serait encore l'insulte la plus gratuite à un peuple ami, s'il n'était avant tout un cruel outrage aux intérêts du christianisme et de l'humanité. On en voit les fruits maintenant. Le pillage, la ruine, le massacre des populations chrétiennes en Syrie; voilà les conséquences de cette administration ottomane qu'il fallait rétablir, même au prix de l'alliance française, afin que l'Angleterre pût

quelle toute animosité, toute espèce de préjugés avait disparu depuis longtemps parmi nous, se leva comme un seul homme, tous les partis se ralliant à ce cri insensé, « que l'heure était venue de répondre par la guerre aux insultes de l'Angleterre, et de lui payer en une fois tout ce qui lui était dû. » Ce n'était pas là le sentiment d'une haine aveugle de la part des masses ignorantes, ou le résultat des passions artificieusement allumées; c'était l'opinion générale des hommes d'État, des orateurs, des esprits éclairés, opinion qui avait sa source dans cette conviction, qu'une guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis d'Amérique pourrait, si ces derniers étaient abandonnés sans secours, priver la France d'un allié dont les forces, réunies aux forces françaises, mettraient celles-ci en mesure de balancer sur l'Océan la fortune britannique.

Au moment même où nous imprimons ces lignes, il vient de paraître un écrit du prince de

faire encore une fois ce qu'elle voulait, suivant le naïf aveu d'un de ses ministres (lord Palmerston). — Tous les esprits éclairés en Angleterre apprécient aujourd'hui cet acte à sa juste valeur. — Ils finiront également par rendre justice à l'écrit patriotique de M. le prince de Joinville, dans lequel notre auteur a vu, selon nous, toute autre chose que ce qui s'y trouve réellement. Mais, en attendant, n'est-ce pas une circonstance bien remarquable que ce déchaînement de la presse anglaise contre une brochure si modérée de formes, si juste pour le fond? Et ne faut-il pas qu'il y ait bien de la force dans ce simple exposé d'une idée vraie pour soulever de telles irritations?

Joinville, qui peut être considéré comme le manifeste de ce parti insensé de la guerre, dont il atteste assez la prépondérance. Se plaçant dans la supposition d'une guerre avec l'Angleterre, l'auteur expose la nécessité d'accroître la marine à vapeur en France, et s'étend sur le mal que cette marine pourrait faire à la Grande-Bretagne.

« Prenant le cas de guerre pour base de mes » raisonnements, je chercherai un exemple qui » éclaircisse ma pensée, et je supposerai la » France obligée de se défendre contre la plus » forte des puissances maritimes; c'est nommer » l'Angleterre. Cela posé, et procédant d'une façon toute abstraite et par voie d'hypothèse, » j'entre dans mon sujet[1]. . . . . .

» Qui peut douter, continue l'auteur, qu'avec » une marine à vapeur fortement organisée, » nous n'ayons les moyens d'infliger aux côtes » ennemies des pertes et des souffrances inconnues à une nation qui n'a jamais ressenti tout » ce que la guerre entraîne de misères? Et à la » suite de ces souffrances, lui viendrait le mal, » également nouveau pour elle, de la confiance » perdue. Les richesses accumulées sur ses côtes » et dans ses ports auraient cessé d'être en sûreté[2]. »

[1] *Forces navales de la France.* In-18, p. 5.
[2] *Ibid.*, p. 10.

Si le prince de Joinville a, comme on le suppose d'après les apparences, agi contre la volonté de son père, il est trop bien informé, ou du moins trop bien conseillé, pour s'être jeté dans les bras d'un parti où ne serait pas la puissance; mais est-il probable qu'avec l'influence qu'il exerce sur sa famille, Louis-Philippe eût souffert, sans l'approuver, ce cri de ralliement de la part d'un de ses fils? Parfaitement éclairé sur les vrais intérêts de son pays, il s'en faut de beaucoup que Louis-Philippe soit partisan de la guerre avec l'Angleterre. — Peut-être, au contraire, aucun autre homme dans sa position n'aurait-il voulu, n'aurait-il pu faire davantage pour l'empêcher. — Mais ce profond politique est décidé à maîtriser jusqu'à la fin l'orage qui s'amoncelle. S'il appréhende que le parti de la guerre ne l'emporte, il vaut mieux, pour l'intérêt de sa maison (et l'on peut ajouter pour l'intérêt de l'humanité), que quelque membre de sa propre famille soit là pour diriger la tempête, et le sauver au moins lui-même des fureurs du flot populaire.

On ne peut guère douter qu'une idée analogue à celle que nourrit en France un parti puissant, n'anime aussi la politique du cabinet russe; du moins est-il certain que, sous le rapport de la puissance maritime, la France et la Russie se

considèrent, aussi bien que les États-Unis, comme les rameaux divisés du faisceau, qui, réunis, peuvent défier toutes les forces de l'Angleterre, sous lesquelles chacun d'eux succomberait isolément. Si cet espoir de lutter avec succès contre la marine anglaise est illusoire selon nous, même pour ces trois marines réunies, il faut admettre aussi que l'appréciation très-juste qu'elles font des immenses ressources de la Grande-Bretagne les poussera impérieusement à saisir l'occasion la plus favorable de l'attaquer, c'est-à-dire sans attendre la destruction de l'une d'entre elles. Nous devons confesser que, dans la situation actuelle des affaires maritimes, nous ne voyons aucun milieu raisonnable entre cette alternative d'une guerre de coalition que peuvent amener les préjugés et l'ignorance d'une majorité nationale en France ou aux États-Unis, et l'abandon de toute idée d'élever d'autres marines en face de la suprématie britannique.

Aussi l'Angleterre, lorsqu'elle attaquera quelqu'une de ces trois puissances, doit-elle s'attendre à être assaillie par les autres, et à se trouver ainsi engagée dans une lutte qui décidera de l'empire des mers. — Quant aux résultats, nous voyons, d'un côté, la France avec l'immense infériorité numérique de son personnel maritime; les États-Unis, ce fils rebelle,

notre premier né, la chair de notre chair, le sang de notre sang, plus près de nous par ses ressources, supérieur à nous en énergie, mais presque *dépourvu de matelots indigènes*, et qui probablement, d'ici à un demi-siècle, n'en possédera pas d'autres que ses matelots actuels, — gens arrachés à notre bannière par l'appât de gages élevés, et dont les services — essentiellement vendables — pourront par conséquent nous revenir, quand la chose en vaudra la peine, par la surenchère que la supériorité de nos capitaux nous permettra d'y mettre[1]. — Ces républicains déterminés sont encore, malgré la pénurie de leurs steamers maritimes et la rareté de leurs marins indigènes, nos antagonistes les plus formidables, à cause des facilités que leur donnent, pour la construction des bateaux à vapeur d'un fort échantillon, les nombreux ateliers où se construisent les innombrables bateaux et machines employés à la navigation de leurs rivières et de leurs lacs.

Vient ensuite la Russie avec ses flottes,

[1] Tous ceux qui connaissent le sujet savent que l'élévation du salaire offert, dans les États-Unis, au travail manuel de la terre, empêche en général les indigènes de s'adonner au service de mer; c'est ce qui fait que tous les marins américains sont seconds, officiers ou aspirants. — On sait aussi que bien que leurs bateaux à vapeur soient nombreux sur les rivières, leurs steamers maritimes se comptent par dizaines.

(*Note de l'auteur.*)

grandes en nombre, mais dont nous ferons connaître la déplorable faiblesse et la condition méprisable.

D'un autre côté se présente la Grande-Bretagne, qui, possédant trois fois autant de marins que ces trois puissances réunies, pourrait, au besoin, mettre en mer quatre fois plus de steamers que tous les autres peuples, et qui, si elle le voulait, pourrait, seule au monde, trouver les fonds nécessaires pour équiper ces gigantesques armements[1].

Confiants dans notre force, ainsi que nous devons l'être en comparant nos ressources navales à celles de tout l'univers, nous ne nous aveuglons pas néanmoins sur les probabilités d'une attaque de la part des autres peuples. L'inépuisable fécondité de nos houilles, de nos fers, de notre industrie, jointe à son aptitude spéciale pour la marine, doit donner à l'Angleterre, par le cours naturel des choses, l'empire incontesté de l'Océan; là où elle n'a encore été qu'arbitre, elle doit être seule et absolue maîtresse. Mais il ne faut pas s'attendre que le reste du monde laisse usurper sa part de l'empire des mers qu'il voit lui échap-

[1] En transcrivant sans l'altérer ce morceau d'une emphase étrange pour tout homme de goût, nous croyons remplir le devoir d'un traducteur fidèle. Mais nous espérons que le lecteur excusera la forme en faveur des idées, qui méritent, selon nous, toute son attention.

per peu à peu, sans faire une dernière tentative pour la retenir. On ne peut croire qu'il consente à courber le front sous le sort inévitable dont l'avenir le menace, lorsqu'il a l'espoir, téméraire il est vrai, de puiser dans son énergie collective une dernière chance de détourner le joug.

Nous qui attachons plus de prix aux progrès réalisés par l'Angleterre dans la juste connaissance des droits de l'humanité et dans les sentiments d'une équité cosmopolite, qu'aux progrès qu'elle fait tous les jours dans les sciences positives, nous devons regretter que la France, l'Athènes de notre Rome moderne, avec laquelle nos intérêts, un moment opposés aux siens, ne peuvent pas plus se rencontrer désormais que deux lignes divergentes parties du même point; nous devons regretter qu'elle nous force à une guerre sans fruit, inutile pour elle-même, fatale aux intérêts communs de l'humanité, en suscitant des inimitiés nouvelles, en interrompant le cours des progrès et des lumières, si essentiellement lié à l'union des deux pays, et auquel le génie, les talents, le passé même de ses propres enfants peuvent si puissamment contribuer. Nous devons le regretter, mais nous ne pouvons en être surpris. Nous déplorons également que la guerre puisse naître de l'entêtement et de l'arrogance des populations américaines, enivrées d'adulations par ces flat-

teurs que la plénitude du pouvoir attire dans les démocraties aussi bien que dans les états despotiques, et qui, ayant partout la même tendance à dissimuler des vérités désagréables, exercent une action plus vive sur un peuple à moitié civilisé, parmi lequel un ignorant est aussi rare qu'un homme bien élevé. L'éducation, nous l'avons trop éprouvé, agit quelquefois en raison inverse de ces médecines qui, prises à fortes doses, deviennent du poison : prise, au contraire, à doses petites, l'éducation est un poison aussi.

Au point de vue de l'humanité, la guerre, disons-nous, serait à regretter pour ce jeune peuple en état de croissance, dont elle arrêterait pendant tant d'années la prospérité; mais il faut reconnaître qu'il n'existe pas moins de prédisposition à la guerre dans l'envie, la vanité et l'ignorance de la démocratie américaine, que dans l'orgueil blessé du peuple français, ce peuple auquel, vainqueur dans une lutte de géants où il acquit une ample moisson de gloire, nous avons tendu la main de la fraternité, afin d'ensevelir ainsi dans l'oubli du passé de communes injures que nous aurions pu ressentir aussi profondément que lui-même. — Ce n'a pas été la tâche la moins difficile des hommes d'état de ces deux pays, que de contenir de tels sentiments; mais il est malheureusement assez manifeste qu'à la première

occasion favorable il dépendra d'un politique hardi et peu scrupuleux, de leur lâcher la bride et de déchaîner le fléau de la guerre.

Quant à la Russie, dont le vaste corps inanimé ne connaît d'autre sentiment que celui qu'inspire son gouvernement, par une sorte d'opération galvanique, il n'est pas aisé de saisir quelque indication confuse de sa conduite future à notre égard, et par suite, nous sommes portés à donner de l'importance à des signes qui, dans un pays libre, ne mériteraient pas la moindre attention. Ainsi, par exemple, on sait que le despotisme inquiet de la Russie pousse des étrangers sans crédit, sans relations, sans influence, à tous les emplois comportant responsabilité, et ce, de préférence à ses sujets indigènes. Or, elle emploie des aventuriers anglais dans toutes les branches de son administration civile et militaire, excepté dans la marine, pour laquelle cependant leur aptitude toute spéciale est évidente. Depuis plusieurs années ils sont sévèrement exclus de cette carrière, qui reste ouverte à tous les autres étrangers. Il est permis d'en conclure que le cabinet russe, trouvant dans la Grande-Bretagne un puissant obstacle à son agrandissement, à son extension sur la moitié du globe, a vu successivement succéder en lui des sentiments de rivalité à des impressions hostiles, et que la

Russie n'a pas été la dernière à s'appliquer la morale de l'allégorie du faisceau de verges. C'est ce qui fait que tout en reconnaissant les ressources colossales de notre puissance maritime, tout en conservant, autant que cela dépend des calculs de l'homme, la certitude non-seulement de sa parfaite sécurité, mais l'assurance de son triomphe définitif sur tous ses ennemis du dehors, nous ne voyons dans tout cela aucune garantie contre une attaque de leur part. Et à ce sujet nous dirons que le public en Angleterre néglige bien des choses qu'il devrait étudier, indépendamment de l'intérêt scientifique qu'elles peuvent offrir; — nous voulons parler de l'appréciation comparative des forces réelles de la nation et des forces ou de la faiblesse des peuples, qui, avant de la traiter en sœur, pourront devenir ses ennemis ou ses rivaux.

Il n'est pas impossible, assurément, que nous voyons un jour la marine russe, avec ses cinquante mille marins, se joindre à d'autres ennemis contre nous. Ce fait pourrait surprendre, mais ne devrait pas alarmer l'Angleterre. Il est donc utile de lui faire connaître la valeur réelle de *ces morceaux de bois*, dont on a fait une sorte d'épouvantail, et qui, en effet, peuvent imposer à distance, mais qui, vus de près, n'offrent plus qu'un spectacle plus risible que redoutable. —

Pour la marine, au surplus, comme pour les autres institutions nationales en Russie, il est difficile d'entrer dans quelques détails sans remonter à l'homme qui les a fondées toutes et dont la biographie renferme dans son cercle étroit leur époque la plus brillante.

Lorsque Pierre Ier, qui, tout sauvage qu'il était, mérita si bien le nom de Grand, fixa ses regards sur le Delta de la Néva, cette nouvelle conquête de l'Ingrie, encore à portée du canon de la Suède, et que, n'ayant encore pour issue dans la Baltique qu'une rivière avec quelques îlots marécageux, il résolut de construire là une ville et une flotte, sous les yeux mêmes d'un ennemi redoutable dont il allait braver l'agression, il fit certes une entreprise hardie; le succès l'a justifiée. Peu d'années après, il put entrer triomphalement dans la nouvelle capitale qu'il avait arrachée au marais, parmi ces palais, ces habitations qui avaient surgi du sein des ajoncs, au milieu des acclamations d'une population nombreuse qui le saluait avec enthousiasme, au même endroit où le cri de la mouette et le coassement de la grenouille avaient seuls frappé l'oreille de l'homme; — et l'histoire ajoute que ce fut à l'occasion d'une victoire maritime remportée sur les Suédois avec cette même flotte dont il essayait la construction peu d'années auparavant. Pour mener à terme

un tel projet, il n'avait pas un ouvrier en état de construire, pas un matelot capable de diriger un navire, pas un port pour abriter sa flotte, encore debout dans la forêt. Quand on se rappelle toutes ces choses, on doit confesser que les annales d'aucun peuple n'offrent rien qui puisse leur être comparé pour la hardiesse de la conception ni pour le succès de l'entreprise, sauf en un seul cas, la fondation de la puissance navale de Rome en présence de la suprématie carthaginoise. Toutes les actions de cet homme ont eu des admirateurs passionnés qui ont indistinctement exalté ses talents et sa sagesse. — Pour les Russes, tous les canaux, toutes les constructions navales et civiles, sont l'ouvrage de Pierre. — Mais avec quelque exagération qu'ils parlent de ses mérites réels, ses panégyriques les plus ardents ne sauraient jamais trop louer la grandeur, la persévérance et l'habileté de ses efforts pour doter son pays d'une force maritime. ...

Le génie de Pierre était essentiellement nautique. Quoi qu'on ait pu raconter de son aversion primitive pour l'eau, il a montré dans le cours de sa vie que c'était son élément naturel; et sa prédilection marquée pour tout ce qui concerne la marine prouve assez quelle était la tendance de son génie. En mettant de côté toutes les fables nées de la flatterie contemporaine et des

adulations de la postérité, qui lui attribuent personnellement des travaux d'Hercule joints à un savoir aussi étendu que merveilleux, on peut dire que Pierre fut réellement un des marins les plus hardis et les plus habiles de son temps, qu'il connaissait, jusque dans les plus petits détails, tout ce qui concerne la construction navale; — avantage que peu d'hommes ont jamais réuni au même degré, et qui pouvait seul, peut-être, dans sa situation, le mettre en état d'accomplir tout ce qu'il fit. — Tout à la fois souverain despotique, charpentier, matelot et pilote, Pierre réussit à construire une flotte excellente, que ses libéralités peuplèrent d'officiers et de marins étrangers, tandis que ses connaissances pratiques lui permettaient de discerner exactement la capacité de ceux qu'il employait. Il commanda en personne. Ayant les talents et la bravoure d'un amiral, il était de plus l'arbitre suprême des récompenses et des punitions. C'est ainsi qu'avec une flotte qu'il venait à peine de créer, il défit la marine d'une nation guerrière, dont le pavillon était déjà formidable dix siècles auparavant.

Il faut dire toutefois que les Suédois, qui avaient accompli, comme soldats, les entreprises les plus remarquables, sous le rapport de la valeur et du talent militaires, se sont distingués,

comme marins, plutôt par une intrépidité calme que par la science nautique; et si personne encore ne les surpasse en courage, ils ont certainement, sur mer, un rang inférieur aux Anglais, aux Hollandais et aux Danois. Pierre éleva décidément sa flotte au-dessus de celle de la Suède; mais il ne faut pas induire des avantages qu'il eut le mérite d'obtenir subitement sur cette puissance, que les forces navales de la Russie occupent une position très-prépondérante dans l'échelle des marines européennes. Loin de tenir les promesses de ses premières années, la flotte russe n'a jamais été plus brillante que dans son enfance. Jamais elle ne fut plus forte que sous le commandement de Pierre; et dans ces derniers temps, elle a tellement dégénéré, qu'elle est une des plus faibles de l'Europe. Avec ses cinquante vaisseaux de ligne, montés, dit-on, de cinquante mille marins, s'il fallait en commissionner seulement le tiers, on trouverait pour chaque navire un si petit nombre de matelots tolérables, qu'ils seraient aussi mal manœuvrés que des jonques de guerre chinoises. D'ailleurs, les deux tiers des bâtiments construits dans la Baltique sont vermoulus et hors d'état de tenir la mer. On peut remédier à cela, sans doute, mais non à l'insuffisance des équipages.

C'était assurément l'idée de Pierre, en fon-

dant sa marine militaire, qu'elle serait soutenue par une marine commerciale; et en effet, avec l'extension qu'il avait donnée au territoire russe sur le golfe de Finlande, où l'on pouvait trouver tous les matériaux nécessaires aux constructions navales, un commerce étendu pouvait fournir d'amples occupations à une marine marchande; il suffisait de protéger celle-ci par des mesures efficaces contre la concurrence étrangère. Mais les successeurs de Pierre, dépourvus de toutes connaissances maritimes, ne purent jamais se convaincre que créer des matelots par ukase dépasse le pouvoir d'un Czar. Aussi négligèrent-ils entièrement leur marine marchande, leur seule école navale, et ne songèrent-ils jamais à écarter le sérieux obstacle qui s'oppose à son développement. Ils se contentèrent de faire construire de beaux vaisseaux, d'y envoyer des soldats pour les défendre, et de payer des officiers étrangers pour les commander.

L'obstacle dont nous voulons parler, celui qui, indépendamment des préjugés naturels à un peuple tout à fait continental, a toujours éloigné les Russes de la profession de marins, c'est la servitude. Presque toutes les classes laborieuses, en Russie, se composent d'esclaves, que leurs maîtres n'oseraient envoyer à l'étranger et qui ne peuvent quitter le pays sans permission. On

s'est fort bien aperçu, depuis quelques années, de cet inconvénient; mais la jalousie, à l'égard du commerce étranger, ayant en vue plutôt les précautions à prendre contre « la marche de l'opinion publique » que les moyens de remédier à l'inefficacité de la flotte, aucune mesure n'a été prise pour arrêter le mal. C'est chose inouïe dans toute la Baltique que la présence d'un matelot russe à bord d'un navire marchand; le peu de bâtiments russes qui se livrent au commerce sont exclusivement montés de Finnois, d'Allemands, de Danois et de Suédois. Une loi exige, à la vérité, que tout bâtiment couvert des couleurs de la Russie ait à bord un capitaine russe. Mais quel que soit le propriétaire du navire, indigène ou étranger, ce qui arrive plus généralement, on y engage nominalement, comme capitaine, aux gages de 30 schillings par mois (37 francs 50 centimes), un paysan, qui, peut-être, ne saura pas distinguer la proue de la poupe, et qu'on envoie, aussitôt que le bâtiment est sorti du port, dormir dans la cabine d'avant, après avoir remis le commandement à un Finnois ou à un étranger, auquel il sert ordinairement de cuisinier.

Le recrutement de la marine militaire, en Russie, s'opère à peu près de même que celui de l'armée, parmi les paysans agriculteurs. Retenus

inactifs dans la Baltique, pendant la moitié de l'année, par les glaces, et plusieurs mois dans la mer Noire, par les orages qui y règnent périodiquement, ils ont une destination double : à moitié matelots, à moitié soldats, leur organisation est toute militaire, aussi bien que leurs habitudes et leur uniforme; on les accoutume à l'usage du mousquet et aux évolutions de l'infanterie, à peu près comme nos propres marins. Les équipages dont ils font partie représentent des régiments, des bataillons et des compagnies. Enfermés dans de roides habits militaires ou affublés de redingote fortement serrées au col et à la ceinture, leur costume, semi-marin, se complète de bottes et d'un lourd shako de cuir verni — ressemblant beaucoup à un seau à incendie et susceptible d'en tenir lieu.

Sur les 50,000 matelots affectés à la marine militaire, 30,000 stationnent dans la Baltique et 20,000 dans la mer Noire. Ceux de la Baltique, composés en grande partie du rebut des recrues de l'armée de terre, ont l'air aussi misérable qu'ils sont, de fait, lourds et paresseux. Ne naviguant qu'une partie des sept mois pendant lesquels la mer est ouverte, la plupart ne parviennent jamais à surmonter entièrement le mal de mer. La dépense qu'entraîne l'envoi des vaisseaux à l'étranger — où la paye est triple, sans

compter l'affreux pillage auquel se livrent les officiers, — fait qu'on les garde en croisière dans les eaux saumâtres du golfe de Finlande, entre Cronstadt et Revel, d'où ils ont constamment la terre en vue par un jour serein. Dans les temps favorables, on peut dire qu'eu égard aux obstacles qu'ils ont à vaincre, ils manœuvrent assez bien leurs navires, parce que, malgré leur ignorance et leur maladresse, il règne à bord un ordre sévère. Mais aussitôt qu'arrive le gros temps, les officiers perdent toute confiance en eux-mêmes; ils remettent le commandement à quelqu'un des plus anciens matelots, car c'est parmi les matelots que se trouve ordinairement le peu de science que possède l'équipage d'un vaisseau; et changeant subitement en affabilité la brutalité habituelle de leurs manières, ils lâchent la bride à toute discipline, de sorte que chacun commence à causer et à deviser ensemble, parmi ceux du moins auxquels l'état de leur estomac n'a pas ôté l'usage de la parole. Défaut d'adresse à la manœuvre, défaut de silence dans le combat, défaut de courage pour aborder l'ennemi ou pour repousser l'abordage, telles sont les causes qui amènent ordinairement la capture d'un vaisseau par un navire d'une force inférieure. Or, ce sont des inconvénients auxquels tout vaisseau russe de la Baltique sera toujours

exposé au jour de l'épreuve, sauf peut-être un ou deux dont les équipages se composent d'officiers et de matelots de choix, comme il arrive toutes les fois qu'un vaisseau de guerre est destiné pour l'étranger.

Ceux qui ont pu examiner de près les vaisseaux russes dans les stations étrangères, ont conçu rarement une grande idée de cette marine; mais on ignore en général que c'est l'élite de la flotte qui est ainsi exposée aux yeux des étrangers, afin de leur donner de la marine russe une opinion aussi favorable que possible.

Le capitaine Crawford, auteur d'un écrit sur la marine russe, semble avoir découvert, avec le coup d'œil d'un marin, que la corvette *la Levitza*, qui avait été mise à sa disposition personnelle, était pourvue d'un équipage de choix. « Je suis » heureux, dit-il, de voir confirmer les senti- » ments naturels à ma profession, ainsi que mon » opinion bien arrêtée de notre supériorité ma- » ritime sur tous les autres pays, par ce fait qu'on » a fourni, pour m'embarquer, un navire aussi » satisfaisant sous le rapport de la discipline » qu'à tout autre égard. » — Mais il ne paraît pas avoir soupçonné que ce bâtiment était manœuvré par un équipage d'élite choisi dans toute la marine russe, qui aurait eu beaucoup de peine à en fournir un second du même genre. Il dit un peu

plus loin : « La Lionne (*Levitza*) changea sa vergue » de grande hune en quinze minutes. » Mais ici encore il doit avoir été frappé de la différence existante entre la *Levitza* et le reste de la flotte, car il ajoute : « Je ne veux pas dire que tous les » bâtiments russes auraient pu en faire autant. » — Il ne faut pas oublier que ce digne officier écrit dans l'esprit de ce qu'on nomme vulgairement les *trembleurs*. Il dit encore :

« Le lendemain matin, le temps continuant » d'être mauvais, on fit le signal de porter sur » Cronstadt. Sur le midi le ciel s'éclaircit un peu; » on fit quelques manœuvres. Les vaisseaux » étaient sur deux lignes : la ligne sous le vent » reçut ordre d'attaquer l'arrière-garde de la ligne » opposée, et de serrer les vaisseaux adverses, » de manière à opérer l'attaque de navire à na- » vire. La tête de la colonne attaquée eut alors à » virer de bord pour courir au secours de son » arrière-garde. Je ne puis dire que cette ma- » nœuvre fut bien exécutée. Quelques vaisseaux » se donnèrent la peine de forcer de voiles pour » prendre part à l'action; aucun ne combattit de » près; leur feu fut lent et mal soutenu... Ces bâ- » timents, courts et pesants de forme, sont cer- » tainement de tristes voiliers, surtout les vais- » seaux à trois ponts. »

Une partie des marins de la flotte de la Baltique

se compose des gardes marines; ce sont, par conséquent, des hommes d'élite. Elle renferme aussi un grand nombre de juifs, qui, en Russie, ne sont pas exempts du service militaire; et l'on remarque qu'en général ce sont les meilleurs matelots de la marine russe, étant vifs, alertes et intelligents. On a pu se convaincre que les juifs, dont Napoléon et l'empereur Nicolas ont essayé de se servir à la guerre, n'ont jamais tenu sur le champ de bataille; mais à bord ils se comportent généralement avec courage. N'en doit-on pas conclure que si l'israélite cherche à saisir toutes les occasions de se mettre en sûreté, c'est faute de prendre intérêt à la querelle pour laquelle on le force d'exposer sa vie, puisque, lorsqu'il voit qu'il ne peut s'enfuir, il se conduit avec autant de sang-froid et de courage que le plus ferme de ses voisins? On a même, peu à peu, fait passer les juifs de l'armée de terre sur la flotte. L'Empereur, comme on l'a déjà vu, ne les a pas en grande affection. Alors que beaucoup de Juifs faisaient encore partie de la garde, un des membres de cette race persécutée fut mis en sentinelle à l'un des postes extérieurs du palais d'hiver; il se trouva que c'était l'anniversaire de la résurrection de notre Sauveur, fête que les Russes de tout rang, depuis l'Empereur jusqu'au moujik, célèbrent en embrassant sur la joue tous

ceux qu'ils rencontrent, et en disant : « Frère! » le Christ est ressuscité! » Le Czar, sortant du palais, embrassa, suivant l'usage, la sentinelle placée à la porte, en prononçant les paroles accoutumées; mais le juif, au lieu d'y répondre de la manière ordinaire, répliqua tout haut : « C'est » faux! »

Dans le pays, la nourriture du matelot russe est à peu près la même que celle du soldat. Dans les stations étrangères il est beaucoup mieux nourri et mieux payé; mais les longs jeûnes qu'il observe religieusement et le biscuit de seigle sûr formé de son pain ordinaire, ne lui laissent guère, même en ce cas, les moyens de réparer ses forces. Quant aux officiers de marine — sortis de l'école des Cadets, à flot la moitié de l'année sur des vaisseaux de guerre lilliputiens, quoique nulle école navale ne vaille la pratique de la mer, comment se fait-il qu'ils soient d'une si grossière ignorance? c'est ce qu'il est difficile de dire, à moins de l'attribuer à leur aversion insurmontable pour tout ce qui concerne la vie maritime. C'est chose ordinaire que d'entendre les jeunes officiers déclarer qu'en cas de guerre, plutôt que d'aller en mer, ils entreraient dans la cavalerie. Même à présent, ces sortes de mutations sont fréquentes, car il est convenu, en Russie, qu'un rang dans une profession savante donne droit à l'em-

ploi correspondant dans toute autre partie, fût-elle la moins semblable à celle où l'on a commencé sa carrière.

Nous devons avouer que, n'ayant pas eu l'occasion de voir les officiers russes en pleine mer, nous aurions eu quelque peine à croire aux récits qui nous ont été faits de toute part de leur totale incapacité nautique, si nous n'avions été témoins de la maladresse de quelques-uns des principaux sujets de la génération actuelle, amiraux en herbe auxquels on confie le commandement des bateaux à vapeur du gouvernement sur la Néva. Le lit de cette rivière est large et pas plus obstrué que celui de la Tamise à Purfleet. Cependant ils font à peine une excursion sans commettre de bévue ou occasionner quelque accident; ce qui a toujours lieu avec impunité, parce que c'est toujours la partie affligée qui a tort, et que, si elle ne veut pas garder le silence, il est aisé de l'en faire repentir. Nous ne pouvons citer, à notre connaissance, qu'un seul cas où les navires de l'état ne purent, après une avarie, échapper à la désapprobation méritée : — c'est le fait d'un officier qui, ayant en plein jour abordé le parapet du quai d'Angleterre, à Saint-Pétersbourg, en enleva deux énormes pierres avec le beaupré de son bateau à vapeur. Cinq jours auparavant ce même officier avait heurté *un brick à l'ancre*; mais

on prouva que c'était le brick qui, de manière ou d'autre, était en faute, et il en eût été de même du parapet, si ce n'eût pas été une propriété impériale.

Après la police et les tribunaux, nulle part le péculat ne se montre plus à découvert que dans la marine, quoique nous soyons obligé de dire que dans toutes les branches de l'administration l'étendue du mal se mesure exactement à l'occasion de le faire. Pas un vaisseau ne sort de la Baltique sans perdre ses ancres, ses câbles, ou sans qu'un bienheureux orage ne fournisse l'occasion d'un long rapport de munitions et d'artillerie jetées par-dessus bord, lesquelles néanmoins ont été rarement confiées aux flots de l'Océan. Il est bien connu que sous le règne d'Alexandre, à l'époque où la flotte russe fut retenue comme otage en Angleterre, les cordages, les voiles, les câbles, furent publiquement vendus en détail par les officiers. Nous avions cru d'abord, et peut-être que ceux de nos lecteurs qui ont eu connaissance de ce fait s'imaginent aussi que la facilité avec laquelle les officiers russes avaient, en cette circonstance, dépouillé les coques et les mâts de ces navires, tenait à ce que l'Angleterre était tenue de les radouber; mais l'expérience nous a convaincu que c'était une constante habitude dans la marine russe; que la chose se passe ainsi même sous les

yeux de l'Empereur, et qu'il n'est aucun acte de sévérité, si rigoureux que ce soit, qui puisse y mettre obstacle hors des eaux de la Baltique, puisque tout le monde s'entend pour y concourir. S'il est rare de voir une flotte russe vendue en gros par son amiral, comme il est arrivé de la flotte turque, chaque portion d'un vaisseau de guerre russe, excepté les mâts et la carcasse, peut aisément trouver en détail des acheteurs.

Nous pourrions remplir un volume du récit de ces monstrueuses déprédations; mal profondément enraciné, contre lequel les efforts des Empereurs et des ministres, et leurs exemples de sévérité, sont aussi vains que l'irritation des voyageurs contre les escadrons de moucherons qui bourdonnent autour d'eux sur les rives de la Néva.

Les officiers de marine portent moustaches aussi bien que les matelots; ceux-ci sont chargés, en outre, de gibernes et de courts et pesants sabres à la romaine, qui doivent être bien commodes pour monter dans les cordages! Il n'y a pas longtemps que les officiers portaient aussi des éperons. On y renonça vers la même époque à peu près qu'en Suède, immédiatement après l'attaque de Nelson contre Copenhague. L'amiral suédois avait été envoyé dans cette capitale pour porter au roi de Danemarck les excuses de son

souverain de n'avoir pu lui fournir à temps les secours convenus; la populace de Copenhague, exaspérée, le suivit dans les rues, et, remarquant ses éperons, elle s'écria : « Voilà l'amiral avec la » flotte suédoise à ses talons. »

La marine russe fut d'abord presque entièrement commandée par des officiers étrangers, spécialement par des Anglais et des Hollandais. Pierre le Grand paraît avoir été le seul amiral moscovite de distinction, comme Suwarow le seul général remarquable. Quelques officiers anglais se sont illustrés au service de la Russie par ce courage entreprenant qui a donné à leur pays l'empire des mers. Parmi ces derniers, on peut citer comme les plus célèbres le renégat Paul Jones et l'amiral Elphinstone, qui servirent tous deux sous le drapeau russe pendant le règne de Catherine. On sait que c'est sous ce règne qu'eut lieu l'expédition du comte Orloff en Morée, où, après avoir excité les Grecs à la révolte, il les abandonna bassement. — La politique du gouvernement russe ressent encore le contre-coup de cette faute ou de cette *maladresse*, qui, toujours présente au souvenir des populations grecques, nuit grandement à la confiance qu'elles auraient pu avoir sans cela dans leurs coreligionnaires.

Après la bataille de Tchesmé, où la destruction des deux vaisseaux amiraux fut suivie de

l'incendie de toute la flotte turque, Elphinstone proposa l'idée hardie de faire voile sur Constantinople et d'occuper, ou du moins de détruire, par un audacieux coup de main, la capitale du sultan. Orloff rejeta le projet comme impraticable. Elphinstone partit seul; il força, trente ans avant Duckworth, le passage des Dardanelles, et, débarquant en vue de la capitale, il prit son repas sur la côte, puis ensuite repassa le détroit en toute sécurité, démontrant ainsi, par le fait, combien sa proposition était exécutable. Le courageux Écossais — car Elphinstone, aussi bien que Paul Jones, était du pays des gâteaux — fut une exception remarquable au caractère calme et prudent que l'on prête à ses compatriotes. Dégoûté du peu de parti qu'on avait tiré d'une expédition pendant laquelle la fortune s'était plue, pour ainsi dire, à mettre l'existence de l'empire turc à la merci des Russes, s'ils avaient su en profiter, il saisit, dans un de ces accès de colère auxquels il était sujet, le gouvernail de son vaisseau, qu'il dirigea contre un rocher; mais les flots semblaient refuser de dévorer l'homme qui bravait si audacieusement leurs fureurs : il fut sauvé, quoique son bâtiment périt; il arriva à Saint-Pétersbourg. Ses services avaient été si brillants, ses plaintes sur la conduite de l'expédition étaient si fondées, qu'on n'osa le traduire

devant une cour martiale. L'influence du favori, jointe à la crainte d'employer de nouveau un homme capable de céder à de tels accès d'une violence insensée, fit qu'on le laissa dans l'oubli et sans récompense, jusqu'au moment où il offrit sa démission, qui fut acceptée avec joie. Paul Jones aussi fut congédié, à la requête de l'Angleterre, mais avec des présents magnifiques.

Cependant le gouvernement russe semble penser, depuis longtemps déjà, qu'après un siècle et demi il est grand temps de mettre sa flotte en état de fournir elle-même les amiraux qui doivent la commander; peu d'étrangers sont parvenus, dans ces derniers temps, au grade élevé qu'ils occupaient seuls autrefois, et même les Anglais ne sont plus admis du tout au service naval; ce qui, comme nous l'avons fait observer, est un indice de l'usage que la Russie compte faire un jour de sa marine, puisque la quantité de noms anglais qui figuraient naguère sur ses contrôles, et qui même y sont encore aujourd'hui dans la partie la plus ancienne, atteste assez que ce n'est pas faute d'apprécier leur aptitude particulière pour ce genre de service qu'on les en exclut. Nous savons qu'on croit en général le contraire, parce qu'on voit partout des noms d'amiraux étrangers, Anglais et autres, employés activement: — Gregg sur la mer Noire; — Ricord dans la Mé-

diterranée; — Heyden, le Hollandais, commandant la flotte russe à Navarin; — Crown, Hamilton, Ogilvy, et une douzaine d'autres encore. Mais Gregg et Ricord, les hommes les plus distingués de la marine russe, surtout le premier, sont nés en Russie; tous les autres sont d'un âge fort avancé. Ayant commencé leur carrière en qualité de midshipmen et de mousses, dans la marine marchande, ils sont entrés au service sous le règne de Catherine, et appartiennent ainsi à une période antérieure à la politique actuelle. Chaque année en diminue tellement le nombre que sous peu il n'en restera probablement plus un seul.

Nous sommes loin de blâmer la Russie de chercher à rendre sa marine indépendante des étrangers, surtout après ce qui est arrivé sous le règne d'Alexandre, lors de la déclaration de guerre contre l'Angleterre, époque à laquelle les officiers anglais déposèrent simultanément leurs épées. Mais cette exclusion absolue de nos compatriotes — et d'eux seulement — non pas de tous les services en général, mais du service naval en particulier, prouve, nous le répétons, que le gouvernement russe s'attend à une collision avec l'Angleterre.

La flotte de la mer Noire est dans un état beaucoup plus satisfaisant que celle de la Baltique;

les matelots ont beaucoup plus de pratique; les équipages sont mêlés de beaucoup d'habitants des côtes, aussi bien que de Malo-Russes et de Kosacs. Cependant le même vice existe dans le corps des officiers; plus éloignés du pouvoir central, ils y mettent encore moins de retenue que dans la Baltique. Les Kosacs *tchornomorskies*, nos vieux amis du Dnieper, en même temps qu'ils gardent la ligne du Kouban, fournissent leur contingent pour le service de l'arsenal. On les emploie particulièrement sur les bateaux canonniers et sur les galères, où leur courage personnel les rend formidables. Par leur caractère, leur hardiesse et la nature de leur service, ils ressemblent aux pirates malais.

Les établissements maritimes de la Baltique consistent dans les arsenaux d'Auchta, sur la rive droite de la Néva, ou plutôt d'un des bras de cette rivière, un peu au-dessus de Saint-Pétersbourg; dans l'amirauté, située aussi sur la Néva; dans la ville de Saint-Pétersbourg elle-même, et dans les chantiers et arsenaux adjacents, quoique séparés entre eux par le quai d'Angleterre. On y construit des vaisseaux de ligne, bien que de forts navires ne puissent franchir avec leurs munitions et leur artillerie le banc de sable qui obstrue l'embouchure de la Néva, et que, allégés de cette partie de leur ar-

mement, ils ne puissent passer qu'à l'aide des canaux. Le vaste port de Cronstadt — le principal port de mer et le premier établissement naval de l'Empire — fortifié par toutes les ressources de l'art, et rendu aussi formidable que l'art pouvait le faire sans le secours de la nature, en un lieu pareil — occupe, sur une île marécageuse, l'embouchure du golfe dans lequel se déchargent les eaux de la Néva; il appuie, avec cinq cents bouches à feu, les forts détachés, qui, d'un côté, s'élèvent sur le bord de la mer, et les travaux de la place, qui, de l'autre, commandent une passe étroite.

L'île sur laquelle est bâti Cronstadt occupe l'entrée du golfe de Finlande, à quelque vingt milles de Saint-Pétersbourg, qui est construit en partie, comme on sait, sur le delta de la Néva. Quatre passes conduisent de Cronstadt à Saint-Pétersbourg, à travers les îles de cette rivière. Le plus profond de ces canaux n'a pas plus de sept pieds d'eau. Comme c'est une mer sans marée, les vents d'ouest en élèvent seuls le niveau : dans ce cas sa hauteur atteint quelquefois huit pieds et demi. Le bras du golfe, dont l'entrée est en partie fermée par l'île de Cronstadt, a huit milles de large; mais les sables qui s'étendent au nord et au sud des deux rives ne laissent que deux passages : celui du nord, n'ayant que deux

brasses de profondeur et dangereux par les roches sous-marines dont il est semé; celui du sud, profond de quatre à cinq brasses, mais excessivement étroit et passant entre les fortifications de la place et les batteries de Cronstadt.

A l'extrémité du promontoire de cette île, dans les sables à l'ouest, s'élève le phare de Tolboken, qui a quatre-vingt-huit pieds de haut. Le port du commerce, indépendant du port militaire, est peut-être aussi spacieux que Ramsgate; on n'y paye aucun droit de port.

Après Cronstadt, le plus grand établissement naval est celui de Revel, affecté à la seconde division de la flotte de la Baltique; il est également fortifié, et renferme des docks, des arsenaux, des chantiers de construction.

Peut-être le plus important des établissements russes, sur la côte de Finlande, est-il Baltisport, parce que c'est celui où la navigation est le plus tôt libre, les glaces ne l'arrêtant que pendant quelques semaines.

Sur la côte de Finlande, conséquemment sur les rives septentrionales du golfe, entre la forteresse de Gustave-Vasa, vers le promontoire de Hango et la forte citadelle de l'île principale de l'archipel d'Aland, à quelques milles des côtes de Suède, la Russie possède encore Sveaborg, le Gibraltar du Nord, et Helsingfors, capitale de

la Finlande. Le port de celle-ci est formé de huit îles rocheuses, extrêmement fortifiées et couvertes de pelouses. On les nomme le *Grand Aigle*, la *Grande Ile Noire de l'Orient*, la *Petite Ile Noire de l'Orient*, l'*Ile Noire de l'Occident*, l'*Ile du Loup*, l'*Ile du Phare*, l'*Épée de Gustave*, qui renferme la citadelle, et l'*Ile de la Redoute*.

Sveaborg, qui passait, il y a quelques années, pour imprenable, s'est rendu, presque sans résistance à l'armée de Barclai de Tolly. Probablement qu'aujourd'hui ses fortifications ne soutiendraient pas le feu des vaisseaux de haut bord. Pour une armée suédoise, la solide couverture de glace qui s'étend le long du littoral, avec une épaisseur de deux pieds de neige, offrirait un excellent moyen de pousser les lignes d'approche.

Les mines de fer de Calpenas dépendent de l'amirauté de Saint-Pétersbourg, ainsi que plusieurs autres établissements semblables de moindre importance.

Sur la mer Noire, le principal établissement maritime est Sébastopol, dans la péninsule de Crimée; — place dont la force naturelle s'est encore accrue des travaux de l'art. Récemment encore l'amirauté était à Nicolaïew; mais on l'a transférée à Sébastopol, où les bâtiments nécessaires étaient restés longtemps en cours de construction.

En 1839, dernière année dont nous ayons les contrôles (qui n'ont subi depuis lors aucune modification importante), la marine militaire de l'Empire russe se composait de :

VAISSEAUX DE LIGNE.

5 vaisseaux de 100 canons et au-dessus, plus 2 sur les chantiers.		7
18 —	de 80 à 100 canons, et 5 sur les chantiers.....	23
20 —	de 70 à 80 canons.....	20

FRÉGATES.

4 —	de 60 canons.....	4
20 —	de 36 à 50 canons, et 1 sur le chantier.....	21
Corvettes, bricks, goëlettes, et autres bâtiments.....		20
	Total.....	95

navires de toute espèce, portant au-dessus de 7,500 bouches à feu.

Le personnel de la flotte sur la Baltique était évalué à 30,800 hommes; celui de la mer Noire à 19,800, faisant ensemble 50,600 hommes. Les bâtiments sont répartis entre les deux mers, proportionnellement au nombre de matelots qu'elles fournissent; toutefois la flotte de la mer Noire a un plus grand nombre de petites embarcations.

Dans les stations de la Baltique les Russes ont environ quinze bateaux à vapeur maritimes, dont deux, *le Bogatir*, construit à Calpenas, et *le Kamtschatka*, construit en Amérique, sont des frégates à vapeur. En cas de guerre, le gouvernement

n'hésiterait pas à s'emparer de tous les bateaux à vapeur quelconques; il faut donc compter aussi ceux qui appartiennent aux particuliers, ce qui élèverait probablement le total au delà de cinquante. Quoique ce soient des chaloupes de peu d'importance, tous, néanmoins, sont propres au service naval, aucun n'ayant été construit spécialement pour la navigation de rivière (excepté un bateau très-rapide qu'on emploie à transporter les domestiques de la cour, des cuisiniers, des musiciens et quelquefois leurs maîtres, pour la résidence impériale de Péterhoff sur le golfe de Finlande). La plupart de ces bateaux sortent des ateliers particuliers de Beird ou de ceux d'Auchta; les machines ont été construites à Calpenas. Sous le rapport des machines, le *Bogatir* n'est pas un modèle à mépriser. Il y en a peu, parmi les autres, dont on puisse en dire autant.

Sur la mer Noire, les steamers du gouvernement sont au nombre de dix-sept; plusieurs ont une force de deux cent quarante à deux cent soixante chevaux; ils sont tous de fabrique anglaise; on les requiert souvent pour l'avitaillement des garnisons et le transport des troupes sur le littoral de la Circassie et de la Géorgie. Quatre bateaux à vapeur de grandes dimensions sont encore arrivés d'Angleterre il y a deux ans. Tous ces navires étant anglais, sont, par cela

même, supérieurs à ceux de la Baltique; mais les steamers particuliers sont en petit nombre, et c'est tout au plus si le gouvernement pourrait en avoir vingt-cinq à sa disposition. Aucune construction de ce genre n'a encore été essayée sur la mer Noire.

Il est remarquable que sur la Baltique, comme sur la mer Noire, on n'emploie que le charbon de Newcastle; le bois y revient beaucoup plus cher; son volume ne permettrait pas d'ailleurs d'en charger sur les navires une quantité suffisante pour assurer le chauffage en pleine mer.

La solde de la marine russe peut être évaluée comme il suit, par année :

Amiral, commandant en chef....	540	liv. sterl....		13,500 fr.
Amiral.....	225	—	....	5,625
Vice-amiral.....	180	—	....	4,500
Contre-amiral.....	135	—	....	3,375

DANS LES GARDES MARINES.

Capitaine de première classe.....	100	liv. sterl....		2,500
Capitaine.....	80	—	....	2,000
Lieutenant.....	63	—	....	1,575

DANS LE RESTE DE LA MARINE.

Capitaine de première classe.....	80	liv. sterl....		2,000
Capitaine.....	68	—	....	1,700
Lieutenant.....	50	—	....	1,250
Midshipman.....	38	—	....	950

On voit que la solde d'un amiral commandant

en chef n'est guère plus élevée que la paye d'un forgeron anglais à Calpenas ; qu'un amiral reçoit exactement le même salaire qu'un commis de magasin anglais à Saint-Pétersbourg ; et que la paye d'un lieutenant équivaut à peu près aux gages ordinaires d'un laquais dans cette ville.

De même que l'armée de Géorgie et du Caucase, la marine est une sorte de refuge pour les sujets destitués ; elle renferme, par conséquent, peu d'officiers possédant quelque patrimoine, ce qui n'empêche pas plusieurs de ceux qui sont notoirement connus pour n'avoir aucune espèce de fortune de sabler leur champagne à 12 schellings la bouteille (15 francs).

C'est un fait singulier que dès qu'un vaisseau russe est en commission, il commence à se détériorer, et la chose est au point que les deux tiers des navires qui forment la flotte de la Baltique sont usés. La marine et les constructeurs expliquent cela par la qualité particulière des eaux de la Baltique, et en effet ce doit être *une qualité toute particulière*, car elle n'agit que sur les navires appartenant au gouvernement. On l'attribue aussi à la mauvaise qualité du bois, ce qui n'est peut-être pas sans fondement, quant au chêne. Il est certain que le chêne russe est fort inférieur, comme celui du Canada et de tous les pays froids, où la croissance de l'arbre, devant se faire en peu

de mois, sous l'action de la chaleur et de l'humidité, a lieu très-rapidement; mais la cause principale consiste probablement dans l'emploi d'un bois de charpente vert, que les constructeurs du gouvernement présentent dans leurs comptes, ou acceptent des entrepreneurs, comme bois entièrement sec.

Tout l'équipement, toutes les fournitures des vaisseaux de guerre russe, sont d'excellente qualité; leurs voiles et leurs cordages n'ont pas d'égaux dans les autres pays; leurs ponts et leurs gréements sont dans le meilleur ordre. Néanmoins, tout marin reconnaît au premier coup d'œil que ces derniers n'ont pu être établis par de vrais marins : les nœuds des cordages sont faits sans soin; ses regards sont offensés d'un étalage de cuivre, — défaut commun à la plupart des navires étrangers. S'il pénètre sous le pont, il trouvera que toutes les ordures, soigneusement enlevées de dessus, semblent s'y être donné rendez-vous. — L'énorme masse de guenilles qu'on permet aux matelots d'y entasser ne le cède qu'à l'ameublement des cabines des officiers.

Les chambres garnies étant en général inconnues en Russie, chaque officier a son ameublement propre. Dans la marine, lorsqu'ils se rendent à bord pendant l'été, ils emportent avec eux tous les meubles qui garnissent leurs apparte-

ments d'hiver à terre. Nous avons vu un midshipman s'embarquer avec un régiment de caisses, deux canapés, un piano, sans compter sa batterie de cuisine, des bouilloires, des poêles à frire, une urne à thé et l'image de son saint.

Seule de toutes les provinces russes, la Finlande fournit de bons marins; mais nonobstant la vaste étendue de ses côtes, ils sont loin d'être nombreux, et leur antipathie pour le service militaire maritime est telle, que le gouvernement n'ose pas encore recourir à des moyens de rigueur pour les obliger d'y entrer.

D'après toutes ces considérations, nous doutons qu'en cas de guerre la marine russe offrît à une flotte anglaise d'une force à peu près égale plus de résistance que les jonques chinoises, et nous pourrions citer des autorités d'un grand poids pour prouver qu'encore que les fortifications de Cronstadt rendissent l'entreprise difficile, cependant la marine anglaise pourrait y détruire une flotte russe et forcer le passage avec une perte *maximum*, déterminée aussi sûrement que l'on peut calculer la réduction d'une des forteresses de terre sur la ligne de Flandre, dans un délai donné.

Un marin expérimenté de cette nombreuse famille de *Smith* et de *Johnson* dont parle lord Byron dans son Don Juan, un de ces hommes qui,

depuis Pierre le Grand, vont chercher l'avancement et la fortune en Russie, et qui a servi également à bord des flottes turque et portugaise, nous a donné l'assurance qu'il n'est peut-être aucun pays dont les vaisseaux de guerre, à force égale, n'écraseraient pas la marine russe.

Cette marine s'est montrée infiniment plus utile dans les mains des diplomates que dans celles des amiraux. Si formidables à distance, et si peu à craindre lorsqu'on les voit de près, les flottes russes nous rappellent les canons de bois employés par le roi Édouard III pour imposer à la garnison de Calais, cette ville si forte. Calais ne *se rendit* pas moins à ces canons, bien qu'ils fussent de bois.

XIX

DE LA FINLANDE.

Sans la vénalité, sans la corruption qui énerve et détruit tout en Russie, le pays pourrait espérer de voir un jour ses flottes manœuvrées par des matelots finnois. La Finlande est en effet la seule province dont la population soit adonnée à la marine; elle pourrait fournir environ vingt mille matelots. La flotte russe, à part son effet moral, ne peut exercer d'action directe sur les libertés et les intérêts de l'Europe occidentale, qu'en ce qui concerne la Suède. Mais aussi c'est de la Suède et de la Finlande que peuvent s'élever les dangers les plus sérieux[1] pour la Russie ;

[1] A part les questions de rivalité avec l'Angleterre et les grandes puissances, nous ne connaissons pas au monde de danger plus sérieux pour l'unité de la Russie que celui dont la menace le développement des nationalités slaves. C'est par ces nationalités seules, et non par la pauvre Suède, que l'Europe peut mettre un terme aux empiétements de l'ambition moscovite. La Suède et la Finlande ne pourront jamais agir contre l'empire russe que comme des instruments passifs du ca-

c'est par elles que le cabinet de Saint-Pétersbourg peut trouver un frein réel à son ambition. Pendant bien des années encore ces deux pays seront comme des instruments dont la main de l'Angleterre pourra s'emparer pour accomplir à son profit les deux tiers de l'événement, lorsqu'elle se sera déterminée à agir. La valeur d'une marine, comme celle d'une armée, est toujours relative; il y a telle situation politique où un seul bataillon discipliné a plus de prix que des dizaines de régiments dans d'autres circonstances; et, sans bien connaître l'état de la Finlande et de la Suède, il serait difficile d'apprécier la valeur de la marine russe dans la Baltique.

Examinons donc brièvement l'état maritime du royaume indépendant de Suède, et ensuite le caractère et les dispositions des habitants de ce qui forme aujourd'hui le grand duché de Finlande.

La Suède, à cause de l'étendue de ses côtes et de sa navigation intérieure, a toujours produit, comme elle produit encore, des marins habiles et hardis, quoique l'histoire de sa marine soit plus remplie d'expéditions aventureuses et de revers que de succès. Si elle égalait en richesse l'Angleterre et la Hollande, ou seulement la Belgique,

binet de Londres. Leur insurrection à la voix de l'Angleterre ne ferait que consommer dans toutes les mers du Nord le triomphe de la marine anglaise, sans aucun profit pour le reste du monde.

la Suède, avec les éléments qu'elle possède, aurait bientôt des flottes redoutables; mais pauvre et dénuée de ressources matérielles, elle trouverait, pour équiper une flotte convenable, dans un espace de temps donné, presque autant de difficultés que les pays dépourvus de marins. La nécessité d'une force navale suffisante, jointe à la haine et à la crainte de la Russie, sont des sentiments profondément empreints dans l'âme de tout habitant de la Suède constitutionnelle; et pourtant, chose étrange! les Suédois continuent, depuis nombre d'années, à parler, à discuter sur ce sujet, sans avancer à rien.

Aucun d'eux ne conteste assurément que le pays devrait se créer une marine; mais les hommes d'état, les politiques et les électeurs sont fortement divisés sur la question de savoir s'il faut créer ce qu'ils appellent une grande ou une petite marine. — « Ayons des vaisseaux de ligne et des frégates comme autrefois, disent ceux qui plaident pour le système d'une grande marine; armons les navires qui pourrissent dans nos bassins, et construisons-en de nouveaux. » — « Nous ne pouvons, répliquent leurs adversaires, suffire à l'entretien de plus de cinq ou six bâtiments armés, et nous avons déjà plus de vaisseaux construits que nous n'en pouvons employer. Une telle flotte serait impuissante pour l'attaque et

pour la défense. Contentons-nous d'un nombre suffisant de bateaux canonniers, qui, favorisés par la nature particulière de nos côtes, répondront à tous les besoins d'un système purement défensif. »

Ainsi donc, voilà la puissance navale de la Suède limitée à une flottille de bateaux canonniers ou de galères armées d'une forte artillerie, lorsqu'elle a dans ses chantiers les vaisseaux les mieux construits, dus aux savants travaux de l'Anglais Chapman, — le plus habile des constructeurs de navires ; — Chapman, qui, forcé de s'exiler de son pays natal, où ses talents étaient méconnus, trouva dans la pauvre Suède un asile, une fortune et une baronnie ! — Mais cette flotte dépérit sans emploi dans le port de Carlscrona, et le royaume de Suède n'a qu'une seule frégate en commission. Ses officiers de marine vont tous les jours chercher du service à bord des bâtiments marchands de l'Angleterre, afin d'apprendre à manœuvrer quelque chose de mieux que les bateaux plats de leur pays.

Quant à la Finlande, — la seule école de matelots qu'ait la Russie, — arrachée par la fraude et la trahison à un allié, la Suède, et cela au regret mutuel des deux peuples suédois et finlandais, l'Empereur Alexandre, après s'en être emparé sans autre droit que celui du plus fort, chercha d'abord à l'apaiser par la promesse d'une consti-

tution ; puis il la traita avec douceur. Aujourd'hui elle marche rapidement vers le même état de souffrance que les nombreux Polonais qui gémissent sous le sceptre russe ; mais quels que fussent ses droits à notre sympathie, nous avons négligé d'y porter la moindre attention, toujours par suite de ce système philanthropique qui n'accorde intérêt et pitié qu'à ce qu'on nomme « *de grandes infortunes.* »

Et pourtant, dans la prévision d'une collision possible; aucune partie de l'Empire russe ne mériterait plus d'attention de notre part, non-seulement à cause des raisons déjà exposées, mais parce que cette vaste province s'étend jusqu'aux portes de Saint-Pétersbourg ; que sa population est anti-russe ; que ses plus riches districts, ses villes, ses fortifications, ses routes, ses voies navigables à l'intérieur, s'étendent le long du littoral à plusieurs centaines de milles ; et que de là on pourrait, en maints endroits, couper dans le corps russe comme dans celui du serpent, menacer même sa capitale septentrionale ou en compromettre à peu de frais la prospérité.

La Finlande ou Fenland (Suomi dans le langage du pays) est remarquable par son étendue, le caractère pittoresque de son site sauvage et sa population particulière et primitive. Les Finnois sont probablement les habitants aborigènes de la

zone septentrionale de l'Europe; ils auront été poussés vers ses extrémités les plus inhospitalières par les irruptions des Teutons, des Goths, des Scandinaves et des Esclavons. Tacite, Strabon et Ptolémée parlent tous trois des Fenni, des Zuomi et des Phini. Plusieurs branches de la vénérable souche finnoise ont été séparées du tronc et dispersées au loin. Ces rejetons, divisés en petites tribus insignifiantes, conservent encore une grande partie de leur nationalité; elle vit toute entière dans cette portion de l'ancienne famille qu'on dit avoir possédé la Finlande avant la naissance du Christ. Vers l'extrême nord, où la race humaine s'étiole et dégénère, comme les productions du règne végétal, les Finnois sont devenus les Lapons, peuple dont le langage, un dialecte du finnois, atteste une commune origine. Les Permacks et les Mordviniens, vers la Sibérie, les Esthoniens, sur la côte méridionale du golfe de Finlande, et une partie de la population hongroise[1], parlent encore un dialecte de leur langue-mère, le finnois. Cet idiome doux, riche, figuré, ne ressemblant à aucune autre langue connue, a conduit à découvrir d'autres de ces branches dispersées de la même famille, toutes peu nom-

[1] Ceci est une erreur. Il n'y a point en Hongrie de population finnoise. Le dialecte maghyar, que l'auteur veut sans doute désigner ici, est affilié au turc, mais nullement au finnois.

breuses, et dont aucune n'a l'importance de la race finnoise pure, qui forme à elle seule un peuple de plus d'un million et demi, tandis que les vingt-sept tribus qui en descendent ne comptent pas collectivement plus de deux millions d'âmes.

Il est singulier qu'avec le courage, la patience et l'intelligence qui les distinguent individuellement, et l'harmonie exemplaire qui les unit entre eux, les Finnois soient restés, comme peuple, aussi stationnaires. On ne pourrait trouver dans leurs annales une seule période où ils aient jeté plus d'éclat qu'aucun des peuples qui les environnent. Depuis deux mille ans qu'ils sont, à ce qu'on assure, en possession de la vaste étendue de montagnes, de forêts, de rochers et de lacs, à laquelle ils ont donné le nom de Finlande, on ne les voit pas un seul instant préoccupés de maîtriser leurs voisins ou d'étendre leur territoire. Ce manque absolu d'ambition et d'ardeur nationale s'expliquerait difficilement, si l'on n'en trouvait la clef dans le caractère des Finnois actuels, qui, de même que leur langage, diffère sans doute peu de celui de leurs ancêtres. Courageux, patients, mais simples et honnêtes, les Finnois sont un peuple essentiellement *satisfait*.

Réunie depuis longtemps à la couronne suédoise, la Finlande fut gouvernée par elle avec tant de douceur, elle en obtint des priviléges si

étendus, que cette union imprima au cœur des Finnois un profond sentiment d'attachement et de respect envers la Suède. Lorsque la force vint les séparer de leur mère adoptive, ils lui montrèrent la même fidélité que ses sujets des provinces suédoises eux-mêmes, et ils lui ont conservé tous les sentiments d'une affection filiale. Lisez les campagnes de Gustave-Adolphe, au glorieux début de la guerre de trente ans, vous y trouverez les régiments finnois considérés comme les plus fidèles de son armée; — les marins finnois, comme les plus actifs de sa flotte. Parcourez aujourd'hui la Finlande, vous reconnaîtrez dans l'attachement de ses habitants aux institutions, aux mœurs, aux usages suédois, et dans leur vénération pour le nom de la Suède, leur prédilection pour un peuple auquel ils ont été, dès leur enfance, accoutumés à unir leur destinée, à se confondre historiquement.

On peut dire que la langue suédoise est presque devenue nationale en Finlande; elle est parlée par les classes élevées comme par les moyennes, dont une grande partie descend de familles suédoises; on s'en sert généralement dans les villes, le long des grandes routes et parmi les riches fermiers. A vingt milles de Saint-Pétersbourg, par conséquent à plus de sept cents milles des frontières de Suède, on parle plus universellement

le suédois dans les villages que le russe, quoique le territoire ait été, pendant cent quarante ans, en la possession de la Russie, et que, tous les hivers, des milliers de Finnois viennent gagner quelques roubles dans la grande ville, comme conducteurs de traîneaux. Sans ces rapports, que la pauvreté leur rend nécessaires, il est douteux que, dans le voisinage de la capitale de la Russie, on trouvât un seul paysan pour parler la langue de ses maîtres, bien que le russe ne diffère pas plus du finnois que le suédois même; tout inutile que leur soit ce dernier, ils seront fiers d'en pouvoir dire quelques mots, s'ils ne peuvent pas en dire davantage.

Leur langue diffère radicalement du suédois comme du russe. L'idiome national de la Finlande est un peu plus doux que l'italien; et soit que la tendance poétique de leur race ait réagi sur le langage, ou que celui-ci s'adapte heureusement par ses formes à leur goût poétique, la poésie a toujours été et est encore la passion dominante des Finnois. Des recherches récentes dans la littérature finnoise ont mis en lumière non-seulement d'innombrables ballades et des chants héroïques du plus haut mérite, mais l'ancien poëme épique du Kalewala — œuvre qu'on a traduite en suédois, et que l'enthousiasme des commentateurs élève au-dessus de l'Énéide, en-

core que sa forme le rapproche davantage de l'Odyssée[1]. La versification finnoise a cela de singulier, qu'elle consiste en une sorte d'allitération, c'est-à-dire que chaque mot, verbe, substantif et adjectif d'une ligne commence par la même lettre.

La Finlande est encore gouvernée par les lois suédoises; sa littérature moderne est entièrement suédoise; et jusqu'à ces derniers temps, les études de tous ceux qui se destinent au barreau ou à la chaire se sont faites en suédois.

Ce pays, que la Russie possède maintenant en totalité avec les îles du golfe de Bothnie, peut avoir environ trente mille lieues carrées, pour une population d'un million quatre cent mille âmes. Ses habitants conservent contre les Russes une antipathie marquée. Jusqu'ici, toutefois, cette aversion ne saurait être imputée aux mauvais traitements du gouvernement russe, dont la politique, au contraire, a été de chercher à se concilier les populations de sa nouvelle conquête; elle vient plutôt de leur attachement à la Suède et d'un ressentiment traditionnel contre les Moscovites, qui, autrefois, exercèrent en

[1] Le Kalewala vient d'être traduit en français par M. Léouzon le Duc, dans l'ouvrage duquel on trouvera les notions les plus exactes et les plus curieuses sur la littérature, les mœurs et la situation actuelle de la Finlande.

plusieurs occasions de cruels ravages sur leur territoire, les Kosacs ayant même, sous le règne de Pierre le Grand, dévasté tout le pays jusqu'à Wasa, sur le golfe de Bothnie, à l'extrémité occidentale de la Finlande.

Peu de nos lecteurs ignorent probablement que la Finlande a été saisie violemment, en 1808, par l'empereur Alexandre, qui, déclarant tout à coup la guerre à la Suède, sous prétexte de l'obliger à se réunir à la coalition contre l'Angleterre, fit envahir par ses armées cette partie du territoire suédois, et le réunit par ukase, dans le cours de la même année, à son propre Empire.

Une histoire intéressante de cette guerre a été publiée récemment à Stockholm, par le colonel Montgomery. Elle jette un grand jour sur quantité de faits curieux concernant cette transaction, et prouve la profonde duplicité de l'Empereur moscovite. L'auteur montre, d'après l'autorité d'un noble, alors ambassadeur à la cour de Saint-Pétersbourg, l'amitié, la bonne harmonie qui avaient régné jusque-là entre cette cour et celle de Stockholm; il fait voir comment la Suède fut entretenue dans une fausse sécurité par les protestations d'Alexandre, qui, au moment même où ses troupes envahissaient la Finlande, déclarait, les larmes aux yeux, aux envoyés suédois, que les circonstances (c'est-à-dire la crainte de Napo-

léon) l'obligeaient d'agir ainsi, mais qu'il jurait *de ne pas conserver un seul village de la Finlande.* Les forces tout à fait insuffisantes qu'avait la Suède pour défendre ce vaste territoire se comportèrent avec une bravoure caractéristique; mais, dépourvues de provisions et de renforts, et trahies par leurs propres chefs, elles se virent arracher le pays. La trahison des chefs suédois, qui appartenaient tous à une noblesse turbulente et notoirement corrompue, peut être attribuée en partie à l'influence de l'or moscovite, en partie à leur animosité personnelle contre le monarque alors régnant, sentiment qu'ils voulurent satisfaire même aux dépens de leur patrie; ils y parvinrent en effet en sacrifiant la Finlande, et en se faisant de l'irritation nationale causée par cette perte un moyen de renverser le trône.

La part active que les Finnois prirent à cette guerre prouva qu'ils se considéraient comme partie intégrante du royaume de Suède; ce sentiment a survécu à tous les efforts de leurs nouveaux maîtres pour obtenir leur affection, efforts proportionnés cependant à l'importance d'une acquisition d'une valeur assez incertaine tant que l'affection nationale du peuple conquis ne l'aura pas sanctionnée, mais d'un prix inestimable avec cette sanction, à cause de l'immense étendue de côtes qu'elle donne à la Russie le long du golfe

de Bothnie et sur le golfe de Finlande, maintenant enfermé tout entier dans les possessions russes. Les forces commerciales du pays, le nombre de ses hardis marins, tout se réunit pour rehausser l'importance de cette conquête, qui place désormais la frontière moscovite aux portes de Stockholm.

Avant la conquête, la Finlande se gouvernait par ses propres lois; elle jouissait du bienfait d'un gouvernement représentatif, et bien qu'incomplet, il suffisait à un peuple dont les goûts modérés ne demandaient pas plus de libertés politiques que n'en comportaient ses institutions civiles. En réunissant la Finlande à l'Empire, l'empereur Alexandre garantit aux Finnois l'intégrité de leurs lois et de leur constitution fondamentale par une proclamation qui porte la date du 27 mars 1810. Cette promesse, répétée par l'empereur Nicolas, à son avènement, ne fut pas moins illusoire que la constitution donnée par Alexandre à la Pologne; car aucune diète finnoise n'a été rassemblée depuis 1809. — D'un autre côté, on a soigneusement exempté la Finlande des impôts et des avanies qui rendent le joug de la Russie si dur pour ses propres sujets. Les ports de Finlande peuvent être regardés comme libres, tant y sont légères les taxes de douane à l'importation; et le pays a, compara-

tivement, peu souffert de la tyrannie et des exactions de la police. Cette politique a été suivie jusqu'à ces derniers temps par l'empereur Nicolas; il a cherché à la fortifier encore en usant de tous ses moyens pour attirer l'aristocratie finlandaise à son service, et en lui prodiguant les récompenses lorsqu'il l'employait dans les autres parties de l'Empire. Il s'étudie ainsi à s'attacher toutes les hautes et moyennes classes, et à les séparer de sentiment du reste de la population.

Alarmé de voir l'esprit suédois survivre à tant d'années de séparation, ce qui rendrait la guerre si dangereuse pour la sécurité de ces provinces, il paraît avoir eu le dessein de le neutraliser en évoquant un esprit national finnois, sentant bien que la nationalité isolée de la Finlande serait faible en comparaison des liens qui l'attachent au royaume adjacent. Dans ce but, la culture de la langue et de l'ancienne poésie finnoises ont été chaudement encouragées comme tout ce qui a trait aux souvenirs éloignés et obscurs de l'histoire indépendante du pays. On peut observer que, parmi ses littérateurs modernes, tous ceux qui écrivent dans le sens du gouvernement s'attachent soigneusement à distinguer le finnois du suédois; ceux dont les inclinations résistent à cette tendance, s'abstiennent d'écrire à cause des sévérités de la censure.

Si la portion du peuple finnois que ne purent séduire les libéralités impériales ressentit cruellement la perte de son ancien gouvernement représentatif, il est de fait que la douceur des lois russes, fort différentes à son égard du régime oppressif qui pèse sur les autres parties de l'Empire, où la domination du gouvernement se trouve solidement établie, tend à ramener peu à peu le pays, qu'une longue paix a d'ailleurs élevé à un degré remarquable de prospérité matérielle. Il n'est aucune partie des états de l'Empereur qui, relativement à sa situation première, jouisse d'une condition plus florissante que le grand-duché de Finlande; et l'on doit dire que, jusqu'à présent, la prise de possession des Russes ne lui a pas été défavorable. Son commerce s'est accru, ses villes se sont agrandies, son sol a été mieux cultivé, les hautes classes se sont enrichies au service de l'Empereur, et les classes moyennes ont trouvé dans le commerce des améliorations sensibles.

Mais il ne faut pas oublier que ces résultats ont précisément leur source dans la détermination prise par la Russie de gouverner la Finlande d'une manière tant opposée au système en vigueur dans le reste de l'Empire, système qu'elle ne manque jamais d'introduire là où son pouvoir lui paraît suffisamment consolidé. Et

malheureusement pour la Finlande, le gouvernement russe semble croire ce moment arrivé; déjà de fortes aggravations de droits ont eu lieu; déjà la police devient chaque jour plus oppressive; un silence absolu est imposé à la presse; la liberté de la parole n'existe plus, et le pays est sur le point de devenir une satrapie gouvernée par ukases. Quelque habile politique que Nicolas se soit montré dans d'autres occasions, le succès ou l'impatience naturelle à son caractère l'ont entraîné, dans celle-ci, à gâter son propre ouvrage; ces premiers faux pas ont déjà indisposé la grande masse du peuple; ils ont reproduit précisément ce que ses efforts continus avaient eu pour objet d'empêcher.

Il est peu probable que les Finnois, qui ont toujours été libres, quoique non indépendants, se soumettent lâchement à un tel régime; les craintes qu'ils avaient conçues au moment de la conquête, et que la modération du gouvernement russe pendant trente ans avait presque réussi à endormir, se sont réveillées; il y a plus, elles se trouvent justifiées. Cette fidélité, qui fait l'orgueil des Finnois, et qui, à l'opposé des autres prétentions nationales, n'est pas un trait de caractère imaginaire, aurait pu, avec la continuation d'une administration sage et douce, se transporter graduellement de la Suède à la Rus-

sie. Si les divergences morales et religieuses qui existent entre les deux peuples n'eussent jamais permis aux Finnois d'avoir une grande sympathie pour les Moscovites, du moins les premiers, peu soucieux qu'ils sont d'indépendance nationale, auraient-ils pu s'attacher à un gouvernement qui leur laissait l'exercice de leurs droits les plus chers, et dont la protection pouvait leur en assurer la jouissance. La question n'est plus la même aujourd'hui. Trop faible pour songer à résister, le peuple finnois supporte sans se plaindre le joug russe; mais arrive la guerre, et tout le pays pourra être soulevé contre la Russie par la première puissance maritime qui saura profiter tout à la fois des sentiments populaires de la Finlande, et du ressentiment profond que nourrit la Suède touchant la perte de cette vaste province; on reconnaîtra alors que le temps ni l'adversité n'ont diminué le dévouement que les Finnois portaient à la Suède avant la séparation.

Avec ses lacs, ses rochers et ses forêts, la Finlande s'étend presque jusqu'à Saint-Pétersbourg. Le littoral, couvert de forts et de lignes de communications militaires, en forme la partie la plus riche. Une puissance hostile pourrait donc, par une descente sur un point quelconque de la côte, intercepter le mouvement des troupes russes et

faciliter la réoccupation du pays par une armée suédoise, ce qui serait secondé par la grande masse de la population. Toutes les facilités naturelles que ce pays offre à l'invasion, et qui seraient plus grandes encore s'il n'était pas si pauvre, pourraient être tournées contre la Russie par l'effet du sentiment d'inimitié qu'elle a excité dans la population. La noblesse finnoise, il est vrai, gagnée aux intérêts russes, pourrait leur rester, en partie, fidèle; mais toutes les autres classes accueilleraient avec joie la perspective de s'affranchir du joug moscovite; et le clergé luthérien, si puissant sur les classes moyennes et sur celle des paysans, perpétuera toujours ces sentiments hostiles, dont il saura, le temps venu, précipiter l'explosion.

Ainsi donc la Russie, qui, à certains égards, trouverait dans la Finlande un nouvel élément de puissance, et pour laquelle cette province aurait pu devenir, si elle avait su s'en attacher la population, une acquisition maritime d'une haute valeur, n'aurait en elle, en cas de guerre avec la Grande-Bretagne (la seule puissance dont la Russie ait à redouter une guerre d'agression), qu'un membre ulcéré, qui serait, pour sa frontière du nord, une épine dans ses flancs, comme la Pologne pour le centre, et les provinces du Caucase pour l'extrémité méridionale de l'Empire.

La Finlande est un pays extrêmement pauvre; son sol, coupé de lacs, sillonné de cours d'eau, est en général sablonneux et couvert de fragments de granit rouge dans les parties qui ne sont pas entièrement pierreuses. Sa stérilité semble avoir découragé l'agriculteur; on s'en aperçoit à la négligence des cultures et à la maigreur des misérables récoltes de seigle qui en résultent; il n'y a d'exceptions que pour quelques districts marécageux, qui ont trouvé dans le clergé des villages assez de courage et de capitaux pour entreprendre d'y creuser des tranchées. D'autres districts sont couverts de grandes forêts de sapins rouges et blancs. Le pays est traversé, dans toutes les directions, de ruisseaux et de rivières, dont plusieurs servent au flottage des bois dirigés vers la mer, mais qui, formant des cascades et des chutes d'eau parmi les rochers, sont inaccessibles à la navigation. La cataracte d'Imatra est peut-être la plus belle qu'il y ait en Europe; elle l'emporte même en beauté sur celle de Trollhatten en Suède, quoique sa nappe d'eau soit beaucoup moindre.

Un archipel d'îles rocheuses, de dimensions diverses, sépare la côte méridionale de la Finlande de la pleine mer; les unes sont couvertes de bois, les autres habitées par des pêcheurs, dont l'occupation sur les côtes et dans les rivières

alimente en grande partie la population. Plusieurs contrées de la Finlande sont des plus pittoresques, encore que l'œil se fatigue vite de la monotonie des granits rouges et de la teinte sombre des bois de sapins, surtout lorsqu'il n'a pas pour se reposer l'aspect plus sublime ou plus doux du paysage. En suivant la côte du golfe de Finlande, la partie la plus riche et la plus peuplée du pays, celle où sont situées les principales villes, l'œil rencontre de grands espaces de l'aspect le plus désolé. Les dernières cinquante lieues les plus rapprochées de Saint-Pétersbourg n'offrent plus que des rochers stériles ou une surface sablonneuse, et des collines de pierres sur lesquelles sont clair-semés des arbres qui semblent à peine pouvoir y prendre assez de nourriture pour conserver la vie.

La partie la plus occidentale de la Finlande est la moins stérile; c'est celle qui ressemble le plus à la Suède. Construites en briques ou en pierres, les villes y sont propres et soignées; mais Abo, la plus populeuse, ne compte que treize mille habitants, et Helsingfors, la plus florissante et la plus belle ville de la Finlande, n'en a guère plus de dix mille. Cette dernière renferme quelques beaux monuments modernes et une grande cathédrale non achevée, dont l'architecture ne répond pas à la beauté de la matière employée à

sa construction, et qui semble placée là comme pour couronner le sommet d'un magnifique escalier qui y conduit de la grande place.

La population des villes provient, en général, d'origine suédoise ou du mélange du sang suédois au sang finnois; dans ce dernier cas elle présente une vigoureuse et magnifique race. On n'en peut pas dire autant de la race finnoise pure : des joues saillantes, des traits allongés, un menton pointu, une tournure maigre et chétive, tels en sont généralement les signes caractéristiques; ses yeux sont d'un bleu pâle ou d'un gris-clair; ses cheveux et sa peau ont la même teinte uniforme et triste; sa barbe, qu'elle laisse croître et qui consiste ordinairement en quelques poils épars sur le menton, rappelle d'une manière frappante les arbres et les buissons si tristement dispersés dans l'étendue de son pays. Elle a pour costume, en hiver, une peau de mouton, le poil tourné à l'intérieur, avec un bonnet particulier de peau de loup; en été, une grossière étoffe de ménage, en laine grise, et un chapeau de feutre, rond, avec une large boucle.

Les paysans habitent des chaumières faites de troncs d'arbres, tantôt isolées, tantôt réunies pour former des villages. Quoique la pierre abonde partout, l'église seule est construite en pierre, et parfois aussi la maison du pasteur. On couvre la

première de petits morceaux de bois coupés en forme de tuiles, et enduits de goudron. Le clocher et le beffroi s'élèvent séparément dans la cour de l'église, et toujours, dans le voisinage de celle-ci est une espèce de caravansérail où les fidèles venus de distances considérables au lieu de l'adoration, mettent leurs chevaux et leurs traîneaux. Les paysans finnois ne sont pas toujours propriétaires de la chaumière ou du champ qu'ils occupent; ils les tiennent souvent du seigneur, auquel ils doivent par an, au lieu de rente en argent ou en nature, tant d'heures de travail d'homme et de cheval pour son service particulier.

Le Finnois est brave, honnête, patient et frugal, mais quelque peu indolent. Sa probité naturelle est encore fortifiée par son attachement à sa religion, qui est luthérienne. L'avantage qui le distingue d'être propre à toutes les parties du service militaire, lui donne une grande valeur pour un gouvernement guerrier. Habitué à la manœuvre des embarcations sur la mer ou sur ses lacs, aussi bien qu'aux soins du cheval, qu'il aime et dont il s'enorgueillit, il est également propre à l'infanterie, à la cavalerie et à la marine.

Le clergé, dont les études embrassent le finnois, le suédois et l'allemand, se compose d'hommes ordinairement bien élevés, qui savent se con-

tenter de leurs modestes appointements. La simplicité de leur vie et leur attention à remplir leurs devoirs, leur assurent l'attachement et le respect de leur troupeau, qui, habituellement, recherche leur avis dans les affaires domestiques, et recourent à leur arbitrage dans les cas de litige.

A l'exception de quelques villages compris dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et qui, tombés sous la domination russe à une époque déjà reculée, ont été frappés de servitude, il est étonnant que leur continuel contact avec les Russes, ait si peu altéré le caractère des paysans finnois, même dans les villages libres situés aux environs de sa capitale, et qui tirent leur subsistance de la métropole, en échange du poisson et du laitage qu'ils y envoient. Malheureusement la noblesse finlandaise fait aussi exception à cette règle. Choisis pour des emplois de confiance par le gouvernement, dans le double but de les lier à ses intérêts et de s'assurer le concours d'hommes dont la probité a un prix particulier dans le vaste cloaque de l'administration russe, les nobles finnois, loin d'influer favorablement sur la corruption, se sont eux-mêmes pervertis et corrompus à son contact.

Depuis plusieurs années les Finnois font un commerce de contrebande considérable avec Saint-Pétersbourg, les marchandises étrangères

n'étant soumises en Finlande qu'à un droit de douane purement nominal, tandis qu'elles en payent de très-élevés dans la Russie proprement dite. On les transporte au delà du golfe de Finlande, dans des traîneaux attelés de petits chevaux vifs élevés dans le pays, et qui, à cause de leur aptitude pour cet usage, se vendent fort cher.

Tant que l'administration russe voulut se montrer douce et paternelle en Finlande, le pays ne parut pas très-sensible à la perte de ses institutions représentatives, dont la conservation lui avait été si solennellement garantie par le dernier Empereur et par l'Empereur actuel. L'oppression qui commence à peser sur les Finnois leur a mieux fait sentir le prix de ces priviléges dont l'injustice et la mauvaise foi les ont dépouillés; et plus le joug s'appesantit, plus leurs regrets deviennent amers. Il serait dangereux toutefois de s'en expliquer publiquement, et la sévérité de la police secrète les oblige à déplorer leur sort en silence.

On a publié récemment à Stockholm un pamphlet d'un exilé finnois, qui a été forcé de quitter son pays natal pour avoir écrit sur ce sujet. Il rappelle avec exactitude les droits de la Finlande à un gouvernement constitutionnel, et l'on peut juger, par le ton de douceur et de modération qui y règne, aujourd'hui qu'exilé de sa chère

patrie, l'auteur n'a pas plus à craindre qu'à espérer de l'Autocrate, de quelle réserve ses remontrances devaient être entourées, alors que, n'ayant pas encore franchi la frontière, il était encore retenu par des sentiments d'espoir et de crainte. Ce pamphlet a aussi cela de remarquable que la censure prussienne en a défendu la publication à moins de suppressions qui l'auraient rendu absurde. Il serait facile de montrer que la censure prussienne a laissé publier beaucoup d'écrits infiniment plus hostiles à son propre gouvernement que celui-ci ne pouvait l'être à la Russie; — preuve évidente de l'influence qu'exerce le cabinet de Saint-Pétersbourg sur celui de Berlin, et dont nous avons d'ailleurs un exemple beaucoup plus sérieux dans la création de l'association prussienne, formée pour exclure du marché de l'Allemagne les produits manufacturés de l'Angleterre[1]. Cette influence pernicieuse de la Russie s'est étendue sur la Suède et sur le Danemark. Il est difficile d'entrer dans des détails à ce sujet, sans en donner d'abord quelques-uns sur la situation politique de ces deux pays, situation que plusieurs de nos lecteurs peuvent ne

[1] Il est vraiment prodigieux que l'auteur puisse attribuer à l'influence russe la création du *Zollverein*, contre lequel le cabinet de Pétersbourg a plus d'une fois protesté énergiquement, et qui menace tout autant la Russie que l'Angleterre elle-même.

pas bien connaître, à cause du peu d'intérêt qu'on met en Angleterre à s'occuper de la plupart des états de second ordre.

On sait que le dernier roi de Suède, Bernadotte, né en Gascogne, et qui débuta, dit-on, par être contrebandier, s'éleva du rang de simple soldat au commandement des armées républicaines. Ses talents militaires, son éloquence, et l'honneur d'avoir été, pendant un moment, redouté de Napoléon comme un rival, font de lui, plus même que sa haute fortune, le second des hommes remarquables qu'a produits la révolution française. Lorsqu'il fut désigné pour hériter du trône de Suède, alors occupé par l'infâme Charles XIII, et qu'il fut, comme enfant de la république française, revêtu du caractère de prince héréditaire, à l'exclusion des héritiers du souverain légitime et dépossédé, il exerça de fait tous les droits de la royauté. La turbulence du peuple sur lequel il était, suivant le cours ordinaire de la nature, destiné à régner, ne faisait pas augurer très-favorablement de la stabilité de la dynastie qu'il espérait fonder. Isolé en même temps de la France par la jalousie de Napoléon et par la crainte des alliés, il fut obligé de rechercher l'amitié d'Alexandre et de recourir à d'autres moyens de sécurité contre la légèreté de ses futurs sujets.

Quand on régla la cession de la Finlande à la Russie, et que la Suède obtint en échange la Norwége, les Suédois reprochèrent à Bernadotte d'avoir trahi leurs intérêts de deux manières : d'abord en sacrifiant les droits de la Suède au remboursement d'une partie de la dette nationale, dont le fardeau fut laissé à la Finlande ; ensuite, en donnant à la Norwége une constitution qui la rend tellement indépendante de la Suède, que celle-ci ne pouvait tirer de cette union aucun avantage. La Suède est une monarchie constitutionnelle dans laquelle les actes des quatre ordres qui composent la diète, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans, peuvent toujours être annulés par la couronne. La Norwége est, en réalité, une république avec un prince héréditaire sous le nom de roi. Tout bill approuvé deux fois par le storthing de ce pays, où la noblesse est inconnue, devient, à la troisième fois, loi de l'état, sans que le roi puisse s'y opposer. — La Norwége a son administration et son armée distincte ; nul Suédois n'y peut occuper de charges. — Au lieu de faire de la Norwége, pour la Suède, un dédommagement de la perte de la Finlande, Bernadotte semble n'avoir voulu en faire qu'un refuge pour sa propre famille, dans le cas où quelque orage politique le chasserait de la Suède, — comptant sur la reconnaissance des

Norwégiens, et persuadé qu'avec leurs institutions un roi leur irait toujours aussi bien qu'aucune autre formule de gouvernement.

Tout en agissant aussi libéralement à l'égard de la Norwége, Bernadotte n'en tint pas moins une ligne de conduite fort différente envers la Suède, où il ne tarda pas à user de tous ses moyens pour comprimer l'essor du libéralisme politique. Ce fut, dit-on, le fruit des conseils de la Russie et le prix de l'amitié qu'elle lui offrait, avec l'assurance de perpétuer dans sa famille la souveraineté de la Suède, contrairement aux droits de l'héritier de l'ancien roi dépossédé. Si Charles XIV fit beaucoup de bien au pays qu'il était appelé à gouverner, il offensa ses sujets en se vantant de leur en avoir fait plus encore, ainsi que par la défiance qu'il nourrissait à leur égard et qu'il ne savait pas déguiser. Ce manque de confiance de la part d'un homme qui avait été si souvent témoin de l'inconstance du peuple pendant la révolution française, dans laquelle il joua un si grand rôle, et qui se rappelait probablement l'assassinat de Gustave et la déposition du frère de son prédécesseur, s'accrut sans doute de son étrange ignorance de l'idiome du peuple soumis à son sceptre; ignorance dans laquelle il persista jusqu'à la fin de ses jours. C'était un sarcasme ordinaire à l'opposition, de le représenter

comme fort étonné « d'avoir si longtemps gouverné la Suède sans que les Suédois eussent encore appris à le comprendre! » En vrai Gascon, il fit inscrire son nom sur chacun des monuments qu'il achevait ou qu'il réparait, et il rappela si souvent au peuple le bien qu'il lui faisait, qu'on s'en moqua dans l'apologue suivant : « Un paysan donna à son curé une livre de beurre. Ne suis-je pas un bon enfant? s'écria-t-il. — — Certainement, répondit le curé. — Mais le dimanche d'après et chaque fois qu'il rencontrait le prêtre, le villageois l'arrêtait, et se vantant orgueilleusement de son cadeau, lui disait d'un air satisfait : Ne suis-je pas un bon enfant, de vous avoir donné une livre de beurre? — Le curé, n'y tenant plus, lui rendit son beurre en l'envoyant, lui et son présent, là où c'est le devoir des curés d'empêcher d'aller leurs ouailles. »

Avec ce mélange de ridicule et de grandes qualités, jointes à une défiance injuste et mal déguisée, Bernadotte était arrivé à se rendre fort impopulaire, comme on le vit par la statistique de la presse suédoise, car, parmi des quantités de journaux quotidiens, tous, excepté deux, étaient de l'opposition au moment de sa mort. On supportait le gouvernement, parce que la chambre de la noblesse est conservatrice, et que celle du clergé est sous l'influence d'un patronage ecclé-

slastique fort étendu et tout à fait à la disposition de la couronne. La chambre des bourgeois et des paysans réclame des changements radicaux, que ne peut manquer d'amener un jour le contraste évident de la prospérité de la Norwége et de la stagnation commerciale de la Suède.

La noblesse suédoise est généralement pauvre et corrompue; le clergé conserve un caractère pur; mais il dépend de la couronne; les bourgeois, quoique opposés politiquement aux deux premiers ordres, sont encore plus corrompus que les nobles; mais les paysans, — l'espoir de la Suède, et déjà le plus riche des trois ordres, — forment une classe particulière qui, à notre connaissance, n'a d'analogue dans aucun autre pays. C'est elle, selon toute apparence, qui finira par devenir prédominante.

Cette lutte politique augmentant encore dans les dernières années, la méfiance que Bernadotte avait toujours nourrie contre ses sujets fut probablement ce qui le poussa à se jeter dans les bras de la Russie. L'ascendant de l'influence russe à Stockholm se manifestait journellement, au grand scandale des Suédois, parmi lesquels, à l'exception d'une petite partie de la noblesse, tout ce qui est russe soulève la plus forte antipathie.

Nous citerons de cette influence du cabinet de

Saint-Pétersbourg sur celui de Stockholm, les premiers exemples qui se présentent à notre mémoire : en 1825 plusieurs bâtiments, remplis d'hommes armés, étaient sur le point d'être vendus par le gouvernement suédois aux états de l'Amérique méridionale pour servir contre l'Espagne, — puissance amie, dont l'ambassadeur assistait à toutes les fêtes du palais, et qui réclama vainement ; ses notes restèrent inutiles, aussi bien que celles des autres diplomates, jusqu'à ce que le comte Suchlelen, ministre de Russie, s'emparât de l'affaire, sur quoi le projet fut entièrement abandonné.

Parlerons-nous du voyage du prince royal Oscar, le roi actuel, à Saint-Pétersbourg? voyage entrepris malgré le préjugé national, qui regardait cette démarche comme un acte de vassalité; voyage qui d'ailleurs contrastait si indignement avec la dernière visite faite en Russie par un prince suédois, lorsque l'audacieux Gustave III alla surprendre l'impératrice Catherine dans sa capitale, et que, malgré la trahison de son frère, le dernier roi de la dynastie de Vasa, il fit pourtant sa retraite à travers toute la flotte russe.

Le baptême du fils d'Oscar sous le nom de Nicolas fut un autre sujet de grief dans la situation de l'opinion publique ; mais ce qui l'irrita au dernier point, ce fut l'envoi d'une députation

suédoise à Saint-Pétersbourg pour assister à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de l'empereur Alexandre, le spoliateur de la Finlande.

Pendant la guerre de la révolution polonaise, la gazette d'état de Suède s'empressait de donner les bulletins russes sur les échecs de la Pologne; en outre, le gouvernement, se prévalant des lois sur les étrangers, qui sont à peu près les mêmes en Suède que celles qui existaient autrefois en Angleterre, ne voulut jamais permettre à un seul réfugié polonais de rester vingt-quatre heures sur le sol suédois; — violation des lois de l'hospitalité, dont aucun autre gouvernement constitutionnel ne fut coupable.

Ce n'est pas tant ces actes en eux-mêmes qui prouvent l'influence du cabinet de Saint-Pétersbourg à la cour de Stockholm, ainsi que l'assiduité qu'on y met à rechercher la faveur du Czar; c'est qu'on ait osé les réaliser aux dépens de cette popularité qui devrait avoir tant de prix aux yeux d'un souverain dans la position d'un roi de Suède. L'empereur Nicolas reconnut l'amitié qu'on lui témoignait ainsi, par une visite personnelle à Bernadotte; il arriva, sans s'être fait annoncer, sur le même bâtiment que son fils.

Vers cette époque, quelques troubles étant survenus en Suède, à l'occasion de l'emprisonne-

ment d'un écrivain populaire nommé Crusenstolpe, l'empereur Nicolas expédia immédiatement un message à Stockholm, avec l'offre d'envoyer dix mille hommes de sa garde pour aider le roi à soumettre les mutins et pour occuper la capitale. Déjà les bateaux destinés au transport de ces troupes étaient prêts à partir; mais ce secours fut prudemment refusé par le monarque suédois, qui regardait déjà comme un voisinage d'une proximité dangereuse la présence des Russes dans l'île d'Åland, éloignée de trois heures à peine de la côte suédoise, et dans laquelle ils élèvent une vaste et imposante forteresse. Probablement la politique de Bernadotte était de tenir un *juste milieu* entre l'amitié périlleuse de la Russie et la turbulence de ses propres sujets; — jeu auquel la Russie ne pouvait manquer de gagner, l'ambition russe se plaisant à développer parmi ses voisins les germes de désaccord entre le souverain et le peuple, par application de la maxime *divide et impera*, qu'elle a de tout temps si bien comprise.

Malgré sa soumission à la Russie, soumission que la volonté de son père lui imposa peut-être lorsqu'il n'était encore que prince royal, le roi de Suède actuel est arrivé au trône avec tous les avantages de la popularité; il était du moins Suédois de mœurs, de langage et d'habitudes; on

l'aimait pour son amabilité et pour la bienveillance de son caractère, — qualité dont on peut trouver des preuves nombreuses dans l'estimable ouvrage qu'il a publié sur les peines en matière criminelle.

Le Danemark, dont la population, comme celle de la Suède et de la Norwége, est scandinave, se trouve aujourd'hui dans une condition qui peut, d'ici à quelque temps, changer toute la face du Nord. Le monarque absolu qui la gouverne avait montré dans sa jeunesse les sentiments les plus libéraux; ses sujets en attendirent longtemps avec confiance la faveur d'une constitution; elle leur est encore refusée, — ce que l'opinion universelle du Nord attribue à l'instigation de la Russie, qui n'aurait garanti le maintien des droits du Sund qu'à condition que le roi de Danemark ne céderait en rien aux vœux du peuple. L'héritier présomptif du trône n'y montera probablement jamais, à cause de son caractère personnel; mais même, quand il règnerait, tout le monde sait que la maison royale, dont il sera le dernier représentant, doit s'éteindre avec lui. En ce cas, le grand-duché de Holstein retourne à la confédération germanique, et le Danemark est obligé de faire choix d'un prince allemand [1], ou, réduit à ses pro-

[1] Le prince de Hesse, dont l'empereur Nicolas a eu longtemps l'in-

pres limites, il retombe du second ordre au troisième.

La grande masse de la nation, qui soupire après un gouvernement constitutionnel, dont elle est aussi digne qu'aucun autre peuple en Europe, a compris, depuis quelques années, toute la folie de ces discordes qui ont divisé jusqu'ici la famille scandinave, de cette inimitié séculaire qui existait entre les Suédois et les Danois, peuples d'une même origine et dont l'idiome est si semblable, qu'ils peuvent s'entendre entre eux plus aisément qu'un homme du nord en Angleterre ne se fait entendre d'un habitant des comtés méridionaux.

Les nations danoise et suédoise commencent à sentir toute l'utilité d'une coalition qui, en y comprenant la Norwége, réunirait tous les peuples scandinaves pour en former un état puissant, et leur assurer une positition indépendante en Europe. Il y a quelques années, lorsqu'il fut question pour la première fois de cet arrangement, la majorité le regardait comme chimérique; ceux qui s'en étaient occupés n'en parlaient qu'avec mystère, comme d'une chose approchant de la trahison. Les préjugés des deux peuples et leur antipathie l'un pour l'autre pa-

tention de faire son gendre, mais dont l'avénement au trône de Danemark est maintenant problématique. (*Note de l'auteur.*)

raissaient mettre une barrière insurmontable au rapprochement sollicité par leurs intérêts nationaux. C'est à peine si un Suédois pouvait paraître dans les rues de Copenhague, et un Danois dans celles de Stockholm, sans risquer d'y être insulté. Mais cette inimitié profonde s'est évanouie avec une rapidité sans exemple, et tel a été à cet égard le changement de l'opinion publique, qu'aujourd'hui le Suédois est accueilli en Danemark et le Danois en Suède, avec toutes les marques de la popularité.

Non-seulement on parle en confidence de l'union scandinave, mais on y fait allusion publiquement, même sous le gouvernement absolu, quoique modéré du Danemark. Ce sont principalement les universités qui entretiennent ce mouvement de l'opinion; pendant les deux dernières années leurs membres se sont visités les uns les autres; on en a compté jusqu'à cent d'une même université qui traversaient la mer pour cet objet. Dans ces réunions, et tout récemment encore, des toasts ont été publiquement portés à l'union de la Suède, du Danemark et de la Norwége.

En Suède, tout impopulaire qu'était le feu roi, la majorité ne désirait pas le renversement de sa dynastie; elle voulait seulement restreindre le pouvoir de la couronne aux limites de ce qu'il

est en Norwége; et dans l'hypothèse de l'union des trois états, l'adoption d'une forme de gouvernement semi-républicain serait à peu près inévitable. C'est probablement pour cela que la perspective de régner sur tout le peuple scandinave avait si peu d'attrait pour Bernadotte, cet ultra-républicain d'autrefois, devenu, sur le trône, si jaloux de sa prérogative royale.

Dans ces circonstances, on s'attend généralement à ce que la mort du roi de Danemark sera le signal de modifications importantes qui peuvent donner naissance à une nouvelle puissance européenne, par la fondation d'une confédération scandinave. Bien des choses dépendront naturellement du jour sous lequel cet événement sera envisagé par l'Angleterre. On espère que, trop puissante pour être jalouse, elle verra avec plaisir, si elle comprend ses intérêts réels, une combinaison qui porterait un coup fatal à l'ambition russe dans le nord de l'Europe. Cette tendance des idées, que la sagacité des politiques russes a sans doute devinée longtemps avant qu'elle se soit manifestée aussi publiquement, donne la clef de la politique de la Russie envers la Suède et le Danemark; elle explique son opposition aux intérêts populaires dans ce dernier pays. — Le cabinet de Saint-Pétersbourg diffère des autres cabinets européens, en ce qu'il n'a jamais de

sympathie politique. Le cabinet de Vienne, pour prêcher d'exemple, se range partout du côté des intérêts conservateurs; la Russie, dans un cas, intriguera en faveur des intérêts populaires, et dans d'autres, en faveur des opinions absolutistes. C'est ainsi qu'en Valachie elle soutient le parti constitutionnel[1], tandis qu'en Angleterre elle considère l'avénement d'un ministre conservateur comme un *contre-temps*, parce que l'administration wigh ayant été fondée en partie dans des vues d'économie et de paix, on supposait naturellement qu'elle refuserait d'entrer dans aucune guerre sérieuse en Europe, et qu'une telle guerre, fût-elle même aussi utile aux intérêts britanniques qu'avantageuse, dans le fond, au parti gouvernant, ne pouvait guère manquer d'éloigner du pouvoir, à leur début, ceux qui n'y étaient arrivés que sous la promesse d'épargner au pays le danger et les inconvénients de toute collision importante.

Pendant bien des années encore les sentiments de la Finlande et l'animosité excitée en Suède par la trahison d'Alexandre et par les agressions de la Russie, porteront avec eux le salaire de l'oppression et de l'ambition sans principes. En

[1] La constitution valaque n'a pas au contraire de plus grand ennemi que le Tsar; et si le parlement valaque a cessé depuis quelques années d'être convoqué, c'est par suite des injonctions de la Russie.

cas de guerre, ils mettent la Russie à la merci de tout ministère anglais assez fort et assez courageux pour entreprendre les hostilités avec l'énergie nécessaire. Détestant la Russie, la Finlande tourne toutes ses affections vers la Suède, tandis que la grande masse du peuple suédois, irréconciliable dans sa haine des Russes, place toutes ses espérances dans l'Angleterre, avec l'aide de laquelle elle aspire à recouvrer le territoire perdu. La position de la Russie en Finlande est surtout accessible aux coups d'une flotte ennemie de force supérieure. Peut-être, si une flotte anglaise offrait son assistance, le peuple suédois, quels que fussent les vœux de son gouvernement, ne s'imposerait-il pas de grands sacrifices pour reconquérir la Finlande; mais celle-ci se lèverait tout entière, avec le double espoir de secouer le joug moscovite et de se réunir au pays pour lequel elle donne l'exemple d'une si romanesque affection. — Toutes ces circonstances ne devraient-elles pas attirer davantage l'attention du peuple anglais sur la situation actuelle de la Finlande et des pays scandinaves qui y touchent? et ces contrées ne devraient-elles pas nous inspirer un peu plus d'intérêt que les dissensions intestines des républiques de l'Amérique méridionale, auxquelles nous semblons les assimiler?

XX

COMMERCE, MANUFACTURES ET MINES DE LA RUSSIE.

COMMERCE, MANUFACTURES ET MINES DE LA RUSSIE.

Les successeurs de Pierre le Grand, qui ont toujours affecté de suivre en tout ses traces, présentent dans leur conduite un remarquable exemple de cette perversité native que des philosophes moroses attribuent à la race humaine. Bien qu'ils se soient, de fait, écartés de sa politique en plusieurs circonstances où il eût été sage d'y rester fidèles, ils ont rarement hésité à le suivre dans les voies de l'injustice et de l'erreur. De tous les projets dont il légua l'exécution à ceux qui monteraient après lui sur le trône des Czars, aucun n'a été suivi avec plus de persévérance que le projet illusoire de faire de la Russie un pays manufacturier, avant d'avoir développé ses ressources agricoles, et même avant que des moyens de communication convenables en eussent préparé le développement. L'effet de ce sys-

tème n'a pas été seulement de négliger l'agriculture, mais de lui nuire.

On est tenté de sourire de la frivolité d'une politique qui n'aperçoit même pas ce qui frappe aujourd'hui tous les yeux ; c'est que, de même que la division du travail, selon l'aptitude de chacun, conduit les individus à la richesse, de même chaque pays doit trouver avantage à s'adonner exclusivement au genre de travail auquel son aptitude particulière l'appelle[1]. Si ce principe est vrai, que penser d'un gouvernement qui, depuis tant d'années, consacre à un but chimérique des efforts et des sommes dont un plus juste emploi aurait pu procurer au pays un si haut degré de prospérité agricole ?

La Russie d'Europe est, dans une grande partie de son territoire, d'une étonnante fertilité. Ses productions sont telles, qu'elles peuvent satisfaire aux demandes progressives du dehors sans gêner en rien, à l'intérieur, le progrès des consommations les plus variées. Elle peut produire les principaux articles, le blé, le suif, le chanvre, le cuir, la laine, le lin, dix fois plus abondamment qu'aujourd'hui et à des prix assez

[1] Ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur de cette théorie, qui serait une vaine utopie dans son application générale et absolue. Disons seulement que, bornée à la Russie, elle est plus près de la vérité qu'à l'égard de tout autre pays.

inférieurs pour en fournir le monde entier. Ces articles, tous de première nécessité, ont, au point de vue du commerce international, de grands avantages sur les articles de luxe, tels que le sucre, le thé, le vin et la soie. Les pays accoutumés à tirer les premiers d'un certain marché ne peuvent l'abandonner avec la même facilité que s'il s'agissait des seconds. En supposant même un tel abandon, un pays qui produit de tels articles et qui les garderait entre ses mains, ne serait jamais aussi pauvre qu'il le serait avec des montagnes de soies ou des pyramides de sucre, s'il ne possédait pas autre chose.

Les forces productives de la Russie sont donc aussi puissantes de leur espèce qu'elles pourraient l'être par leur étendue. Sans doute la fertilité de son sol exige la culture; ce n'est pas une terre produisant spontanément, comme pour faire oublier à l'homme la malédiction qui le force à gagner son pain à la sueur de son front. Sa fécondité, pour se déployer dans toute son énergie, réclame le concours du travail et des capitaux, surtout d'un travail judicieux et suivi, sans lequel il n'est pas en agriculture de succès durable.

A cet égard, des terres riches, d'une immense étendue, et qui n'attendent pour produire que le bras de l'agriculteur, ont été partout négligées

de la manière la plus déplorable. La situation ne comportait donc pas l'établissement des manufactures, puisque leurs conséquences devaient être de détourner les efforts de l'homme de leurs voies les plus utiles, et d'en affaiblir le résultat.

Autant vaudrait introduire l'industrie manufacturière dans nos colonies, où la culture du sol est encore dans l'enfance; — autant vaudrait arracher les nègres aux plantations à sucre, pour les occuper à filer le coton. — Ce serait absurde, sans doute, les forces de la population pouvant recevoir une application beaucoup plus avantageuse. Telle est pourtant la situation de la Russie. Toujours persévérant, depuis un siècle, dans la même politique, ses gouvernants sont parvenus à convertir en artisans un demi-million de Russes; mais après tous les soins qu'on s'est donnés pour arriver à ce but, après tous les sacrifices imposés au pays pour le maintien d'un système économique fondé sur l'émulation et la protection, l'expérience prouve qu'on n'a pu créer ainsi qu'une industrie factice, sans vie et sans avenir, et que ce demi-million d'hommes eût été beaucoup plus utilement employé à défricher le sol autour des manufactures qu'à y travailler intérieurement.

Excepté la manufacture établie par le gouvernement dans le district d'Alexandrofsky pour la

fabrication des cartes à jouer, il n'est peut-être pas un seul établissement industriel en Russie auquel cette observation ne soit littéralement applicable; pas un seul qui n'en puisse fournir la preuve par ses comptes de profits et pertes. Qu'en résulterait-il, si les droits protecteurs venaient à être supprimés? Ceux qui les ont établis, s'imaginant sans doute pouvoir faire un monde de la Russie, semblent avoir voulu qu'il pût tout produire, tout fabriquer, depuis l'or extrait de la mine, depuis la machine à vapeur, nécessaire pour épuiser l'eau d'une exploitation, jusqu'aux gants de chevreau et aux bonnets de coton.

Jamais, depuis le règne de Pierre, le gouvernement n'a cessé d'encourager puissamment, de ses avis et de son exemple, l'établissement des manufactures de toute espèce, et il a tellement réussi à répandre parmi ses sujets l'esprit qui l'anime, que, négligeant entièrement l'agriculture, les capitalistes ont consacré tous leurs moyens à fonder des forges et des fabriques, ou à exploiter des mines, genre de travail qui n'est guère plus profitable que le travail manufacturier. Aussi les deux cent treize manufactures qui existaient à la mort de Pierre le Grand s'élèvent-elles aujourd'hui à environ cinq cents. On y emploie cinq cent mille ouvriers; mais cette apparente prospérité, résultat d'un système long-

temps et laborieusement suivi, est si artificielle, que non-seulement elle décroîtrait, sans le secours d'une protection continue, mais qu'on a besoin, pour la soutenir, de renforcer chaque jour les droits prohibitifs qui la protégent. On peut suivre, à cet égard, règne par règne, les effets de la politique russe; on les verra redoubler, d'année en année, jusqu'au moment actuel.

Pierre serait excusable d'avoir cru que les mêmes arts qui firent la prospérité des Pays-Bas amèneraient pareillement celle de la Russie; étranger aux matières économiques, il a pu ne pas remarquer que dans les Pays-Bas chaque acre de terre trouvait cent fois plus de bras qu'il n'en fallait pour le cultiver, tandis qu'en Russie il existe cent fois plus d'acres de terre fertile qu'on n'y peut trouver de cultivateurs. Ses successeurs peuvent avoir suivi aveuglément la route qu'il leur avait tracée, ou s'être laissé entraîner à cette vanité de propriétaire qui pousse le possesseur d'un domaine à dépenser, pour en obtenir certains produits, le double de ce qu'auraient coûté les mêmes objets achetés au marchand. C'est ainsi que, pour se donner la satisfaction de tirer des fabriques russes d'aussi beau papier à écrire qu'il en avait vu à Londres, l'empereur Alexandre dépensa dans la manufacture de papier de Péterhoff des sommes qui auraient assuré la prospé-

rité de plusieurs gouvernements, si on les eût employées à faire des routes ou à mettre les terres en état d'être livrées à la culture. Le seul intérêt des valeurs ainsi créées aurait suffi pour couvrir l'empire entier du plus beau papier d'Angleterre. Malgré tous ces sacrifices, le papier de la manufacture impériale est, nonobstant les éloges de Kohl, fort mauvais et fort cher, ce dont nous pouvons témoigner nous-même en écrivant ces pages.

Jusqu'à ces derniers temps, ceux qui sont à la tête des affaires ont attendu, fascinés par l'erreur, le résultat de ce long et persévérant système d'encouragement à l'industrie manufacturière. Mais il est impossible que l'expérience ne leur ait pas appris maintenant dans quelle voie d'inutilité ou plutôt de péril ils ont engagé cette population industrielle qu'ils ont élevée et portée jusqu'au nombre d'un demi-million d'âmes. Hormis les vieilles manufactures moscovites pour la toile, les cordages, le savon et ce fameux cuir de Russie qu'on prépare à l'écorce de bouleau — industries simples de leur nature et dont l'origine remonte au moyen âge, — il n'est pas une seule fabrique en Russie dont les produits soient assez bons ou d'un prix assez modéré pour obtenir quelque débit autrement qu'à l'abri des droits excessifs qui repoussent les produits du dehors.

Malgré cette infériorité des articles de productions indigènes, la population est condamnée à les consommer et à les payer fort cher. C'est pour ce résultat qu'un demi-million de bras ont été arrachés au sol ; et ce qu'il y a de pis, c'est à ce résultat qu'on a sacrifié des capitaux considérables, avec lesquels on aurait utilisé plusieurs fois le même nombre d'hommes dans des entreprises tout autrement productives que des établissements destinés à périr dès que le système, chaque jour plus tendu, des droits prohibitifs, ne sera plus là pour les soutenir.

D'autres pays, il est vrai, ont adopté à peu près la même politique commerciale, soit pour satisfaire à de grands intérêts nationaux, soit pour donner emploi à une population surabondante ; mais en Russie ces intérêts sont encore à naître, et lorsqu'on a enlevé le paysan au sol qui le réclame, pour le transformer en artisan, on l'a fait au détriment de l'intérêt capital du pays, — celui du travail agricole.

Tout cela, l'empereur Nicolas le conçoit parfaitement, depuis qu'il a pu étudier ces matières. Il comprend que les pays étrangers, exclus du marché russe pour des droits et des prohibitions, doivent nécessairement diminuer plutôt qu'augmenter leur consommation en denrées de la Russie, et que les protections établies pour le

soutien d'une industrie maladive impliquent le sacrifice de producteurs dont les exportations se sont élevées jusqu'à 12,000,000 livres sterling (300,000,000 de francs), et pourraient aisément doubler et tripler dans l'avenir. Néanmoins, l'empereur Nicolas ne vient pas au secours de l'agriculture; il la sacrifie, au contraire, chaque jour davantage, par les nouveaux tarifs qu'il impose.

Cette politique anti-russe doit son origine à l'hostilité du maître de la Russie contre la Grande-Bretagne; c'est la Grande-Bretagne surtout qu'elle veut atteindre. Tout ce que l'Angleterre pourrait fournir à la Russie en articles de son cru ou de ses manufactures est entièrement prohibé ou chargé de droits si élevés, que l'amour seul des objets de prix, qui distingue les consommateurs russes, peut les décider à nous les acheter.

Pendant longtemps la Grande-Bretagne a pris à la Russie la moitié des valeurs qu'elle exportait à toute destination, notamment en suif, chanvre, lin et cuirs. Les relevés officiels établissent encore qu'en 1841 l'Angleterre a reçu pour cinq millions et demi sterling (137,500,000 francs) de produits russes. Dans la même année, la Russie n'a pris à l'Angleterre que pour 1,600,000 livres sterling (40,000,000 francs) d'articles de son cru ou de ses fabriques. Sur cette somme

on compte, en nombres ronds, pour 1,100,000 livres sterling (27,500,000 francs) de coton filé, et pour 100,000 livres sterling (2,500,000 francs) de houille, étain brut, fer et plomb.

Les droits et les prohibitions dirigés contre les articles de fabrication britannique en ont constamment et progressivement diminué l'importation.

En 1837 elle est descendue à 2,000,000 livres sterl. (50,000,000 de fr.).

En 1830 elle est descendue à 1,776,000 livres sterl. (44,000,000 de fr.).

En 1840 et 1841 elle n'a plus été que de 1,600,000 liv. sterl. (40,000,000 de fr.)[1].

[1] Aucune des données numériques établies dans ce chapitre sur le commerce de la Russie avec l'Angleterre ne s'accorde avec les données officielles. Nous rétablissons ci-dessous les chiffres exacts tels qu'ils résultent des informations recueillies par le gouvernement français :

ANNÉES.	COMMERCE DE LA RUSSIE AVEC TOUS LES PAYS ÉTRANGERS.			COMMERCE DE LA RUSSIE AVEC LA GRANDE-BRETAGNE.		
	Importations	Exportations	Total.	Importations	Exportations	Total.
	fr	fr	fr	fr.	fr.	fr.
1837	277,062,000	280,855,000	557,917,000	80,631,000	114,010,000	194,641,000
1838	273,200,000	336,018,000	609,218,000	77,747,000	85,105,000	162,852,000
1839	274,375,000	371,843,000	646,218,000	73,147,000	80,191,000	153,338,000
1840	300,766,000	324,307,000	625,073,000	75,753,000	133,782,000	209,535,000
1841	317,718,000	345,529,000	663,247,000	On n'a pas encore, pour ces deux années, les relevés par pays.		
1842	338,000,000	331,000,000	669,000,000			

Le tarif russe a été calculé pour exercer cette action restrictive par rapport à l'Angleterre. — Pour l'autre moitié des exportations russes qui se place dans le reste du monde, les principaux marchés de consommation sont les villes anséatiques, la France, la Prusse et les États-Unis. Ce que tous ces pays envoient à la Russie dépasse de beaucoup ce qu'ils en reçoivent; aux États-Unis et dans les villes anséatiques, les exportations excèdent trois ou quatre fois les importations.

Les vues que nous attribuons ici au cabinet russe et dont on trouve partout la preuve, donnent la clef de sa conduite en apparence contradictoire, cette conduite qui, en certains cas, nous a paru si pleine de sagacité, qu'en contemplant les effets de la politique russe, nous étions presque en admiration devant les moyens par lesquels elle sait amener le succès de ses ambitieux desseins.

De la part d'un Autocrate simplement russe, satisfait de ses possessions actuelles, et désireux seulement de développer, autant qu'il serait en lui, la richesse, la prospérité de cette cinquième partie du globe terrestre qu'embrasse l'Empire moscovite [1], cette politique serait anomale et

[1] Cette évaluation de l'étendue des possessions russes, que l'auteur

absurde; mais elle prend un caractère tout différent quand on la considère comme la politique personnelle des Romanoff, c'est-à-dire de souverains livrés aux rêves d'une domination universelle, et qui regardent la prospérité de leur pays actuel non comme la fin de leurs efforts, mais comme le moyen d'arriver plus vite à un autre but. On conçoit même qu'avec de telles vues, ces souverains n'hésitent pas à saisir tout autre moyen de les réaliser plus promptement, fût-ce au prix des intérêts collatéraux, car, dans une telle hypothèse, les intérêts de leur peuple deviennent eux-mêmes collatéraux pour eux. Tel est l'esprit qui dirige à présent la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg, et conséquemment son système commercial. Mais si le système russe, ainsi considéré, cesse d'être absurde, il est douteux qu'il soit très-sensé, même pour le but qu'on s'en propose évidemment — l'exten-

reproduit pour la seconde fois, est erronée. D'après les calculs le plus généralement admis, ceux de Lalande, la superficie du globe terrestre est de 25,772,931 lieues carrées, dont les terres occupent un peu plus du quart, soit 6,882,500 lieues carrées. La Russie possède en Europe une superficie de 952,190 lieues carrées, et environ 100,000 en Amérique, en tout 1,052,190 lieues carrées. C'est donc à peu près la vingt-quatrième partie du globe terrestre. Cela ne se rapprocherait de l'évaluation de l'auteur que par rapport à la superficie du globe, déduction faite *des mers* : mais alors les deux termes de la relation ne seraient plus identiques.

sion de l'empire des Czars en Asie. L'influence de la Russie dans l'Asie centrale est due spécialement à ses communications avec les peuples qui l'habitent. Ses Kosacs et ses Tartares ont ouvert, avec des tribus et des nations d'un difficile accès, des relations commerciales qui, en accoutumant celles-ci à un luxe, dont l'habitude leur fait une nécessité, multiplient les rapports entre elles et les Russes, les gagnent peu à peu, les apprivoisent, soumettent les unes, et répandent parmi les autres l'influence avec la renommée du pouvoir central. Le commerce russe date du règne de Pierre, ce souverain qui légua à ses successeurs le conseil de ne jamais oublier « que le commerce des Indes conduit à la sou- » veraineté du monde. » A peine la Russie avait-elle alors quelques manufactures; elle commença ses échanges avec des marchandises de fabrication anglaise. Prévoyant toutefois que l'exécution de ses projets pourrait amener tôt ou tard une collision avec la Grande-Bretagne, et s'y préparant même, comme on peut le reconnaître à l'examen de plusieurs branches de son administration intérieure, elle a craint de rester plus longtemps sous la dépendance de l'Angleterre pour ses approvisionnements; elle a pensé que celle-ci pourrait sacrifier les intérêts momentanés de sa politique, aussitôt que les vues ambi-

tieuses de sa rivale se dévoileraient, et qu'en refusant de fournir au commerce russe les articles qui lui sont nécessaires, elle interromprait ses progrès en Orient, et paralyserait son influence avant qu'il ait pu s'y établir solidement. En s'affranchissant de la dépendance britannique pour ces mêmes articles, la Russie n'évite pas seulement cette éventualité, elle la retourne pour ainsi dire contre sa rivale en lui fermant *un vaste marché*. Ainsi donc, plus on examine la nouvelle législation commerciale de la Russie, plus on reconnaît que ses dispositions, peu profitables aux intérêts propres du pays, sont directement hostiles à ceux de la Grande-Bretagne; et cela est naturel, puisque, en effet, c'était un esprit d'hostilité contre elle qui animait l'impérial législateur beaucoup plus que sa sollicitude pour le bonheur de ses peuples. Pour arriver à ce double but de rendre le commerce russe, en Orient, indépendant de l'Angleterre et d'en exclure le commerce anglais, on a manifestement compromis les exportations de la Russie à l'Occident. Quand on songe que ces exportations s'élevaient autrefois à 10,000,000 sterling (250,000,000 francs), et que le revenu de l'Empire en excédait à peine 17,000,000 sterling (425,000,000 francs), on peut se former, par la grandeur de ce sacrifice, une idée de la gran-

deur des projets que nourrit ce malheureux cabinet.

Nous connaissons beaucoup de Russes qui doutent, ainsi que nous, de l'utilité réelle de cette politique, même à ne considérer que les résultats immédiats qu'on s'en propose. Ils comprennent que la crainte de voir un état constitutionnel comme l'Angleterre interrompre ses relations commerciales, dans un but politique, contrairement aux intérêts de sa population manufacturière, repose sur une chance trop éloignée, trop peu probable, pour qu'il soit bon de lui sacrifier une part si considérable des ressources d'un pays comme la Russie, déjà retardé dans ses progrès par la lourde charge des établissements qu'elle entretient. La Russie pouvait continuer à tirer d'Angleterre les marchandises qu'elle vend ou pourrait vendre à l'Asie; et s'il est vrai qu'un peuple riche comme le nôtre aurait moins à souffrir de l'interruption commerciale qu'elle redoute, qu'un peuple pauvre comme le sien, c'est une éventualité sur laquelle elle devait être pleinement rassurée par les formes particulières de notre gouvernement. Il est évident que tant que la Russie ne nous aurait pas fermé son marché, quelles que fussent d'ailleurs ses dispositions politiques à notre égard, nous aurions continué à l'approvisionner. Le régime constitutionnel,

s'il tend à développer les forces de l'état, en limite toujours l'emploi. Un despote fait du pays qu'il gouverne tout ce à quoi un tel pays est propre; mais le cabinet d'un état constitutionnel ne fait jamais que ce que celui-ci veut bien autoriser. Un pays constitutionnel peut aisément être guidé dans le sens de ses intérêts les plus immédiats; rarement on obtient de lui le sacrifice de ceux-ci aux chances de l'avenir. Il diffère en cela du despotisme, qui peut user de tout ce qu'il a de pénétration pour préparer les projets les plus lointains, et, comme la Russie, attendre patiemment que le fruit qu'elle a semé arrive, après longues années, à maturité.

Du reste, les efforts extraordinaires qu'a faits le gouvernement russe pour naturaliser dans ses états l'industrie manufacturière ont eu si peu de succès, que depuis quelques années ses meilleures têtes semblent avoir conçu des doutes sur la possibilité d'en tirer de suffisants avantages. Dans la pensée que, par différentes causes sociales et politiques, toute espèce d'industrie doit réussir plus promptement en Allemagne qu'en Russie, le cabinet impérial paraît avoir résolu de recourir à l'industrie allemande, pour le cas où les fabriques russes ne pourraient suffire à l'approvisionnement du marché asiatique; des traités et des arrangements ont en conséquence été con-

clus dans ce but avec les états de l'Allemagne.

L'union commerciale des trois quarts de ces états, connue sous le nom de *Zollverein*, doit son origine à l'influence et aux efforts persévérants de la politique prussienne. Commencée en 1818 par l'acte passé avec la petite principauté de Schwartzburg-Sunderhausen, elle n'a que depuis très-peu d'années atteint son plein et entier développement. Le système du Zollverein résulte de vues très-diverses et n'ayant entre elles aucun rapport n'écessaire, bien qu'on les confonde souvent ensemble parce qu'elles font partie d'un même plan. Dans le principe, il s'agissait uniquement de l'administration intérieure et de la fusion très-louable de tous les états de l'Allemagne, au point de vue des intérêts commerciaux. Une ligne de douanes commune entourait toute l'association; cette ligne une fois franchie, tout l'intérieur de l'Allemagne jouissait, pour la circulation des marchandises, de la même liberté que la France et l'Angleterre. Auparavant, un petit état pouvait prohiber ce que tel autre permettait. Le commerce intérieur et les manufactures étaient gênés, harcelés, comme nous pouvons imaginer qu'ils le seraient en Angleterre si chaque comté était indépendant et avait une douane à la frontière. — Ce but s'est modifié dans un esprit d'hostilité contre la Grande-Bretagne; le système

du Zollverein se rapproche maintenant du fameux système continental de Napoléon; il tend comme lui à l'exclusion de tout article de fabrique ou de production britanniques, dont le travail indigène peut fournir le similaire.

On assure que l'instigation et les promesses de la Russie n'ont pas médiocrement soutenu les efforts incessants de la Prusse pour le développement de l'association et pour l'animer d'un esprit anti-anglais. On assure que, journellement convaincu de l'inutilité de ses tentatives pour rendre la Russie manufacturière, le cabinet impérial a promis au Zollverein d'ouvrir les marchés de l'Orient aux produits allemands dès que l'association serait parvenue à fabriquer tout ce que l'Angleterre lui fournissait autrefois, et tout ce que pourraient exiger en outre la consommation de l'Asie centrale jointe à celle de la Russie. Une autorité hardie, mais compétente, caractérise ainsi l'idée qui dirige à cet égard les deux cabinets : « La Russie, qui ne perd aucune occasion de s'agrandir, et qui trouve dans la Grande-Bretagne son principal obstacle, en éprouve une inimitié contre celle-ci; car, excluant les produits anglais d'une grande partie du continent, elle frappe la Grande-Bretagne du coup le plus sûr et du péril qui lui soit sensible. Par suite du même système, toutes les

fois qu'un nouveau progrès industriel se sera manifesté en Allemagne, la Russie saura créer un intérêt correspondant sur le vaste marché dont elle tient les clefs, et c'est ainsi qu'elle fortifiera l'influence que lui ont déjà donnée la crainte des institutions libérales et ses alliances avec les maisons princières d'ordre inférieur[1]. »

Quant à l'espoir qu'entretient l'ambition russe d'étendre ses possessions territoriales en Allemagne, ou de s'agrandir aux dépens des possessions allemandes, c'est tout au plus si de telles vues pourraient atteindre le royaume militaire

[1] Il n'est pas nécessaire de recourir à ces suppositions pour expliquer la naissance et l'accroissement progressif du Zollverein. L'association existait en germe dans les traités de 1815, auxquels l'Angleterre a concouru : la communauté des besoins et des intérêts l'a réalisée. En adoptant un système commercial, non pas répulsif, mais seulement protecteur (car jusqu'ici les tarifs du Zollverein ne sont nullement exagérés), l'Allemagne obéit à la même loi de conservation que beaucoup d'autres pays; elle suit l'exemple de l'Angleterre et de la France; elle met en œuvre les richesses brutes dont la nature l'a dotée. C'est ainsi que se créent et se développent les forces industrielles et commerciales. S'il en résulte plus d'égalité entre les différents peuples de l'Europe, si, par suite, tous échappent successivement au monopole d'un seul pour traiter entre eux d'égal à égal, réalisant ainsi, après moins d'un demi-siècle, le rêve d'un grand homme, pourquoi s'en prendre à telle ou telle puissance? pourquoi en accuser l'inimitié ou l'ambition de tel ou tel souverain? L'ambition opère rarement de tels prodiges. Pour notre part, nous ne pouvons voir dans le mouvement économique qui entraîne aujourd'hui l'Europe centrale d'autre conspiration que celle des intérêts nationaux et des nécessités matérielles.

de Prusse, — ce royaume où chaque homme est un *apprenti soldat*, et dont on peut dire que les trompettes et les tambours n'ont pas moins étourdi l'Europe depuis la paix que sous Frédéric au temps de la guerre. Mais il y a des raisons de croire que le gouvernement russe estime trop peu la stabilité de son voisin pour ne pas encourager lui-même cette espérance; du moins dans la classe inférieure des officiers ambitieux et des employés de cour auxquels la politique impériale a pu inspirer quelques velléités de conquêtes à l'étranger, parmi ceux qui se nomment eux-mêmes les Romains modernes, est-il certain que l'on parle souvent en confidence de planter, d'ici à peu d'années, l'aigle à double tête des Romanoff sur Constantinople et dans la capitale de Prusse..... Et il ne faut pas oublier que ce sont les mêmes hommes qui ont une telle frayeur du ministère du comte Benkendorff, que rien au monde ne les ferait convenir, en présence d'un tiers, que l'empereur Paul n'est pas mort naturellement.

Le grand dignitaire maritime de l'empire — le descendant et l'homonyme du favori de Pierre Ier — se rappellera probablement, s'il parcourt ces pages, qu'après dîner, sur le pont du navire à vapeur qui le conduisait à Stettin, il dit à ses officiers (assez indiscrètement sans doute pour

quelqu'un qui touche de si près à l'Empereur) : « Voilà la route par laquelle vraisemblablement nous enverrons quelque jour un vice-roi à Berlin. »

Peut-être de tous les États européens la Prusse est-elle celui dont la condition est le moins comprise en Angleterre; on s'y méprend à son égard de la manière la plus fâcheuse, parce que sa situation n'y est pas seulement inconnue, mais dénaturée. Rien de plus artificiel que la monarchie pussienne; rien de moins sûr que la conservation de sa nationalité actuelle. Il n'a pas fallu moins que l'administration de Frédéric Ier, le génie extraordinaire de Frédéric II, joints à une prudence continue et à un bonheur singulier, pour faire de la Prusse ce qu'elle est aujourd'hui; mais elle est loin d'être ce qu'on la suppose vulgairement.

Les principales relations de l'Angleterre avec la Prusse sont dans les provinces rhénanes. Françaises autrefois, ces provinces attendent impatiemment une constitution; elles sont encore gouvernées par des lois françaises; récemment même il a paru peu sûr d'y introduire le code prussien. Elles sont en grande partie catholiques romaines, et le gouvernement tremble qu'à la première occasion elles ne se jettent dans les bras de la France. — Dans cette situation, les

provinces rhénanes, fertiles et de grande valeur, sont traitées en enfants gâtés; on leur montre une douceur paternelle qui ne ressemble en rien à l'administration de la vieille Prusse ou Prusse orientale. D'un autre côté, la politique prudente du gouvernement a su se concilier à peu près tout ce qu'il y a de talents libéraux au dedans et au dehors de ses États, et la vénalité de ces talents est un des indices les plus décourageants des destinées futures de l'Allemagne. On stimule ces écrivains à attaquer, à stigmatiser, sur un ton d'ultrà-libéralisme, les institutions libres des États constitutionnels, en préconisant sans restriction le gouvernement et l'administration de la Prusse. Des louanges fastidieuses de ces littérateurs démocrates, les Anglais concluent naturellement que tout doit être parfait en Prusse; c'est de la même source qu'est venue l'idée vulgaire des ressources et de la nationalité prussienne, idée qui a fait de la Prusse une puissance de premier ordre. En réalité, tout ce qu'un gouvernement intelligent et stable pouvait entreprendre pour consolider la monarchie, le cabinet de Berlin l'a entrepris; il a fait plus : il a donné, avec sagesse et habileté, satisfaction aux intérêts des populations partout où il a pu le faire sans sacrifier la sécurité du gouvernement, ou l'unité d'un royaume artificiellement formé

de tant d'États divers. C'étaient là des mesures indispensables, et, malgré tout cela, la monarchie prussienne, faite de toutes pièces après l'orage de trente ans qui suivit l'invasion du grand Gustave, différente de toutes les autres monarchies, même les plus faibles de l'Europe, est probablement destinée à disparaître dans la première conflagration générale.

La Prusse est pauvre; — la guerre ruinerait entièrement son crédit; la fidélité du peu de provinces riches qu'elle possède est douteuse; et son histoire a toujours prouvé ce que montraient sa géographie et ses statistiques militaires, que la perte de deux batailles importantes est celle de la monarchie tout entière. Les guerres du grand Frédéric tendent plutôt à confirmer qu'à affaiblir cette assertion. Son génie particulier, presque sans égal dans l'histoire, fut un rare accident, sur le retour duquel il n'y a pas à compter dans l'avenir; mais quand même il surgirait un autre Frédéric, il ne trouverait plus, comme au temps de celui-ci, les armées prussiennes supérieures à celles des peuples voisins : tout au contraire, il aurait à combattre des adversaires bien différents. Malgré les avantages qu'il possédait sous ce rapport, Frédéric perdit plusieurs fois la Prusse, et ce n'est pas par la seule force de son génie qu'il la recouvra; — on

peut ajouter, sans injustice, que ce fut aussi par l'heureuse coïncidence des fautes et des divisions de ses ennemis.

Si la Prusse sous Frédéric a obtenu des succès décisifs sur les Russes, il n'en a plus été de même après sa mort. Dans une multitude de combats livrés depuis cette époque, on n'en trouve aucun où l'armée prussienne soit parvenue à vaincre sans le secours d'une vaste supériorité numérique, ou sans l'assistance d'armées alliées; et même avec ces moyens, c'est à grand'peine si elle n'a pas succombé sous les coups de la France.

Peut-être, depuis les sommités du ministère de la guerre jusqu'aux tailleurs des régiments, tout le monde en Prusse a-t-il fait de son mieux pour l'amélioration de l'armée; mais il n'en est pas moins vrai que, dans les parties essentielles de son matériel militaire, elle s'est toujours montrée inférieure aux Russes et aux Français. Aussi, lorsque le sort du royaume dépend d'une bataille ou deux, le cabinet de Berlin est-il excusable de n'en pas attendre l'issue avec la même confiance que les Spartiates, ces boulevards de l'ancienne Grèce. La prévision du sort qui attend cette vaste monarchie, balancée comme un poids dans un douteux équilibre, est la cause de l'esprit d'acquisition qui anime son gouverne-

ment aussi bien que le gouvernement russe. — Celui-ci puise, dans la vulnérabilité de la Prusse, l'espoir de la supplanter à l'occasion, et de réaliser dans le Nord une partie de ses rêves ambitieux, en embrassant dans sa domination la Baltique, comme elle est parvenue dans le Midi à soumettre les côtes de la mer Noire. — La Prusse, elle, poussée par l'instinct de la conservation, cherche à étendre son influence et ses possessions en Allemagne, afin de pouvoir à tout événement y trouver une base plus stable et plus solide. Elle ressemble à ces sapins de l'Orient, qui s'élèvent à des hauteurs gigantesques, quoique leurs racines ne pénètrent pas dans le sol au delà de quelques pouces. Maintenant elle s'efforce de s'y enfoncer profondément pour mieux résister à la tempête; mais l'entreprise soulève des rivalités et présente plus d'un péril. D'abord le patronage des États de l'Allemagne sera disputé pied à pied par l'Autriche; ensuite les provinces rhénanes, impatientes de jouir d'un gouvernement constitutionnel, sont trop près de la France pour échapper à la tentation. Enfin, le voisinage de la Russie présente une perspective des plus alarmantes. Malheureusement pour la Prusse, la nécessité d'acquérir des intérêts, une influence étendue en Allemagne, est un de ses besoins immédiats; le danger

dont la menace l'invasion du libéralisme est de tous les instants, et les effets possibles de l'ambition russe paraissent encore si éloignés, qu'on peut espérer de les détourner. La Russie tend la main du secours et de l'amitié; la Prusse l'accepte pour atteindre, en s'appuyant sur elle, le but qu'elle poursuit immédiatement, et elle compte, au moyen des facilités et de la force qu'elle y puise, se mettre en mesure de se défendre contre les dangers à venir de cette alliance.

Avec l'arrière-pensée des deux cabinets, leur union, comme tant d'autres arrangements politiques, est, relativement aux éventualités éloignées, une sorte de finasserie réciproque; mais, à l'égard des résultats immédiats, elle est parfaitement sincère, et son premier fruit a été l'institution anti-britannique du célèbre Zollverein.

L'ambition défensive du cabinet de Berlin ne mériterait que des éloges, si les intérêts de la monarchie prussienne s'accordaient avec ceux de la population; mais il n'en est rien. Le véritable intérêt de l'Allemagne serait d'unir tous ses peuples soit sous un lien fédéral, soit dans une fusion absolue, ce qui résulterait promptement d'une constitution commune. Réuni, ce vaste pays pourrait licencier sans crainte les trois quarts des armées qui épuisent aujourd'hui ses

ressources pour le soutien de nationalités fictives, et ne servent en réalité d'appui qu'à des intérêts de famille. Assurément le malheureux officier prussien, qui, après des années de service, regarde avec envie la tasse de café ou le verre de mauvais vin que sa misère habituelle ne lui permet pas de se donner, — ou qui se voit obligé de laver de ses propres mains sa seule et unique chemise, — serait mieux employé pour lui-même et pour son pays à quelque utile profession, qu'au stérile accomplissement de ses devoirs militaires.

L'adoption du gouvernement représentatif en Allemagne conduirait tôt ou tard à la fusion des États qui la divisent; c'est la conscience de ce fait qui porte le cabinet de Berlin à tout risquer plutôt que d'introduire cette forme de gouvernement dans ses provinces les plus riches. Également antipathiques aux autres souverains allemands, les constitutions qu'ils ont prétendu établir ne sont que des parodies de celles d'Angleterre, de Hollande, de Belgique, de France et de la péninsule espagnole. Toutefois, le gouvernement prussien, au rebours de l'empereur Nicolas, qui ne prend pas la peine de cacher sa haine des institutions libérales, entretient artificieusement l'idée qu'il n'est pas contraire au système représentatif, mais que, ne croyant pas

ses peuples suffisamment mûrs pour ce système, il désire les disposer peu à peu à le recevoir.

« Après tout, entend-on dire en Angleterre, la Prusse est raisonnable, puisqu'elle se borne à ajourner temporairement, sans la refuser, cette faveur à laquelle elle prépare son peuple, en dirigeant d'abord toutes ses facultés vers le développement de l'éducation. » Mais on devrait remarquer qu'à mesure que l'éducation progresse, le gouvernement, en la gardant dans ses propres mains, en diminue le danger; que l'éducation est de plusieurs sortes, et que celle qu'on répand en Prusse avec tant d'ostentation se rapproche beaucoup de celle qui existe en Russie depuis les jours de Pierre le Grand. Beaucoup de Russes ont acquis de l'instruction dans les langues et les sciences, sont devenus savants en médecine, en botanique et en conchyliologie, sans posséder la moindre notion des droits et des devoirs de l'homme dans l'état de société, — conséquemment sans un atome d'éducation politique. L'espèce d'éducation que tolère la Russie est également répandue en Prusse; mais si le lecteur veut se faire une idée des facilités offertes à ceux qui cherchent les connaissances politiques, les seules qui puissent préparer un peuple à prendre part à son propre gouvernement, qu'il examine la marche de la

censure prussienne, qu'il considère que le journal le *Times* est exclu des États prussiens, et qu'on n'a pas voulu y permettre la publication du pamphlet que nous donnons en appendice, et dans lequel un Finnois rappelle respectueusement à l'empereur Nicolas, plutôt qu'il ne lui reproche, d'avoir enlevé à son pays natal la constitution jurée par son frère et par lui-même lors de son couronnement.

L'exercice de la censure ne ressemble en rien à la répression légale de la presse. Sous le régime légal, quelque sévère qu'il soit pour les libelles, des griefs sérieux peuvent toujours se produire; il suffit que l'opprimé ait le courage de braver les rigueurs de la loi. Mais la censure étouffe, par son *veto*, jusqu'aux réclamations les plus justes. — Quand les Anglais connaîtront mieux la Prusse, ils jugeront que son gouvernement se serait montré plus libéral en répudiant ce grand éteignoir des lumières qu'en se déterminant à envoyer un évêque à Jérusalem.

Remarquons, d'ailleurs, que si dans certains pays et pour certaines classes de la société, une liberté complète peut avoir des dangers, l'abus en est beaucoup moins à craindre de la part des Allemands, et notamment des populations prussiennes que de tous autres. A l'exception de quelques boutades des étudiants, provoquées par

la jeunesse ou la bière, et sauf quelques émotions passagères de la populace des grandes villes contre les Juifs, il n'est pas de peuple en Europe si tranquille, si rangé, si inoffensif, si soumis à l'autorité — il n'en est pas de plus humain ou de plus industrieux. Les troupes de colons qu'il envoie annuellement aux États-Unis y deviennent, malgré la transition subite d'un gouvernement absolu à la démocratie, les citoyens les plus paisibles de leur patrie adoptive. — De fait, ce qu'on pourrait souhaiter au caractère allemand, c'est un peu de cette effervescence et de cette énergie qui semblent avoir abandonné le pays depuis l'émigration des Helvétiens, des Francs, des Bataves et des Saxons, et dont il reste à peine quelque trace dans les montagnes du Tyrol.

Pour la Russie, obligée de se faire d'industrielle marchande, ses intérêts seraient naturellement d'acheter en Angleterre de bons produits, à bon marché, au lieu de payer fort cher les mauvais produits de l'Allemagne. Mais l'intérêt particulier de Nicolas est, en premier lieu, de faire échec à un rival, et ensuite de se placer, autant que possible, hors de sa dépendance. Ici la politique des Romanoff vient à l'encontre de celle du Russe. L'aggravation des droits de douanes sur les produits anglais, — aggravation telle, qu'elle équivaut presque à une prohibition ab-

solue, et qu'elle oblige les trois quarts des navires employés au commerce du Nord avec la Russie, à partir sur lest ou à n'y porter que du charbon, — cette aggravation a réduit les négociants anglais à chercher dans d'autres pays les articles qu'ils demandaient autrefois aux Russes. Aussi les exportations de ceux-ci ont-elles diminué progressivement au lieu de s'accroître, comme elles auraient dû le faire en proportion du vaste accroissement de la population. Et comme chaque année la Russie demande moins à l'Angleterre, l'Angleterre, par suite, demande chaque année davantage aux autres marchés les produits qu'elle prenait en Russie. Il est très-rare qu'une fois détourné de ses premières voies le commerce les reprenne; très-rare que les spéculateurs quittent les marchés qu'ils se sont créés pour revenir à ceux qu'on leur avait fermés. Ainsi, 10 ou 12 millions (200 à 300,000 francs) de produits que le pays exportait de plus autrefois y restent à présent sans débouché. Il est à remarquer que, bien que les principaux produits de la Russie consistent en objets de première nécessité, le cuir, le chanvre et le suif, les quantités de ces produits qu'elle exporte sont, pour elle, des superfluités qui, en restant dans le pays, ne contribueraient en rien à augmenter son bien-être matériel. S'il est vrai que les produc-

tions variées de l'Empire puissent satisfaire à tous ses besoins, il ne faut pas oublier que, ces besoins satisfaits, ce qui reste — et cela forme une masse considérable — se trouve entièrement perdu, s'il n'est pas échangé contre des objets de luxe de fabrication étrangère. Ni le cuir, ni le suif, ni le chanvre, lorsqu'ils ne trouvent plus au dehors l'écoulement de leur surabondance, ne peuvent se transformer pour suppléer les autres articles qui manquent au pays. Les terres où croît le chanvre ne sont guère propres à d'autres cultures. Les prairies sauvages des steppes où s'élève le bétail, ne peuvent produire autre chose que le cuir et le suif qu'on en tire. Il est donc vrai que l'Angleterre, en cessant pour ces articles de demander à la Russie ce qu'elle peut se procurer ailleurs avec plus d'avantage, l'appauvrit en définitive de 10 ou 12 millions sterling par année. Quant aux importations, elles devaient, un peu plus tard, se ressentir de la diminution des exportations, — alors que les exportateurs, gênés par le manque de débouchés, se verraient dans l'impossibilité d'acheter autant qu'à l'ordinaire, par le double effet des aggravations de droits qui rendent les achats plus coûteux, et de la réduction de leurs ressources personnelles : elles ont effectivement diminué de 50,000,000 de roubles (54,500,000 fr.

environ). Les revenus de la couronne, il est vrai, n'ont pas encore subi d'affaiblissement, parce que les droits ayant été doublés, les importations peuvent diminuer de moitié sans rien changer à l'état du revenu; mais il en sera tout autrement quand l'appauvrissement des consommateurs, résultat de la diminution progressive des exportations et de la cherté des objets consommés, aura fait décroître encore le chiffre des importations. En tombant au quart, bien que les droits soient doubles, elles amèneront une diminution notable de revenu; et si, pour la couvrir, on élève encore le tarif, les importations cesseront tout à fait.

La politique qu'il poursuit, — et qu'il peut modifier prochainement, sauf dans l'esprit anti-britannique qui en fait la base, — a conduit le gouvernement à donner l'exemple des entreprises manufacturières; il a ainsi dépensé des sommes prodigieuses à élever et à soutenir des fabriques colossales, et il ne s'est arrêté dans cette marche que tout récemment, mais sans rétrograder.

On s'est imaginé que le succès de ces établissements, fondés et continués dans des circonstances spécialement favorables, serait pour le gouvernement une source importante de profits, et pour la nation un exemple encourageant. Les auteurs de ce plan pouvaient, non sans raison,

dans l'origine, se persuader que leurs espérances se réaliseraient, du moins sous le premier rapport. La couronne possédait du domaine impérial, et comme propriété privée de l'Empereur, une quantité de serfs ou d'esclaves, dont le nombre dépasse maintenant plus de vingt millions. Elle pouvait, avec une très-faible rémunération, utiliser leur travail; — il suffisait de leur fournir les articles les plus grossiers de la nourriture et du vêtement. Elle avait, en outre, l'avantage de pouvoir consacrer à ces spéculations tous les capitaux nécessaires. Lorsqu'une fois il eut adopté l'idée de rendre la Russie manufacturière, le gouvernement se vit entraîné naturellement, par sa position de maître d'une si grande partie du peuple, à le diriger dans la nouvelle voie qu'il voulait ouvrir au travail, puisque les serfs de la couronne formaient à eux seuls les deux cinquièmes de la population slave. Comme source de bénéfices, l'entreprise a échoué de la manière la plus complète; et les grands propriétaires, qui ont été poussés par la politique du gouvernement à suivre son exemple, n'ont guère plus de raison de s'en applaudir.

La corruption, cette plaie qui dévore le gouvernement et la société, se montre ici, comme partout, paralysant, frappant de stérilité les efforts du pouvoir. Montées dans des proportions

de grandeur et de magnificence, les fabriques de la couronne sont conduites avec une régularité toute militaire; elles réunissent toutes les causes possibles de succès, puisqu'elles joignent aux avantages d'un capital énorme la demande continuelle de leurs produits et l'extrême bas prix de la main-d'œuvre. Quelque erronée qu'ait été dans le principe l'idée d'encourager ces établissements par d'aussi lourds sacrifices, on comprend encore moins que dans des conditions aussi favorables ils ne prospèrent point : il semblerait qu'au moins ils devraient se développer comme ces plantes cultivées à grands frais dans un sol qu'elles épuisent; — mais ils ne croissent même pas.

On a dépensé des millions, — on a, pour les faire valoir, des milliers d'esclaves qui ne coûtent que leur subsistance strictement nécessaire, — et cependant, loin de produire un revenu, les manufactures impériales restent un inutile fardeau pour le gouvernement, auquel elles ne parviennent même pas à fournir les articles dont il a le plus besoin. Elles seraient englouties demain par un tremblement de terre, que — malgré la perte d'un capital immense, et conséquemment malgré celle de l'intérêt de ce capital venant en déduction du prix des produits, — le gouvernement pourrait se procurer au dehors

les objets qui lui sont nécessaires à meilleur marché qu'il ne peut les fabriquer aujourd'hui. A la vérité, ces vastes et splendides établissements présentent un aspect imposant à l'œil de l'étranger, qui, dans sa simplicité, accueille avec une confiance sans bornes les assertions ou les rapports des agents du gouvernement, — sans se douter que ces rapports, tout remplis de détails controuvés ou de faussetés honteuses, ont été arrangés tout exprès pour produire l'impression la plus favorable de la position prospère de l'industrie officielle. C'est sur l'autorité de tels documents qu'on se fonde pour préconiser le système manufacturier de la Russie et pour en vanter l'excellence.

On en voit un exemple dans le livre d'un voyageur qui visita les vastes usines de métallurgie, les ateliers de mécanique pour la construction des machines à vapeur, les fabriques de drap, les manufactures de coton et d'autres étoffes, les fabriques de quincaillerie, de porcelaine, les verreries, les manufactures de tapis, de papier, en un mot, toutes les applications imaginables de l'industrie humaine. Il a trouvé de vastes usines sous les ordres d'un chef ayant le rang et l'uniforme de général, et qui a sous lui des colonels, des majors, des capitaines, en guise de contre-maîtres ; car, en Rus-

sie, telle est la manie du rang militaire, que, jusqu'aux allumeurs de lampes, tout le monde porte l'uniforme, quelque souillé qu'il soit généralement dans ces sortes de travaux. Il nota que les ouvriers, tous serfs de la couronne, sont assujettis à des habitudes de discipline industrielle qu'on maintient au prix de cinq shillings par mois; que leur travail, dirigé par des artisans étrangers, engagés à des salaires élevés, se fait à l'aide des machines et des instruments les plus parfaits, fournis par la libéralité du gouvernement, sans égard à la dépense. La vaste forge de Pierre-Zavodsky, les usines de Toula et de Colpenas, où se construisent les machines à vapeur de la plus grande dimension, et l'établissement d'Alexandroffsky, plus étendu et aussi varié que notre célèbre Soho-square, lui ont paru de glorieux monuments de sagesse et de bonne administration.

Voilà tout ce que recueille le voyageur dans son examen rapide et superficiel, et tout cela, rapproché des rapports officiels, le mène à des conclusions parfaitement erronées. Nous nous sommes livré à un examen plus sévère, et nous trouvons qu'aucune de ces entreprises du gouvernement, quoique fondées sur une plus grande échelle que tous les établissements anglais du même genre, n'a pu construire un seul bateau

de fer à vapeur, ou un seul rail pour chemin de fer; on ne les soutient qu'à force de sacrifices pécuniaires. En même temps, les arts industriels ont fait si peu de progrès, qu'à l'exception des glaces et de la porcelaine fine, exclusivement destinées à l'usage de la cour, tous leurs produits sont inférieurs en qualité à ceux des fabriques étrangères, sauf en un petit nombre de cas où ils obtiennent la qualité au moyen d'un prix infiniment plus élevé.

Nous donnerons, sur l'organisation et la marche de ces manufactures modèles, quelques détails, qui auront surtout de l'intérêt en ce que les mêmes causes qui frappent ces établissements d'impuissance atteignent aussi, en grande partie, les établissements particuliers.

On en trouve un frappant exemple dans les usines à fer des environs de Saint-Pétersbourg, dont nous nous occuperons d'abord. Elles sont sous la direction d'Anglais, les généraux Clarke et Wilson, hommes de basse origine, comme la plupart des Anglais au service de la Russie, et qui, soit par suite de leur naissance dans le pays, soit par la longue résidence qu'ils y ont faite, en ont entièrement adopté les mœurs et les coutumes, mais dont on cite cependant l'administration pour son intégrité relative. Ces usines ont une grande étendue, particulièrement celle

de Colpenas, sur la rive gauche de la Néva, un peu au-dessus de Saint-Pétersbourg; leurs vastes bâtiments ont été pourvus de toutes ces machines compliquées d'invention britannique, aussi bien que de ces puissants et gigantesques instruments avec lesquels on fabrique aujourd'hui d'énormes masses de fer, qu'autrefois l'artisan n'avait aucun moyen de mettre en œuvre, et qui ne sont même devenus nécessaires que depuis la nouvelle impulsion imprimée par la vapeur à toutes les parties de l'art vulcanique.

Cet établissement est consacré à la fabrication de tout ce qui concerne le service maritime, ainsi que des ouvrages métallurgiques nécessaires à l'armement des navires, tels que boulets, canons, machines pour les bateaux à vapeur, etc.; il dépend de l'amirauté, de même que ceux de Sisterbeck, Toula et plusieurs autres dépendent du ministère de la guerre. Des chefs distincts administrent chaque manufacture; quelquefois ils en ont deux à gérer, quand ce sont des établissements de même nature, ce qui est assez la coutume en Russie[1] : chaque géranco est indépendante des autres, et même de toute autre partie de l'administration générale que

[1] Les usines impériales de Colpenas et d'Alexandrowski, éloignées de quelques milles l'une de l'autre, sont toutes deux sous les ordres d'un même directeur. (*Note de l'auteur.*)

celle à laquelle elle est spécialement attachée. Chacune d'elles est autorisée à passer toute espèce de contrat soit avec tout autre département ministériel, soit avec des particuliers. Les uns et les autres payent en entier ce qu'ils y achètent, et, à la fin de l'année, chaque établissement clôt son compte de recettes et dépenses. Ainsi, l'amirauté doit payer immédiatement les commandes qu'elle peut faire à Sisterbeck, et de même le ministère de la guerre pour les ouvrages commandés par lui à Colpenas.

Indépendamment des avantages de la localité, Colpenas et les autres établissements impériaux jouissent de la faculté de requérir autant de milliers de serfs que les directeurs croient devoir en employer, et du privilége d'avoir la préférence sur les usines particulières, dans toutes les commandes du gouvernement, ces usines n'étant admises à ces sortes d'entreprises que lorsque les établissements impériaux ont refusé de les prendre au même prix. — Or, si l'on jette les yeux sur les ouvrages de fer et de cuivre qui décorent à Saint-Pétersbourg tous les monuments publics, on trouvera que tous portent le nom de l'anglais *Beird*, récemment décédé, qui pendant longtemps fut à la tête d'une usine à fer, en concurrence avec les établissements impériaux, et qui y fit une grande fortune, bien

qu'il eût à tenir compte de l'intérêt des capitaux engagés dans son industrie, et qu'obligé de louer ou d'acheter des esclaves, il dût payer la main-d'œuvre fort cher, double fardeau dont ses compétiteurs étaient exempts. Au refus des colossales usines du gouvernement, il se chargea des neuf dixièmes des entreprises publiques, qu'il put soumissionner à des prix beaucoup plus bas. *M. Beird* donnait de ses succès une explication fort simple : il se contentait, disait-il ordinairement, de ne pas gagner ce que volaient les gens du gouvernement. Dans le fait, les établissements impériaux sont en rapport avec un trop grand nombre d'employés qui tous, d'une manière quelconque, et du premier jusqu'au dernier, entendent bénéficier malhonnêtement sur chaque affaire, pour pouvoir livrer leurs produits au même prix que les établissements privés. Les directeurs eux-mêmes, sachant bien qu'il leur eût été difficile de rivaliser avec *M. Beird* pour ces sortes de travaux, acceptaient ordinairement de lui quelque pot de vin pour ne pas le forcer à trop réduire ses prix. Voilà comment il parvint, malgré des désavantages manifestes, à fournir le bronze de la colonne d'Alexandre, la couverture en fer de la nouvelle cathédrale, les chapiteaux de cuivre des colonnes, les statues publiques, les ponts suspen-

dus, et même une grande partie des canons et des boulets pour la marine.

Ces faits en disent plus que des volumes sur la manière dont les fabriques impériales sont administrées. Ajoutons que l'usine de Colpenas est si avantageusement située, que si le gouvernement voulait en affermer l'emplacement, il en obtiendrait un fort beau revenu, sans compter qu'il pourrait se procurer par l'industrie privée toutes choses à quarante pour cent meilleur marché qu'elles ne lui reviennent aujourd'hui par sa propre fabrication.

On dirait que rien d'utile ou de profitable ne peut réussir entre ses mains, exposées que sont toutes les institutions à l'insatiable avidité de ses agents. Le monopole du débit des spiritueux en offre une preuve des plus frappantes. Dirigé d'abord par le gouvernement, ses produits diminuèrent par degrés jusqu'à ce qu'ils ne fournirent même plus de quoi subvenir à la dépense du contrôle. Il fut alors affermé à l'industrie particulière, qui en paye maintenant une rente de cinq millions sterling (125,000.000 francs), près d'un tiers du revenu total de l'Empire.

Dans un pays où la loi prononce des peines si rigoureuses contre le péculat, on ne croirait jamais, sans l'avoir vu, avec quelle impudence il s'exerce. Avoir la moindre affaire avec le gou-

vernement sans se frotter à l'improbité de ses agents, c'est, pour tout individu quelconque, aussi impossible qu'au chameau de l'Écriture de passer à travers le trou d'une aiguille.

En voici quelques exemples qui se présentent à notre souvenir. Un officier d'artillerie est envoyé dans une fonderie particulière pour vérifier la livraison et le travail de quelques pièces de bronze qui devaient être affectées à l'ornement d'un édifice public en construction à Saint-Pétersbourg. Déjà l'entrepreneur avait été obligé de financer de divers côtés pour obtenir l'affaire; il fut obligé de financer de nouveau pour empêcher ce fonctionnaire de lui susciter mille difficultés dans l'exécution, qu'il voulait cependant effectuer de la manière la plus loyale et la plus consciencieuse. Ce dernier impôt, joint aux précédents, ne lui laissait plus aucun bénéfice. Mais en donnant un peu plus à l'officier, l'entrepreneur en obtint les moyens de se dédommager amplement. Une communication est pratiquée, à travers le mur, du moule de fonderie dans une chambre adjacente; l'airain est ensuite coulé en présence du vérificateur et de ses aides, qui notent soigneusement le poids des matières employées, dans un relevé, copié et recopié, pour être déposé aux archives militaires; et pendant ce temps, une égale quantité s'écoule, au profi-

du fondeur, dans les gueuses préparées dans la chambre attenante.

Le même atelier soumissionne au gouvernement la fourniture de mille bombes et de mille boulets. Le contrat est passé à des prix qui laisseraient à peine un léger bénéfice s'il n'était annulé par les cadeaux que nécessite la corruption; ceux-ci pourtant sont indispensables. Mais l'agent chargé de la vérification du marché, colonel ou général, quel que soit son rang, aidera l'entrepreneur à sortir de la difficulté. Il place un homme, avec ordre de compter les boulets et les bombes à mesure qu'on les roule à côté de lui dans des brouettes pour les embarquer sur la Néva; mais au lieu de les mettre à bord, quand ils ont passé la porte, on leur fait faire le tour de la fabrique, de sorte que, rentrés par une porte de derrière, ils passent et repassent devant l'homme chargé d'en noter le nombre, absolument comme les soldats de théâtre, qui circulent artistement derrière la scène pour revenir former la queue d'une armée dont ils figuraient l'avant-garde. Si l'affaire tournait mal, si le colonel, par exemple, avait encouru l'inimitié de son chef, et qu'on vînt à constater le déficit des bombes et des boulets, la responsabilité, du moins la responsabilité légale n'en retomberait pas sur le vrai coupable, mais sur le subalterne chargé de

tenir compte de la sortie. Celui-ci peut être envoyé aux galères; le premier n'encourt jamais qu'une disgrâce temporaire. Et encore, de telles déconvenues sont si rares aujourd'hui, qu'aux yeux des hommes en place elles sont comme les ravages de la guerre pour les officiers réformés, — des hasards si éloignés et si peu probables, que le plus timide n'a pas à s'en inquiéter.

Toutes mal conduites que soient ces usines à fer et qu'elles continueront de l'être, à moins d'un changement radical dans le système d'administration russe, bien des causes, étrangères à d'autres établissements industriels, peuvent en exiger le maintien, même au prix des sacrifices pécuniaires qu'entraîne l'achat de produits fort inférieurs à ceux qu'on pourrait se procurer à l'étranger. Au point de vue maritime et manufacturier, la machine à vapeur est probablement destinée à exercer une action importante sur le sort des différents peuples; et bien qu'on ne puisse encore mesurer exactement la portée de son influence, tout porte à croire qu'elle dépassera de beaucoup, par les changements qu'elle amènera dans les relations politiques et la destinée des états, les effets de l'artillerie, de la boussole et même de l'imprimerie. Une armée navale, sans l'assistance de la vapeur, contre une autre qui en serait convenablement pourvue, se

trouverait dans la même position que la marine des anciens essayant ses proues de fer contre l'artillerie des vaisseaux de guerre modernes. — Or, il est vraisemblable que, grâce à des causes naturelles et sociales jointes à la constitution géologique de son sol et aux progrès des arts mécaniques, l'Angleterre continuera toujours à défier les autres pays pour la production des machines, et à l'emporter sur ses rivaux autant qu'elle l'emporte aujourd'hui sous le double rapport des prix et de la perfection du mécanisme. Commercialement les nations continentales auraient donc avantage à se pourvoir de toutes leurs machines en Angleterre; et la Russie, en particulier, y trouverait de grandes économies, puisqu'elle pourrait les payer avec le surplus de ses produits naturels. Mais en envisageant la question au point de vue de la politique, on doit convenir qu'il serait peu judicieux de se mettre ainsi à la merci d'une rivale qui, dans un cas donné, pourrait refuser tout à coup à ses voisins les machines dont ils auraient besoin, et qu'il ne lui conviendrait pas de leur fournir si elles devaient être employées contre elle-même.

Pour peu que l'on connaisse la fabrication des machines, on sait qu'il faut des années pour former un atelier de construction capable de produire des machines à vapeur, et qu'aucun effort

humain ne pourrait improviser cette œuvre du temps. Outre l'avantage de posséder des établissements en état de lui fournir ces sortes de machines lorsqu'il ne pourrait plus se les procurer au dehors, le gouvernement a donc grand intérêt à soutenir ses ateliers, ne fût-ce que pour avoir des ouvriers qui puissent réparer les appareils existants. Ce sont là des raisons plausibles; et quoique chaque objet qu'il en tire puisse bien lui revenir (tout compris) à dix fois ce qu'il lui aurait coûté en Angleterre, on conçoit que la Russie tienne à conserver ses établissements métallurgiques, puisqu'elle désire y former une école d'ouvriers pour des raisons d'indépendance industrielle, devant lesquelles s'évanouissent naturellement les considérations de simple économie.

Malheureusement le but, même sous ce rapport, a été complétement manqué. Bien que la machine à vapeur, depuis son apparition en Angleterre, ait été l'objet d'une étude assidue en Russie, on peut affirmer sans crainte que, si les directeurs étrangers, tous Anglais, venaient à quitter demain les ateliers du gouvernement, les Russes ne seraient pas plus en état de construire un bateau à vapeur maintenant qu'ils ne l'étaient du temps d'Ivan le Terrible. Ce ne sont pas les ouvriers industrieux qui leur manquent; les leurs

manient le marteau et la lime avec autant d'habileté que ceux d'aucun autre peuple; mais les hommes nécessaires à la conception des travaux n'existent pas. Il y a longtemps qu'on reconnaît le besoin d'une classe d'indigènes qui, joignant la pratique à la théorie, ait une entière connaissance de sa profession; c'est même dans l'intention de créer cette classe de travailleurs qu'ont été organisés tous ces établissements. Malheureusement les moyens dont on s'est servi ont été des plus mal imaginés; et là, comme en toutes choses, en Russie, la folie de l'exécution devait contredire entièrement la sagesse de la théorie. Les directeurs anglais, engagés par contrat dans les fabriques impériales, sont des hommes sans aucun rang militaire, que l'appât de salaires élevés a seul déterminés à quitter leur pays, où ils s'étaient distingués comme ouvriers ou comme contre-maîtres. Habiles et probes, ils appartiennent à cette classe respectable qui a surgi dans ces dernières années, depuis les développements de la mécanique, classe dans laquelle nul ne peut arriver au succès par le seul effet du travail ou du hasard, mais où il faut joindre, pour réussir, la finesse au talent et à l'industrie; aussi, tous ceux qui sortent de la foule sont-ils nécessairement des hommes d'une certaine supériorité intellectuelle, et jamais ignorants,

quoique souvent sans éducation. Ces hommes remplissent leurs fonctions d'inspecteurs avec intelligence et d'une manière consciencieuse; mais ils ne se mêlent à aucune des honteuses transactions dont ils sont journellement témoins, et conservant, avec leur esprit d'indépendance, tous leurs préjugés anglais, ils regardent avec un mépris à peine déguisé les Russes qu'on leur associe pour qu'ils les instruisent.

Ceux-ci, toujours cadets ou officiers, sont nobles de droit et de beaucoup supérieurs à leurs maîtres par le rang; tout à fait ignorants de leur profession, ils n'apportent aucun goût à l'apprendre. Leur salaire (fort petite part des bénéfices de ceux sur lesquels ils ont la supériorité de caste et qu'ils affectent en conséquence de traiter arrogamment) ne suffit pas à leur fournir les nécessités ordinaires de la vie, de sorte que, jusqu'à ce qu'ils aient atteint une position qui leur permette de voler en grand, ils mènent une existence misérable au moyen de fraudes et de filouteries subalternes. On nous a rapporté qu'un lingot de cuivre fut un jour monnoyé en pièces de dix copecks, qui furent renfermées dans une chambre; lorsqu'on la visita, on y découvrit au milieu un trou comme le cratère d'un volcan. Il avait été pratiqué à travers le plafond d'un bureau situé au-dessous, et dont les employés

avaient escamoté les pièces de monnaie en les attirant au moyen d'une perche et d'un fil de fer.

On avait cru que les officiers nobles s'instruiraient au contact des étrangers qui passent avec eux la moitié de leur vie dans les fabriques; mais ces nobles n'aiment pas plus à apprendre, que les étrangers, qui les méprisent, n'aiment à leur enseigner. Aussi demeurent-ils dans leur ignorance, comme on voit des matelots qui ont passé toute leur vie en mer ne pas même savoir nager. Les seules connaissances qu'ils acquièrent se rapportent à l'intérieur de l'établissement et à l'art de friponner.

Le mécanicien, l'inspecteur et le directeur anglais ont bien la faculté d'entrer au service et d'obtenir un rang d'officier qui élèvera leur position sociale de plusieurs grades; mais alors, au lieu de 300 ou 400 livres sterling par an (7,500 à 10,000 francs), ils ne gagneraient plus que 30 ou 40 livres, et ce changement de fortune transformerait forcément un honnête plébéien en un noble fripon. Cette nouvelle voie, néanmoins, pourrait le mener aux honneurs. S'il peut plier sa fierté britannique jusqu'à supporter toutes les humiliations que ses chefs ont le droit de lui infliger dès qu'il porte l'épaulette, l'ex-ouvrier est sûr d'arriver, dans le cours du

temps, au rang de colonel ou de général; il sera aussi chamarré d'étoiles et de décorations; mais il devra son élévation à la flexibilité de son caractère, et non à ses talents en mécanique.

Un certain nombre de cadets de la marine impériale ont été répartis sur les bateaux à vapeur, afin d'y apprendre des ingénieurs anglais la pratique de la machine et d'être employés à la manœuvre. Tout cadet est traité par son officier comme un laquais; mais si un Anglais, sans uniforme, s'avise de lui ordonner de prendre quelques pièces de l'appareil pour les ajuster, ce sera une grave insulte; — non pas qu'un homme portant uniforme ne puisse être employé à ce service, mais parce qu'il ne doit pas y vaquer par les ordres d'un homme n'ayant aucun rang militaire. En conséquence, celui-ci ne tarde pas à recevoir un dur message du ministre de la marine, qui lui enjoint de ne pas employer les cadets à une besogne aussi sale. Ne pouvant ainsi les enseigner à sa manière, l'Anglais ne prend plus aucun souci de leur instruction, et il se borne à leur donner les explications qu'ils lui demandent. Or, s'ils n'étaient pas détournés de recourir à lui par la paresse et l'indifférence, ils le seraient par le mépris que les institutions russes inspirent pour tous ceux qui ne sont pas revêtus du rang militaire. Tel cadet ou enseigne,

dont l'orgueil souffrirait de la part d'un supérieur l'outrage le plus grossier, se sentirait humilié de chercher de l'instruction près d'un inférieur en grade. Il suit de là qu'après plusieurs années d'apprentissage, ces hommes ne sont pas plus avancés qu'au premier jour, et qu'ils ne sont pas plus en état de distinguer dans une machine la pompe à air du cylindre que le cylindre du condensateur. Ils ont toutefois été notés, au ministère de la marine, comme des sujets qui *doivent* savoir ce qu'ils ont étudié si longtemps, et qui, ayant fait plusieurs années de noviciat près de la machine d'un *steamer*, en doivent parfaitement connaître le mécanisme. Ils sont donc promus et employés en conséquence. Il n'est pas certain qu'on les examine; mais s'ils viennent à être examinés, d'abord ils trouveront dans leurs juges des êtres non moins ignorants qu'eux; ensuite, sans un cadeau, James Watt lui-même n'aurait pu passer; et avec un cadeau suffisant, il n'est personnage si obtus, si incapable, qui ne puisse être admis. — Les idées fausses du ministre de la marine sur les talents de ces hommes, l'Empereur les partage naturellement. Il ignore ce qui frappe les yeux de tous les Anglais à son service; c'est que les Russes n'ont fait absolument aucun progrès dans la fabrication des machines; et qu'avec le système ac-

tuel ils n'en auront pas fait davantage dans vingt années d'ici.

On voit souvent une instruction superficielle égarer les hommes, tandis qu'une ignorance complète, en les portant à se méfier de leur propre jugement, produirait un effet tout opposé. Il est également résulté bien des conséquences fâcheuses de la manie qu'ont eue plusieurs souverains russes, et l'empereur Nicolas spécialement, de se croire, comme Pierre le Grand, possesseur d'une sorte d'éducation encyclopédique. Un souverain ne manque jamais de flatteurs; il y en a même auprès des rois constitutionnels; combien, à plus forte raison, doit-il y en avoir autour des rois absolus, qui, d'un froncement de sourcils ou d'un sourire, dispensent la disgrâce ou la fortune! L'empereur Alexandre scelle de sa main, dans le mur de la maison qu'occupait Pierre le Grand, à Saardam, une dalle de marbre; à Colpenas, l'empereur Nicolas forge lui-même un morceau de fer, que l'on conserve encore comme une relique sacrée. Aussitôt ils sont comparés l'un et l'autre, par leurs courtisans, à Pierre, dont les progrès dans certains arts en particulier et les études persévérantes dans toutes les parties qu'il voulait apprendre, lui en faisaient comprendre aisément les difficultés, et le mettaient du moins en état de n'être

pas facilement trompé sur les questions qui s'y rapportent. — Persuadé, à ce qu'il paraît, de la flexibilité de son génie et de ses facultés compréhensives, ou désireux d'en imposer la persuasion à ses sujets, l'empereur Nicolas est arrivé ainsi à se mêler d'objets auxquels il était parfaitement étranger, oubliant que ce n'est pas pour avoir essayé tant de choses que Pierre fut si admirable, mais pour en avoir *compris* autant qu'il en essaya. Naturellement le résultat fut très-différent. Si Pierre s'attacha trop minutieusement à des bagatelles, il ne négligea pas pour cela les matières importantes. Nicolas, en affectant de tout voir par ses propres yeux, s'expose seulement à voir tout en aveugle; jusqu'à présent il ignore même la condition réelle de l'établissement dans lequel il a forgé de ses propres mains.

Les manufactures particulières appartiennent surtout à l'opulente aristocratie territoriale, propriétaire de vingt-quatre millions d'esclaves environ. Les relevés officiels évaluent le nombre de ces établissements à près de huit mille; mais plus d'un tiers de ce qu'ils présentent sous le nom de manufactures se compose de tanneries, d'usines pour la fonte des suifs, d'ateliers pour recueillir la potasse et de sucreries de betteraves. Pour les deux autres tiers, nous le répétons, mieux vaudrait dépenser ce qu'ils coûtent à des

améliorations agricoles. Expliquons pourquoi on ne lui donne pas cette destination.

Les propriétaires, qui sont en même temps les principaux capitalistes, sont habitués à considérer comme des fripons déterminés tous leurs agents, y compris les intendants de leurs domaines. Les Russes qu'ils emploient pouvant à peine résister à la tentation de les voler sous leurs propres yeux, ils préfèrent en général se servir des Allemands ou Russo-Allemands. Mais s'ils sont plus prudents ou plus adroits, ceux-ci ne se montrent, en somme, pas plus honnêtes que les Russes, et ils n'oppriment pas moins les paysans. Il en résulte que le capitaliste qui veut tirer parti de ses fonds avec le moins d'embarras possible, hésite à les disséminer sur cette vaste étendue de terres, où il lui est si difficile de surveiller, de contrôler la conduite de ses agents; et plutôt que laisser cultiver avantageusement le sol par ses serfs, il préfère concentrer leur travail dans l'enceinte d'une fabrique, sur laquelle il lui est plus aisé d'avoir l'œil. — Cependant chaque manufacture particulière est affectée, quoiqu'à un degré moindre, des mêmes causes d'insuccès que les manufactures de la couronne. Les sucreries de betteraves seules doivent être envisagées sous un point de vue différent; car, en même temps qu'elles concou-

rent à la culture et à l'amendement du sol, elles donnent naissance à divers produits accessoires, les cuirs, le suif et la laine, provenant du bétail qu'elles nourrissent des déchets de la plante. Aussi se sont-elles accrues rapidement dans ces dernières années. En 1835, il n'en existait encore que deux. Depuis lors, on en voit chaque jour s'élever de nouvelles dans les gouvernements de Toula, Kalouga, Orel, Smolensk, Pensa, Tchernizow et dans plusieurs autres. Ce progrès est dû, en grande partie, aux efforts du comte Brobinski, un des plus patriotes parmi ces nobles bienfaiteurs de l'humanité qui consacrent leur fortune et leurs moyens personnels à développer la prospérité matérielle de leur pays. — Les fabriques de potasse ont pris également un accroissement rapide : leur exportation annuelle s'est élevée au total de 200,000 livres sterling (5,000,000 fr.). Mais ces établissements, simples ateliers où l'on recueille le produit naturel du sol, emploient peu de bras, et ne soulèvent pas les mêmes objections que d'autres industries d'un caractère plus manufacturier.

La Russie possède des mines d'or, de platine, d'argent, de cuivre, et de beaucoup d'autres métaux d'une moindre valeur. Toutefois, on en a beaucoup exagéré l'importance, surtout en ce qui concerne les métaux précieux. Il est réel,

quelque étonnant que cela paraisse, qu'à l'exception des mines de cuivre, il serait beaucoup plus avantageux, pour le pays en général et pour les propriétaires en particulier, d'abandonner les neuf dixièmes de ces exploitations, y compris celles du minerai de fer. Le produit annuel des mines d'or, d'argent et de platine ne dépasse pas 850,000 liv. st. (21,250,000 fr.); celui des mines de cuivre est de 600,000 liv. st. (15,000,000 fr.), et celui des mines de plomb et de zinc, de 50,000 liv. st. (1,250,000 fr.), ce qui donne un produit total d'un million et demi (37,500,000 fr.), non compris le fer. — Nous n'avons, sur le produit de cette dernière exploitation, aucune donnée qui nous permette de former une estimation précise; nous savons seulement que, dans le royaume de Pologne, il ne dépasse pas 100,000 l. st. (2,500,000 fr.), et qu'en Russie et en Finlande il peut aller de 800,000 à 1,000,000 liv. sterl. (22 à 25,000,000 fr.). — Le produit total des mines de l'empire serait ainsi de deux millions et demi environ (52 à 53,000,000 fr.), c'est-à-dire moins d'un sixième du revenu de l'État.

Le minerai d'or se tire principalement des mines de l'Oural, des monts Salarski et Mimmniski, en Sibérie, où l'on trouve la poudre d'or la plus pure. On en trouve aussi dans les sables aurifères d'Ekaterinenburg, de Bireza w, d'Uiass,

d'Elisabetinski et de Puschmin, ainsi que dans le Puschma et plusieurs autres rivières du gouvernement de Perm. L'extraction annuelle peut être évaluée à 750,000 livres, dont les deux-cinquièmes sont tirés des mines du Gouvernement, et le reste des exploitations particulières, qui payent à l'État une redevance de un pour cent. De 1823 à 1838, on a recueilli 5150 pouds d'or (le poud équivalait à 36 pounds d'Angleterre[1]); mais depuis 1830, on a beaucoup augmenté le nombre des travailleurs; c'est ce qui fait que, quoique moins profitables qu'elles ne l'étaient auparavant, les extractions ont fourni, dans les huit dernières années, une quantité d'or à peu près double.

L'argent provient spécialement des monts Altaï et Nerchinski; la principale mine porte le nom euphonique de *Koluwanowasskressensk*. Le produit total n'excède pas 60,000 livres (15,000,000 fr.).

Le plomb et le zinc se tirent également des monts Altaï et Nerchinski, et des gouvernements de Kracovie et de Sandomir en Pologne; ils peuvent fournir annuellement une valeur de 25,000 liv. (13,750,000 fr.).

Les monts Oural et les mines de Bogoslof, de

[1] Ce serait ainsi 185,400 pounds anglais ou 68,290 kil. 28 décag.; le pound = 0 kil. 373,2 grammes.

Statoust et de Goroblagodat, qui sont propriétés de la Couronne, produisent le platine. On en trouve aussi dans quelques mines particulières, dont les plus productives sont celles de *Nishne-Tagilsk*, appartenant à la famille Demidoff. Ce métal, si peu connu généralement dans les contrées occidentales de l'Europe, plus lourd que l'or et d'une oxidation aussi difficile, était dans le principe, alors qu'on ne le trouvait qu'en petites quantités, plus estimé que l'or même ; longtemps il conserva une valeur à peu près égale; mais ayant été par hasard découvert en beaucoup plus grandes quantités, il est tombé subitement de prix, et ne valait plus, en 1840, que le double environ de l'argent. Telle est sa dureté, telles sont les difficultés qu'il offre au travail, que les orfévres ne peuvent le façonner à moins de cent pour cent de sa valeur; sa couleur est d'ailleurs triste et lourde : ce double motif l'a fait abandonner pour les ornements. Mais s'il pouvait être exploité plus abondamment, de manière à en réduire assez le prix pour le mettre à la portée des usages ordinaires de la vie, le platine serait un des métaux les plus estimés pour son indestructibilité et pour la propriété qu'il possède de résister plus que tout autre métal à la fusion, en même temps qu'il est, comme le fer, malléable à la chaleur blanche. On l'extrait

maintenant de la mine en quantités qui le rendent à peu près inutile, — c'est-à-dire assez abondant pour le faire bannir de la bijouterie, et pas assez considérable cependant pour que la diminution du prix permette de l'appliquer aux arts. On l'utilise principalement dans la confection des vases pour la chimie et dans quelques autres applications relatives à cette science. En 1838, la totalité de l'extraction a été de 60 pouds[1], dont 45 provenaient des exploitations particulières : la valeur n'a pas dépassé 20,000 liv. st. (500,000 fr.).

Il existait en Russie une monnaie de platine; on en avait frappé, dans les vingt dernières années, pour plus de 100,000 liv. st. (2,500,000 f.). Elle est aujourd'hui supprimée ou sur le point de l'être. Les coins en platine, de la valeur de 3 roubles-argent (12 fr. environ), sont tombés à 1 sch. 6 d. (1 fr. 80 c.).

Le fer, le métal le plus répandu en Russie, et celui que l'on travaille le plus en grand, est, de tous, le moins digne d'y être travaillé, quoiqu'au premier abord, on soit disposé à adopter l'opinion caressée par le gouvernement et par la majorité des Russes, que le pays est, de sa nature, destiné à la production du fer. Le fait que les

[1] Environ 98 kilog.

plus grandes fortunes de l'Empire reposent principalement sur l'élaboration du fer, semble d'abord confirmer cette opinion. C'est la grande source de richesse des opulentes familles des Jakovlef, des Demidoff, des Vsevoleffski et de plusieurs autres. Cependant, et nonobstant l'énorme revenu tiré de ces usines, presque toutes fonctionnent positivement à perte. Les mines de fer, comme le plus grand nombre des autres mines, sont situées dans des districts qui ne produisent ni chauffage ni nourriture pour les ouvriers. Les aliments pour les hommes et le fourrage pour les chevaux doivent souvent y être envoyés de plusieurs centaines de milles, et fréquemment on est obligé de transporter le minerai à de plus grandes distances encore, afin de trouver du bois. C'est ainsi que très-souvent, et, par exemple, sur les terres de Vsevoleffski, il arrive qu'une botte de foin revient à 3 schillings 6 pence (4 fr. 35 c.), et une livre de farine de seigle, à 1 schilling (2 fr. 50 c. le kilog.).

Sans doute, le produit d'une mine atteint ordinairement plusieurs *milliers* de livres sterling par année; mais lorsqu'on porte en ligne de compte les *milliers* de paysans qu'on arrache à leurs travaux agricoles pour les faire travailler dans ces régions stériles, on reconnaît aisément qu'en les laissant à leurs premières occupations,

quelque mal conçues qu'elles soient en général, le seigneur aurait tiré de la capitation qu'ils lui payent fort au delà de ce que rapportent ses mines.

Le charbon de terre, qui est rare et de mauvaise qualité en Russie, ne se trouve que dans la Russie nouvelle, dans le pays des Kosacs du Don et dans le gouvernement d'Ekaterinovslaw, c'est-à-dire à des milliers de lieues du minerai de fer. Il est donc impossible de l'y appliquer. Partout où le minerai se présente avec quelque abondance, le bois et la verdure manquent, et la Suède, où l'on fabrique le fer sur une assez grande échelle, nous prouve avec quelle rapidité cette sorte de fabrication fait diminuer les bois[1]. Il est donc évident que cette industrie, déjà trop étendue, ne saurait se développer davantage. Le plus heureux possesseur de mines trouverait maintenant beaucoup plus de profit à transférer ses serfs sur les rives de la Néwa, et à tirer d'Angleterre ses charbons et son minerai. Il pourrait ainsi, malgré la dépense du fret, produire du fer meilleur et moins cher qu'à présent. On peut juger dès lors s'il est probable que cet article devienne jamais pour le pays une production

[1] En Suède, on a jugé nécessaire de restreindre à un certain nombre de mois la période pendant laquelle il est permis aux forges de travailler. *(Note de l'auteur.)*

principale, capable de contribuer à sa prospérité.

La grande masse du fer de Russie est de qualité très-ordinaire; ce qui tient tout à la fois à la nature du minerai et à la manière de le travailler. Les plus estimés sont les tôles des usines de Jakovsleff, quelques produits des monts Altaï, qu'on suppose contenir, comme le fer célèbre de Danemora, en Suède, une certaine quantité de manganèse, et le fer de Peter-Zavodsk, qui s'emploie dans les établissements de Colpenas. Ce dernier, dont le minerai se présente par fragments de petite dimension, est un oxide extrait des eaux ferrugineuses. Plusieurs milliers de serfs du gouvernement sont occupés à le tirer du marais. On l'y trouve en si petites quantités, qu'eu égard à la direction plus profitable qui pourrait être donnée au même nombre de paysans dans les travaux de l'agriculture, il revient évidemment à des prix énormes. — Quoiqu'on ait déjà livré quelques fers à l'exportation, la protection d'un tarif prohibitif n'a pas encore suffi pour assurer aux besoins du pays leur satisfaction régulière : on en a la preuve dans ce fait qu'il s'écoule souvent bien des semaines avant qu'il soit possible de se procurer la moindre quantité de fer sur les marchés de Saint-Pétersbourg et de Moscow.

XXI

DE LA CIRCASSIE ET DE LA GÉORGIE.

DE LA CIRCASSIE ET DE LA GÉORGIE[1].

Les régions montagneuses du Caucase occupent l'isthme formé par l'Euxin et la mer Caspienne, qui les pressent à l'orient et à l'occident. Au midi, la rivière d'Araxe — l'Aras moderne — les sépare des terres fertiles de la Perse et de l'Arménie; au nord, elles sont séparées des vastes steppes de la Russie méridionale par le Kouban et le Térek, qui coulent en sens opposé, pour se jeter l'un et l'autre dans les deux mers. Ces régions comprennent les pays connus sous le nom générique de Circassie et de Géorgie.

La Circassie, la plus septentrionale des deux et la plus étendue, — la terre des hautes montagnes, des nations courageuses et guerrières,

[1] Nous devons une grande partie des détails qu'on va lire au témoignage d'officiers russes qui ont fait les campagnes du Caucase.
(*Note de l'auteur.*)

— encore indépendante ou soumise en partie seulement, — est séparée par le Cyrus (le Kour) des terres moins inégales et plus fertiles de la Géorgie, dont le Czar a l'entière quoique assez précaire possession.

Il n'est aucun point du globe qui ait, pour le poëte, le philanthrope, le politique et l'historien, autant d'intérêt que ces districts du Caucase, sous le double rapport de leurs constitutions passées, de leur importance et de leur destinée présentes. Ce fut sur le mont Ararat, une des cimes de la chaîne caucasienne, que, suivant l'Écriture, l'arche s'arrêta après le déluge universel; et même, sans accorder une confiance absolue à cette hypothèse de la science, que les différentes familles de la race humaine sont descendues de ce lieu par des voies diverses pour se répandre sur la terre, comme le torrent auquel elles venaient d'échapper, nous sommes forcés de reconnaître que la coïncidence frappante des traditions locales avec les récits de l'Écriture rend cette supposition très-vraisemblable.

Des recherches géologiques ont établi qu'à une époque comparativement peu reculée, les eaux de la mer ont couvert la plus grande partie de l'Asie et de la Russie méridionale; elles démontrent également, ce que le simple raisonnement indique tout d'abord, que les montagnes

éparses sur cette portion du globe, — le Caucase, le Taurus, le Liban, l'Altaï, l'Oural, les collines de la Tartarie et l'Hymalaya, — qu'elles soient ou non le produit de quelque convulsion terrestre, doivent avoir fait partie du domaine aquatique longtemps avant que les eaux se fussent retirées dans les étroites limites de l'Euxin et de la mer Caspienne ou écoulées vers l'Océan. La Genèse, qui nous dit que l'arche s'arrêta sur une des cimes du Caucase, rapporte aussi que « la postérité de Japhet fut dispersée sur les îles des nations. » Or, toutes les traditions de l'Orient, y compris celles du Caucase, le font habiter par un peuple appelé *Dives*, qui, de là, se dispersa dans les îles voisines. *Dives*, dans les anciennes langues de l'Orient, signifie *îles*. Plusieurs îles de la mer des Indes portent des noms terminés par ce mot générique, et, par une singulière coïncidence, les Tcherkesses se nomment eux-mêmes *Adighé* ou peuple des Iles, du tartare *Ada* (île). — On suppose que, plus tard, les Grecs sont descendus du Caucase pour se diriger vers l'Occident.

Que nous soyons fondés ou non à considérer le Caucase comme le berceau du genre humain, ces montagnes doivent nous inspirer, à nous hommes du nord, le sentiment de vénération que nous éprouvons naturellement à l'aspect des

tombes de nos aïeux, — à la vue du sol sacré sur lequel la race qui donna naissance à la nôtre mêla sa poussière à la terre où surgirent et moururent tant de ses générations successives, car c'est de ces montagnes que se sont répandues, en Europe, les familles teutoniques et scandinaves auxquelles nous devons notre origine. Le fait est démontré par l'histoire aussi authentiquement que peut l'être ce qui concerne les temps primitifs; et il l'est encore surabondamment par la conformité de traits qui existe entre les races allemande et scandinave et la race-mère, les nations Tcherkesse et Ossète dans le Caucase, quoique nous soyons déjà bien dégénérés de la pureté, de la beauté que celles-ci conservent, par un contraste remarquable avec les races qui les entourent.

Le Caucase a d'autres droits à notre attention par ses liens avec le passé, par le rôle qu'il a joué dans ces siècles déjà bien éloignés où l'empire de Perse florissait, où la vie animait l'Égypte, la Grèce et Rome de qui les froides reliques témoignent encore maintenant de ces lumières et de cette civilisation qui firent leur gloire, et dont elles nous ont transmis le dépôt à jamais indestructible. En jetant les yeux sur la carte, il est facile de reconnaître cette barrière prodigieuse, qui, de l'Atlantique et des côtes d'Espagne à la

mer d'Okhostk, sur les côtes de la Sibérie, dans l'océan Pacifique, s'étendant comme une ceinture autour de la moitié de notre planète, séparait du sombre nord les régions habitées par des peuples civilisés, et les protégeait contre les barbares, dont les incursions, dans l'enfance des lumières, auraient probablement emporté tout vestige de cette civilisation, qui, maintenant, réagit sur eux et les éclaire. Cette ligne de mers et de puissants remparts commence aux Pyrénées, se continue par la Méditerranée, les Alpes, l'Adriatique, les montagnes d'Illyrie, le Balkan, l'Euxin, le Caucase, la Caspienne, jusqu'aux stériles déserts qui bordent les steppes de la Sibérie et les monts Altaï. Même sur les flancs occidentaux de cette barrière, on sait combien les Pyrénées, les Alpes et le Balkan présentent peu de passages. A l'est du Bosphore, les seules issues qu'elle pût offrir étaient les défilés du Caucase, dont les habitants, gardiens fidèles, ont su chasser, de siècle en siècle, des plaines fertiles de la Perse et de l'Asie-Mineure, les hordes dévastatrices qui ont toujours surgi dans les steppes cimmériens, comme les sauterelles appelées à la vie par la chaleur fécondante du soleil.

La grande chaîne du Caucase, s'étendant diagonalement à cinq cents milles à travers l'isthme

de Bakou à Anapa, comme une immense forteresse, intercepte le passage d'une mer à l'autre. Parmi les crêtes couronnées de neige, qui s'élèvent au-dessus des nuages plus haut que les Alpes, s'élance le Mquinwari (le Kasbeck des Russes, montagne sur laquelle les traditions mythologiques de l'antiquité enchaînaient Prométhée au roc où l'insatiable vautour lui rongeait le foie), et plus loin, vers l'ouest, les Ébrouz, dont les sommets neigeux n'ont jamais été souillés par les pas humains; — les hauts Ébrouz — la Montagne des Tempêtes, où Zoroastre plaçait la demeure d'Arimane, l'esprit du mal de cette belle et mystique croyance que ses adeptes, poussés depuis longtemps par la persécution vers les régions caucasiennes, voient encore, des yeux de la foi, cette croyance qui, selon l'image poétique de son fondateur, « s'élançait de la montagne, et semblait, quand sa forme sombre planait sur l'abîme de l'espace, comme une arche jetée au-dessus de lui d'un monde à l'autre. »

Parallèlement à cette chaîne élevée, au nord du Caucase, règne une ligne moins haute, dont les crêtes dentelées laissent voir le roc à nu, avec toutes les inégalités de formes que lui ont données les convulsions volcaniques. Les étroites vallées qui s'étendent parmi ses faîtes conservent

XXI

DE LA CIRCASSIE ET DE LA GÉORGIE.

brillants. On l'appelle défilé du Terek, du nom de la rivière qui prend sa source dans ces vallons. On l'appelle aussi défilé de Dariol, à cause d'un château de ce nom, qui commande la route; ou défilé du Kasbeck, d'après le mont Kasbeck; mais il est plus communément connu sous l'appellation de *Wladi-Caucase*, d'après une station militaire qui porte ce nom. Par la disposition du terrain, quelques centaines d'hommes pourraient y arrêter toute une armée, et deux cents hommes suffiraient pour le rendre inaccessible à tout effort humain. Heureusement pour les Russes, les lisières de ce territoire sont principalement occupées par les Ossètes et les Kabardiens, deux des peuplades les moins belliqueuses, qu'ils ont en partie soumises ou gagnées. Toutefois, en ce moment même, bien que les Ossètes soient ostensiblement à leur service, les voyageurs ne peuvent s'aventurer sur la route sans une forte escorte, ordinairement accompagnée d'artillerie : au moindre revers, ces peuples, dont l'inimitié est à peine contenue par la crainte et l'amour du gain, s'insurgeraient, et fermeraient instantanément les défilés.

La troisième route, celle du Demir-Capu ou de la Porte de Fer, auquel on donne aussi le nom de défilé de Derbent, fut le mieux connu des anciens, comme celui du *Wladi-Caucase* l'est

plus particulièrement des voyageurs modernes. Il longe les rives de la mer Caspienne, et des montagnes escarpées le dominent. Plus difficile que celui du *Wladi-Caucase*, il est moins précaire, surtout depuis l'occupation des villes de Derbent et de Bakou, liées entre elles par une chaîne de postes, et depuis les efforts qui ont été faits contre les Lesghis. Ces peuples néanmoins peuvent, à la première difficulté, descendre au nombre de vingt ou trente mille hommes pour détruire ou harasser une colonne, bien que leur pauvreté ne leur permette pas de rester continuellement sous les armes pour garder les passages, et que plusieurs d'entre eux feignent quelquefois de se soumettre à l'autorité russe.

Une circonstance, au reste, rend cette route très-incommode pour le transport des troupes et le convoi des approvisionnements destinés à la Géorgie; elle est au moins de sept cents verstes plus longue que les autres routes, et comme on n'a encore formé sur la mer Caspienne aucun établissement d'où l'on puisse tirer les secours nécessaires, on est obligé de les faire venir tous de la Tauride ou des environs de la mer Noire; — ce qui élève énormément le prix des approvisionnements militaires, même pour les distances les plus courtes.

Au premier abord, il semble étonnant que la

Russie, après tant d'efforts inutiles pour soumettre le Caucase, n'ait pas, lorsqu'elle eut usurpé la Géorgie, dirigé toute son attention vers l'établissement d'une voie de communication effective par la mer Noire, qui lui eût permis de se passer des routes caucasiennes. Quoique la chose fût loin d'être facile, on aurait pu la réaliser depuis longtemps, parce que, pendant nombre d'années, la Russie a possédé paisiblement la côte de l'Imméritie, qui est séparée de l'intérieur par des montagnes peu accessibles. Mais, en supposant cette communication parfaitement établie, il faut se rappeler qu'à la première apparence d'une agression vers l'Asie-Mineure ou de quelque tentative de conquête susceptible d'amener une collision avec l'Angleterre, la communication serait coupée à l'instant, et les provinces transcaucasiennes entièrement isolées, et qu'en outre ces provinces seraient menacées par un ennemi dangereux et actif, les Circassiens indépendants. Il n'y a donc, pour la Russie, aucun moyen de réaliser ses espérances tant qu'elle n'aura pas soumis les tribus caucasiennes.

Depuis les jours de Potemkin jusqu'à présent, tous ses efforts, à cet égard, ont complétement échoué. Elle n'a pu réussir à rien par la force. Pendant les douze dernières années, elle a suivi avec beaucoup de persévérance un système d'in-

timidation et de corruption réunies, dirigeant partiellement tous ses moyens contre les tribus les plus faibles, auxquelles elle offrait en même temps une haute paye pour entrer à son service. Elle est parvenue ainsi à tourner, en quelque sorte, les armes d'une portion des montagnards contre l'autre; — politique dont elle paraît, depuis quelque temps, avoir compris toute la valeur, comme moyen d'agrandissement sur toute l'étendue de ses frontières orientales. Quelques tribus kabardiennes et ossètes ayant donc été amenées à épouser sa cause et à recevoir une espèce d'organisation kosaque, elle a pu faire quelques progrès sur la côte orientale de l'isthme. Mais, malgré tout cela, elle a vu, dans le courant de 1841, tous ses plans anéantis par une suite de désastres affreux, après lesquels le ministre de la guerre, prince Tchernicheff, fut obligé d'aller lui-même réorganiser l'armée pour la campagne de 1842 contre les fiers montagnards. — On sait que cette campagne n'eut pas plus de succès que tant d'autres qui l'avaient précédée.

A l'exception de quelques parties du Daghestan, la Circassie est un pays froid et stérile, comparativement à la Géorgie, si fertile et si pleine de soleil; néanmoins, elle fournit abondamment aux besoins de ses habitants, et leur offre tous

les produits d'un climat tempéré. A la vérité, son sol âpre et accidenté présente tous les éléments d'un spectacle sublime et terrible, — les vallons et les précipices les plus sauvages, les plus imposants, dans lesquels l'avalanche se précipite et tonne, ou qui retentissent du bruit des torrents les plus impétueux. On y trouve aussi des marais fétides et pestilentiels, qui empoisonnent l'air, des profondeurs intarissables, dans lesquelles le soleil fait fondre la neige des montagnes; des abîmes sans fond où ses rayons ne vont jamais sécher la végétation corrompue, dans laquelle s'absorbent les eaux qui s'y précipitent. Mais ces mêmes montagnes renferment en même temps des paysages d'une beauté calme et pastorale, de riches prairies, de belles collines boisées, des rampes cultivées presque jusqu'à leur cime, des villages s'élevant par étage l'un au-dessus de l'autre, entourés de luxuriantes pièces de maïs, de sarrazin et de millet. Telles sont les rives nord-est de la mer Noire, où les pentes de la montagne descendent, pleines de vie et d'animation, jusqu'auprès des forteresses russes, et presque à portée des canons de la flotte impériale.

Les nations qui habitent ces montagnes se divisent en une infinité de tribus : elles n'ont pas toutes la même origine; mais il est à croire

qu'elles se sont mêlées entre elles à une époque quelconque, et qu'elles auront pris quelques-uns des traits de la belle race tcherkesse, laquelle s'est conservée pure et sans mélange. Malgré cet air de famille, malgré la ressemblance des costumes et des habitudes, et quoique animées toutes en général du même instinct de liberté, du même esprit belliqueux, il existe parmi ces tribus des différences marquées de caractère, de langage et de conformation physique. Des inimitiés irréconciliables s'élèvent d'une peuplade à l'autre, et chaque peuplade est cruellement déchirée par des dissensions intestines.

Les Russes triomphent de ces divisions. Cependant c'est avec tous ces désavantages que le Caucase se maintient, depuis tant d'années, contre tous leurs efforts; et la haine du nom moscovite s'y accroît tellement, qu'on a vu, dans ces derniers temps, les peuplades les plus hostiles oublier leurs querelles héréditaires pour se réunir contre l'ennemi commun. Si ce sentiment devenait général parmi les montagnards, jusqu'à présent désunis, on peut imaginer combien leur force collective s'en augmenterait.

Les principaux peuples de la Circassie sont les Tcherkesses, les Abases, les Ossètes, les Kabardiens, les Tchetchenses et les Lesghis. Les races les plus anciennes, les Tcherkesses et les Abases,

qui habitent la partie nord-est de la chaîne caucasienne, sont si farouches dans leur hostilité contre les Moscovites, si ardents dans l'exécration qu'elles leur ont vouée, que, tout à fait irréconciliables, elles semblent ne pouvoir être domptées que par une complète extermination. Leur nombre, au compte le plus bas, forme plus de la moitié de toute la population circassienne.

Par un esprit de dissimulation et de déception, dont toutes les parties de l'administration russe sont profondément imbues (car, même dans les matières les plus insignifiantes, les agents du gouvernement se trompent mutuellement, sans autre but que celui de mentir; et, quand un but quelconque les excite, il est impossible d'en attendre un seul mot de vérité), on cache soigneusement au public les données statistiques que le gouvernement possède sur ces montagnes. Dans la vue de diminuer, aux yeux de l'Europe, les difficultés que présente l'affaire du Caucase, les relevés officiels de la population de l'Empire réduisent celle des districts insoumis d'une manière évidemment contradictoire au témoignage des officiers employés dans la guerre de Circassie, et même contradictoire aux publications antérieures. Il est plaisant de voir déjà classés parmi les sujets du Czar tant de peuplades hostiles,

qui, jusqu'ici, sont restées parfaitement indépendantes de son joug. Ses droits sur la Circassie et ses prétentions à la possession de cette province rappellent exactement le patrimoine de l'Irlandais, *dont il était chassé par le véritable propriétaire!*

Les statistiques du gouvernement établissent à un demi-million d'âmes la population totale de la Circassie, et comprennent dans ce nombre la seule nation tcherkesse pour 300,000. En différentes occasions, les bulletins des généraux russes font mention de corps de 20,000 et même de 30,000 Lesghis entrés en campagne d'une seule fois. Cependant les états officiels fixent la population de cette tribu à 50,000 âmes seulement, y compris les vieillards, les femmes et les enfants. Autrefois, ils évaluaient à 20,000 âmes toute la tribu des Ossètes; depuis qu'elle a été gagnée, le gouvernement se vante qu'elle s'est engagée à mettre à sa disposition 25,000 combattants! — On voit qu'il est impossible de se former une opinion à peu près exacte de la population réelle des contrées caucasiennes autrement que par le rapport des officiers russes qui ont été longtemps employés en Circassie. D'après leur témoignage unanime, les Tcherkesses et les Abases doivent être estimés à un million et demi au moins, et les autres peuplades à un million.

Russes et les fausses notions répandues par eux à dessein, tout cela fait qu'il n'est pas aujourd'hui de peuple si intéressant pour nous, qui nous soit si peu connu. Les calomnies du gouvernement russe et de ses voyageurs à gages ont longtemps dépeint ces contrées comme un repaire de pirates sauvages, sans foi ni loi. Les officiers engagés contre eux dans une guerre au couteau les représentaient comme d'une cruauté atroce, et imputaient à leur caractère national un degré de férocité, qui, dans les cas où elle s'est en effet déployée, ne doit être attribuée qu'à la nature même de cette lutte.

Mais, au milieu de cet anathème général, les faits même, les détails authentiques qui nous ont été donnés sur ces nations prétendues barbares, prouvent avec évidence que dans l'état d'ignorance où vivent naturellement ces montagnards incultes, leur supériorité morale sur les Moscovites n'est pas moindre que leur supériorité physique.

Les anecdotes qu'on recueille le long de la frontière les présentent sous un jour tout opposé à celui qui résulterait des narrations hostiles des Russes. Nous tenons l'histoire suivante de la bouche d'un officier qui, se trouvant à Tifflis avant l'arrangement avec les Ossètes, se hasarda à voyager dans leur pays sous la protection d'un

konak, terme qui, parmi les Circassiens, désigne un patron qui répond de votre sûreté sur son honneur. Avec une garantie semblable, chez les Tcherkesses et les Abases, son entreprise n'aurait pas, de son propre aveu, offert le moindre danger; mais les Ossètes ont toujours été considérés comme les moins scrupuleux et comme les moins braves des montagnards. Néanmoins l'événement prouva que ses craintes étaient sans fondement; il vit souvent sur leurs visages des signes de haine et de mépris; mais il fut traité généreusement et respectueusement par son patron, et on le laissa partir sans lui faire éprouver le moindre dommage.

A son départ, un chef inférieur le pria de vouloir bien s'enquérir, en Géorgie, où l'officier se rendait, d'un certain juif, et d'user de toute son influence pour lui persuader de recevoir ce qu'il avait refusé jusque-là, une somme d'argent en compensation des pertes qu'il avait subies dans une rencontre où les montagnards avaient brûlé son habitation et pillé tout ce qu'il possédait. Il paraît, autant que nous pouvons nous le rappeler, que le frère du chef dont il s'agit, engagé dans l'expédition d'Abbas-Mirza, avait fait dire qu'il enverrait par ce juif une partie de ce qui avait été pillé; mais il fut tué ou mourut peu de temps après ce message. On rechercha le juif,

qui nia le dépôt, et le montagnard résolut de se faire justice lui-même. Quelques amis, de bonne volonté, vinrent à son aide; ils se glissèrent ensemble le long des frontières, pénétrèrent dans la demeure du juif, qui, toutefois, réussit à sauver sa vie par la fuite, et la brûlèrent après l'avoir pillée, comme nous l'avons dit.

Quelques années après, un de ceux qui avaient pris part à cette expédition déclara que le juif était innocent de l'escroquerie qu'on lui imputait, le dépôt ne lui ayant pas été confié. Le résultat du pillage avait été partagé entre tous ceux qui y avaient participé; il fut impossible de ravoir la portion dévolue aux confédérés; mais quant à sa propre part, le chef, qui était pauvre, la convertit en argent, alla trouver le juif et la lui offrit. Le juif refusa, ce qui n'étonna pas moins l'officier russe que les scrupules du bandit. Cette circonstance lui parut si singulière, que, suivant sa promesse, il s'empressa, dès son arrivée en Géorgie, de rechercher l'israélite. — Celui-ci fut inexorable : il ne voulait pas accepter un *para* de moins que ce qui lui avait été pris. « Le montagnard a reconnu, disait-il, qu'il n'avait aucune raison de me piller, sa conscience ne lui laissera pas de repos jusqu'à ce qu'il m'ait fait une entière restitution. »

Comparez cette conduite du Circassien, opé-

rant, sans autre loi que sa conscience, un acte de justice, avec la conduite du Russe, qui prétend le civiliser; ne prenons pas le Russe dans une position trop humble, choisissons-le dans la classe des généraux, parmi ces juges que nos lecteurs peuvent se représenter, d'après les précédents chapitres, ayant devant eux les énormes in-folio du Code, et pesant dans leurs balances les billets de banque qu'y jettent les plaideurs!

On pourrait conclure de cette histoire que les déprédations commises par les Circassiens dans leurs excursions chez leurs voisins des basses terres, n'ont pas toujours été motivées par l'appât du pillage, mais qu'elles ont eu lieu souvent pour venger quelque injure, et exercer ce qu'ils croyaient être le droit de l'offensé!

Tolstoï raconte, dans la vie de Paskewitch, que vingt Lesghis, descendant des montagnes, fondirent sur l'Alezan et le Yori, et pénétrèrent en Géorgie jusqu'à Tifflis, capitale des provinces russes transcaucasiennes. C'était une entreprise aussi hardie que si autrefois une vingtaine d'Écossais étaient venus à cheval jusqu'aux portes d'York. On l'aurait jugée impossible si elle n'avait pas eu lieu. Ils arrivèrent à la chute du jour, abandonnèrent leurs chevaux, traversèrent un camp de dragons près de la ville, se portèrent vers les tentes remplies de soldats, puis, ayant

abattu la sentinelle, ils pénétrèrent dans les dortoirs, éteignirent les lumières, et commencèrent un affreux massacre, se reconnaissant dans l'obscurité les uns les autres en se tâtant la barbe. Après un horrible carnage, les secours arrivèrent enfin, et les Lesghis essayèrent de se frayer un chemin à travers les Russes; mais ils furent entourés. Lorsqu'ils reconnurent que la fuite leur était impossible, tous ceux qui ne furent pas instantanément abattus se poignardèrent eux-mêmes (suivant la coutume des montagnards) plutôt que de se rendre à leurs odieux ennemis : on n'en put prendre un seul vivant, et jamais on ne connut les motifs de cette entreprise désespérée. Et pourtant les Lesghis et les Ossètes ne sont pas, à beaucoup près, aussi entreprenants, aussi braves que les Tcherkesses et les Abases, connus pour la conscience avec laquelle ils accomplissent ce qu'ils regardent comme leurs devoirs. On rapporte cependant beaucoup de traits pareils des Ossètes et des Lesghis.

XXII

DE LA CIRCASSIE ET DE LA GÉORGIE.

(SUITE.)

DE LA CIRCASSIE ET DE LA GÉORGIE.

(SUITE.)

Sur la côte orientale de l'isthme, entre le haut sommet des montagnes et la mer Caspienne, est le Daghestan. Toute cette côte est occupée par la Russie, ainsi que les ports de Derbent et de Bakou, dont les habitants, ou plutôt leurs chefs, recevaient d'elle, il n'y a pas longtemps, une sorte de tribut. Bakou, tout à fait au sud des montagnes, près des plaines du Shirwan, est une position importante; c'est par son port que la Géorgie reçoit les approvisionnements expédiés d'Astrakan. Il présente aussi quelque intérêt sous le rapport commercial; on y trouve des sources de naphte; et les îles qui entourent le promontoire adjacent sont peuplées d'une telle quantité de veaux marins que leur pêche seule occupe annuellement au moins cinq mille personnes.

C'est vers ce district principalement que se sont retirés les adorateurs du feu, — race inoffensive et paisible, qui conserve dans toute leur vivacité primitive, avec la flamme léguée par Zoroastre, les traditions poétiques de sa religion.

Le long du littoral et dans les montagnes voisines sont disséminées plusieurs villes, dont la plupart sont aujourd'hui entre les mains des Russes, ou occupées par eux dans l'occasion, — telles que Kouba, Barshly, Yarsi et Akoutcha.

Les habitants de ces districts riverains de la mer Caspienne sont les Lesghis, dont les possessions s'étendent au loin vers l'intérieur des montagnes. Ils sont plus industrieux, et, avant d'avoir perdu leurs villes du littoral, ils étaient plus riches que les autres nations caucasiennes ; mais leurs ressources agricoles, très-limitées, les réduisent maintenant à une pauvreté relative. Quoique leurs montagnes ne soient pas d'un accès plus facile que les autres parties du Caucase, elles ont plus de peine à se défendre, parce qu'elles manquent de moyens de subsistance pour leurs gardiens, et que les tribus sont trop pauvres pour pouvoir rester longtemps en campagne. C'est par cette cause que les Russes sont parvenus à occuper plusieurs points importants, et à obtenir la soumission de quelques tribus, — ce qui veut dire qu'elles consentent à laisser les

Russes en repos, à condition d'en recevoir tous les ans une somme d'argent. Mais d'autres tribus, et même la grande majorité de ce peuple, le plus mêlé de tous ceux qui habitent le Caucase, se montrent aussi persévérantes que décidées dans leur hostilité. Il est impossible de faire le moindre fonds sur aucune d'elles; ceux des montagnards qui se soumettent en apparence agissent comme espions pour le compte des tribus indépendantes, et les tiennent informées de tous les mouvements des Russes, sur lesquels ils sont toujours prêts à se précipiter dès qu'ils les voient dans quelque position critique.

Les Lesghis de la partie méridionale sont le fléau des colonies allemandes et arméniennes de la Géorgie. Ils possèdent, dans la partie indépendante des montagnes plus de villes que toutes les autres nations caucasiennes. Celle de Koubetchi, dans l'intérieur, à environ soixante-dix milles à l'ouest de Derbent, a été longtemps célèbre par sa fabrique de cottes de mailles, fameuses dans tout l'Orient, et recherchées surtout des guerriers tcherkesses. Les Lesghis ne sont pas moins renommés pour la fabrication des lames de sabres et de poignards, dont la trempe est excellente, mais qu'ils produisent en petite quantité, parce que leurs ouvriers, peu nombreux, passent un temps incroyable à perfec-

tionner leur ouvrage. Ce peuple a une grande importance, comme gardien naturel du *Demir-Capu*, ou passage des Portes de Fer; car la route se prolongeant de ce côté fort loin du littoral, les Russes, malgré leurs récents progrès, s'y sentent encore fort mal assurés.

Entre le pays des tribus lesghiennes et la vallée du Wladi-Caucase, — ou plutôt la suite de vallons à travers lesquels s'étend la route qui porte ce nom, — est le territoire des Tchetchenses, qui se composent aussi de plusieurs tribus variées. Les villages indépendants s'avancent encore à quelques milles des postes militaires de la Russie, dans la vallée du Terek, et sont pour les garnisons de ces postes des ennemis aussi implacables que résolus.

Ces populations de l'est du Wladi-Caucase, qui divise l'isthme en deux parties, du nord au sud, — si elles sont moins nombreuses et moins fermes que les montagnards du nord-ouest, — sont animées souvent d'un enthousiasme religieux qui imprime à la guerre une sorte de caractère sacré, et produit la valeur redoutable, quoique factice, de l'excitation; les effets en sont quelquefois très-brillants, bien qu'elle n'ait pas la durée, la solidité dues au courage inaltérable des Tchernkesses et des Abases, sur lequel on peut compter en tout temps avec autant de sûreté que sur ce-

lui du coup de combat et du boule-dogue. — Chez ceux-ci, la valeur n'est pas le résultat des passions; elle est inhérente à l'homme même, et coule avec le sang dans ses veines.

Il y a plusieurs années, quand l'armée russe s'avança pour occuper la ville de Tcherké, un passage dans les montagnes fut défendu avec un courage extraordinaire par une poignée de fanatiques. Après une perte considérable, l'impétuosité d'une colonne moscovite parvint à emporter le retranchement, dont les défenseurs furent renversés l'un sur l'autre par la foule armée qui s'y précipita. Les Russes souhaitaient vivement faire des prisonniers; mais les deux mollahs, presque morts, qui avaient conduit les montagnards, et qui, pendant le combat, échauffaient leur courage en chantant des versets du Coran, les exhortèrent à n'accepter aucun quartier des infidèles maudits, et ces hommes, couverts de blessures, mutilés, terrassés par les soldats russes, ne cessèrent de se défendre jusqu'à la mort, — frappant de leurs poignards les vainqueurs, et leur saisissant les membres de leurs dents, qu'ils enfonçaient dans les nerfs. On ne put s'emparer d'aucun d'eux. Excitée périodiquement à la guerre sainte, cette population fanatique fit subir aux Russes de graves échecs pendant la dernière campagne, dans l'automne de 1843 : l'ar-

mée russe perdit en une seule rencontre, dans le district des Avares, douze cents hommes, et, de plus, elle perdit successivement tous les forts des montagnes, dont l'établissement lui avait coûté plusieurs campagnes.

Au nord et au nord-ouest des Tchetchenses sont la haute et la basse Kabardahs, territoire composé du plat pays et des montagnes les moins élevées, au nord de la grande chaîne. Quelques-unes des tribus qui l'habitent acceptent en partie, comme les Lesghis, une soumission équivoque; d'autres, dont le pays est plus accessible, comme les Ossètes, ont reçu l'organisation kosaque, et consacré leurs sabres au service des envahisseurs; plusieurs ont été envoyés à Saint-Pétersbourg et à Warsowie, où ils figurent dans le régiment musulman ou veillent à la porte du palais du vice-roi moscovite.

D'autres enfin, tels que les Bassiens et les Karalchais, sont restés tout à fait indépendants, ou du moins indépendants des Russes, car ils reconnaissent la suprématie des princes tcherkesses, qui s'intitulent princes de Kabardah. Les Kabardiens tirent leur origine des nomades mongols et tartares, auxquels on a permis de s'établir au pied de ces montagnes, et qui s'y sont mêlés à la race tcherkesse, dont ils ont subi l'influence physique et morale, comme toutes les

populations avoisinantes, que cette race a modifiées plus ou moins, sans éprouver elle-même à leur contact la moindre modification.

Immédiatement à l'ouest de la route du Wladi-Caucase est le pays des Ossètes, peuplé vraisemblablement de quelques centaines de mille âmes. Habitant un territoire des plus inaccessibles, ils se sont déshonorés parmi toutes les nations caucasiennes en se soumettant aux Russes, car ils n'avaient pas l'excuse des tribus lesghises et kabardiennes, qui ont agi de même. Placées entre l'effort des armes russes, qui les serraient de près, et les séductions mises en usage pour les gagner, celles-ci peuvent avoir trouvé difficile de résister à cette double influence; mais les Ossètes n'ont cédé qu'à la séduction. C'est un fait d'autant plus déplorable, que leur situation géographique leur donne une grande part à la garde des défilés du Terek et du second des trois grands passages caucasiens.

A la vérité, leurs foi et hommage sont des moins sûrs, et pendant longtemps encore les Russes n'oseront s'y fier sérieusement; mais, indépendamment de l'assistance matérielle qu'ils leur prêtent, en diminuant, par leur soumission, les charges et les fatigues des postes établis le long de la ligne frontière, leur exemple est d'un effet moral pernicieux, et les simples communi-

cations qui en résultent doivent donner aux autorités russes les moyens d'agir peu à peu sur leurs chefs par la corruption.

Les Ossètes sont belliqueux et actifs; mais, quoique d'une stature plus haute, ils portent des armes et des vêtements beaucoup plus légers que les Abases et les Tcherkesses. Autrefois, ils se reconnaissaient tributaires des derniers, ce qui reviendrait promptement, sans doute, si les Tcherkesses et les Abases étaient unis.

Ces deux peuples gardent l'extrémité nord-est de la chaîne caucasienne, que leur valeur rend inexpugnable. Là sont venus échouer jusqu'à présent tous les efforts de la Russie; la route qui traverse leur territoire est restée hermétiquement fermée, et nulle part dans ce pays, depuis un demi-siècle, la domination du Czar n'a pu s'étendre à la portée d'un boulet de canon, bien qu'il y ait sacrifié plus de soldats qu'il n'en a dépensé pour conquérir la Pologne, et que tous les jours les mêmes sacrifices s'y renouvellent. Tout le succès des Russes s'est borné à l'occupation des ports sur le littoral de la mer Noire; et encore les garnisons qu'ils y tiennent sont-elles réduites à communiquer par eau; leurs conquêtes sur le rivage ne s'étendant pas au delà d'une portée de fusil, ils ne peuvent faire mouvoir des troupes d'un fort à l'autre qu'aux dépens

de la vie humaine, ce qui est également coûteux et impraticable. La Russie ne possède pas, dans le pays des Abases et des Tcherkesses, un pied de terre qu'elle n'ait couvert des cadavres de ses soldats; tout poste qui n'est pas sous la protection de sa flotte, elle a toujours dû l'abandonner peu de temps après s'en être emparée.

Dans l'hiver, lorsque les tempêtes de la mer Noire, jointes à l'ignorance et au peu de courage des matelots russes, leur rendent la navigation impossible, ces postes se trouvent, pendant plusieurs mois, entièrement isolés; alors, comme il est arrivé tout récemment encore, ils sont attaqués et emportés par les montagnards, qui d'ordinaire passent la garnison au fil de l'épée, jettent les canons à la mer, et détruisent les fortifications.

Néanmoins, cette occupation du littoral est un inconvénient sérieux pour les Circassiens, dont elle interrompt le commerce avec la Turquie. Non-seulement cela les empêche d'échanger leurs produits contre la poudre à tirer, le sel et les autres articles dont ils ont le plus besoin, mais l'impossibilité de vendre au dehors leurs propres denrées les prive des moyens de se procurer de quoi faire de la poudre en grande quantité. Comme toutes les autres nations guerrières, les Circassiens connaissent l'art de fabriquer la

poudre à canon, et ils n'en manqueraient jamais s'ils avaient les matériaux nécessaires un peu plus abondamment. Après avoir formé la poudre en gâteaux, ils la font bouillir, ce qui fait disparaître en partie les dangers de la trituration au moulin. Ainsi préparée, leur poudre n'est pas d'une aussi forte qualité que la poudre anglaise, mais elle est bonne, et suffit à toutes les nécessités ordinaires de la guerre.

C'est cette rareté de la poudre qui les oblige à négliger l'artillerie russe dont ils s'emparent. Les montagnards, qui donneraient à peine trois charges de poudre pour la vie d'un ennemi, pensent que ce serait folie d'en dépenser cinq cents pour tirer une balle de vingt-quatre livres. Sans cela, ils feraient probablement exception à tous les peuples non civilisés, dans les mains desquels l'artillerie est une arme aussi peu efficace qu'elle est formidable employée par ceux qui savent s'en servir. Vifs et intelligents, habiles au maniement des armes à feu, connaissant beaucoup mieux la nature et l'effet des projectiles que les officiers russes avec leur théorie défectueuse et leur insouciante pratique, ils ne tarderaient guère probablement à les surpasser dans l'emploi de l'artillerie, s'ils pouvaient se procurer les munitions nécessaires.

Les Abases habitent le versant oriental de ces

montagnes, c'est-à-dire le côté opposé aux Tcherkesses; ainsi leur pays fait face à la mer Noire. Après les Tcherkesses, on peut regarder les Abases comme les plus beaux hommes du Caucase; mais, fiers avec les Ossètes, les Mingréliens et toutes les autres peuplades, ils semblent avoir conservé le vif sentiment de leur infériorité à l'égard des Tcherkesses, avec lesquels malheureusement ils n'ont jamais pu s'accorder. Les Abases ne le cèdent même pas en valeur aux Tcherkesses, bien que la leur soit d'une nature moins chevaleresque. Leur implacable inimitié contre les Russes, principaux objets de leur ardeur guerrière, leur a valu auprès d'eux une réputation de férocité. Non moins hardis sur mer que sur terre, ils ont souvent, avec leurs légers bateaux, attaqué et capturé des bâtiments russes qui cherchaient un abri sur leurs côtes, et même des vaisseaux de guerre qui s'en étaient approchés. Toujours ils ont su les aborder avant que l'ennemi ait eu le temps de se garantir : c'est ainsi qu'il y a quelques années ils ont pillé et détruit un vaisseau de ligne.

De même que les Ossètes, les Abases ne sont pas montés; leurs chefs seuls et les nobles ont des chevaux, qui sont de fort belle race. Ils ne portent pas aussi fréquemment que les Tcherkesses le casque et la cotte de mailles, et ils se

rasent la tête, en laissant seulement sur le sommet du crâne une longue touffe de cheveux. Leurs femmes sont d'une grande beauté. Partout dans l'Orient on confond les esclaves Abases, mâles et femelles, avec les Tcherkesses, et on les emploie aux mêmes fonctions.

Arrêtons-nous un moment à cette race des Tcherkesses, les légitimes possesseurs des *tlea*, la race la plus belle, la plus vaillante, et, tout considéré, la plus remarquable peut-être de l'univers. La nature, en les taillant pour la suprématie et le commandement, semble les avoir destinés à être l'aristocratie du genre humain; on dirait qu'elle les a fait sortir de leurs montagnes, en deux branches distinctes, pour les conduire dans toute l'Europe et sur la surface du vaste empire de l'Islam, à ce pouvoir universel qu'elle leur voulait départir. Soit qu'ils s'avancent sous l'arc de triomphe de la conquête, soit qu'ils passent sous les fourches caudines de la servitude, nous les voyons toujours, parmi tous ces mélanges de l'Europe, remonter à la surface, comme un fluide plus léger qui obéit aux lois de sa pesanteur; vainqueurs hautains dans le Nord, esclaves achetés dans le sérail des musulmans, le résultat est toujours le même : eux et leur race sont constamment dans le rôle auquel elle semble avoir été prédestinée, — celui de régner sur ses semblables.

Les *Sagas* attribuent aux Northmans une origine caucasienne. Le fait en lui-même n'est pas contesté; on a seulement mis en question si la dernière migration sous Odin, dont le nom était *Asa*, provenait des tribus ossètes, appelées autrefois *Alains* ou *Azes*. — Le mot turco-tartare, dont les Tcherkesses prennent le nom d'*Adighé*, a une similitude frappante avec le nom du peuple d'Odin; cela donne du poids à la supposition que les Northmans, à la chevelure foncée, ce peuple si profondément imbu de l'esprit et des usages chevaleresques, répandus par lui en Europe à une époque si reculée qu'il a dû nécessairement les apporter du Caucase, sont plutôt descendus des Tcherkesses aux cheveux noirs, qui ont d'ailleurs tant d'autres points de ressemblance avec la race northmande, que des Ossètes, aux yeux bleus et aux chevaux blonds, qui sont la source des races germaniques. — A tout événement, les savants qui revendiquent pour la dernière migration, sous Odin, une origine ossète, affirment aussi qu'elle était peu nombreuse; de sorte qu'on peut très-bien, sans heurter aucune opinion, faire remonter à la nation *adighé* la grande masse du peuple northman.

Examinons l'Europe : n'y trouvons-nous pas, de quelque côté que nous portions nos regards, les vestiges de la vaste puissance des Northmans

plus universellement répandus que ceux des envahissements de Rome? L'histoire du moyen âge, les généalogies des nobles et des princes, chez tous les peuples, prouvent que les neuf-dixièmes des hommes qui ont dominé leurs semblables appartenaient à la race northmande, ou ont mêlé leur sang avec le sien.

Si nous tournons les yeux vers le Midi, les rois mameluks d'Égypte étaient Circassiens; la race qui a presque constamment administré l'empire des kalifes était circassienne, ou née de mères circassiennes; les vizirs, les beys, les deys d'Afrique ont été, pour plus de moitié, tirés de la même famille, — peuple élevé dans les harems, pour servir comme esclaves ceux dont ils sont devenus les souverains.

D'où vient que l'esclave fut maître chez les musulmans? qui mit le Northman, banni de ses rochers tristes et couverts de pins, à même d'aller conquérir, comme *pis-aller*, dans les contrées les plus fertiles de l'Europe, un duché ou un royaume? Qui fit tout cela, si ce n'est cette supériorité physique et morale qu'il possédait si éminemment sur tout autre peuple, et ces vertus naturelles que leur rude enveloppe et les langes de la barbarie ont trop dérobées à notre attention? La supériorité d'intelligence, la fidélité, la résolution de l'esclave circassien, qui ont tou-

jours fait de lui, parmi les Ottomans, le maître des peuples esclaves, s'effacent au milieu des extorsions subséquentes du pacha ou des sévérités du vizir.

De même, les magnifiques conceptions du Northman, sa hardiesse d'exécution, les vertus pratiques de sa croyance chevaleresque, qui excitaient, dans des siècles d'égoïsme et de servilité, l'enthousiasme des populations féodales, en développant chez elles, par l'admiration, la noblesse innée, quoique cachée, des idées et des sentiments, — toutes ces qualités ont été obscurcies par l'orgueil, l'injustice, les brutalités et le régime oppresseur de la féodalité; l'opinion de la postérité l'a confondu avec elle, bien qu'il eût en réalité pour mission d'en combattre les abus, et qu'il ait été l'instrument qui en modifia les pernicieux effets. Que pouvait-il y avoir de plus hostile au demi-esclavage de la féodalité que le principe chevaleresque, qui, sans tenir compte du péril, dirigeait avec une ferveur aveugle toute la force, toute la valeur de l'homme, au soulagement des opprimés?

Avant de quitter ce sujet de l'origine des Tcherkesses, observons que le nom de *tcherkesse*, qui n'est nullement admis par eux, et qui dérive de mots turco-tartares, signifiant flibustiers, pirates, déprédateurs de routes, a souvent produit

de singuliers *quiproquos*. On l'a donné indistinctement à tout peuple pillieur, ayant une résidence fixe. Ainsi les Kosacs ont été appelés Tcherkesses : on voit encore près de Sébastopol les ruines d'un château nommé *Tcherkesserman*, et la vieille capitale des Kosacs du Don, de qui la moderne a pris son nom, s'appelait Tcherkask.

Probablement, l'expression de Kosac a une signification semblable dans quelqu'un des idiomes orientaux. Les Tcherkesses eux-mêmes, à proprement parler, les *Adighés*, sont appelés *Kasaghi* par les Ossètes, leurs voisins. On suppose que ce sont les Kasakia des écrivains byzantins et les Kasoghi des anciennes chroniques russes, qui paraissent avoir désigné ainsi toutes les tribus dévastatrices, tant mongoles que tartares. De là les mentions répétées qu'elles font des Kosacs, plusieurs siècles avant que le peuple extraordinaire auquel appartient ce nom (et qui est slave avec un mélange de hongrois et de tartare) ait révélé son existence dans les îles marécageuses du Dnieper, ce qui a eu lieu à une époque assez récente pour que l'histoire puisse suivre avec certitude tous ses mouvements.

Les Tcherkesses ne sont pas d'une haute stature, mais parfaitement proportionnés. Un constant exercice a développé d'une manière étonnante leur vigueur musculaire et leur activité.

Nul individu de la famille humaine ne donne une idée plus complète de la race pure, telle que nous la voyons dans le cheval pur sang ou arabe, notamment dans la précieuse race *Mijid*, à la narine dilatée et à l'œil de gazelle, qui distinguent les descendants des coursiers du Prophète.

Le costume de ces montagnards est celui qui convient à la symétrie nerveuse, quoique délicate, de leurs formes : — une jaquette serrée à la taille avec des rangées de goussets à cartouches sur la poitrine, et des pantalons étroits. Ces vêtements, communs à toutes les tribus caucasiennes sont, en général, d'une couleur modeste et sombre, par exemple la couleur feuille morte. Tout leur luxe consiste dans leurs armes et dans les harnais de leurs chevaux.

De même que les Tcherkesses, la plupart des nations caucasiennes, dans leur costume de paix, portent un bonnet rond, entouré d'une bordure épaisse de fourrure de peau de mouton, qui lui donne l'air d'un turban. Ce bonnet, en général, est noir et blanc; mais la coiffure des jeunes gens se distingue ordinairement par une toison d'une blancheur de neige. — Le costume de guerre du Tcherkesse, celui sous lequel on le voit le plus fréquemment, est remarquable par le casque de fer, que surmonte une longue pointe, par l'extrême finesse de la cotte de

mailles, qui tombe du casque sur les épaules, comme le voile de dentelle d'une dame, et par des bracelets d'acier qui semblent faire partie d'un gantelet absent. — Tout cela contribue à donner au guerrier tcherkesse un aspect chevaleresque, que son courage ne dément pas.

L'étroit ceinturon qui supporte le sabre est ordinairement d'un travail exquis; il est attaché par un fermoir artistement disposé. Le sabre et le yatagan sont eux-mêmes d'une trempe excellente, et, pour la plupart, d'une grande antiquité. Les lames ont toujours été mieux fabriquées en Orient qu'en Europe, où, probablement, nous ne réussirons jamais à les faire aussi bonnes, parce que, quand on découvrira la méthode des Orientaux, les peuples de l'Occident ne voudront jamais y mettre le prix exorbitant que leur travail exige; de même qu'aucune fabrique du continent n'a jamais produit d'armes à feu capables de rivaliser avec celles de notre coûteuse manufacture de Londres, parce que les acheteurs refuseraient d'en donner la moitié de leur prix.

Outre les excellentes lames que les Caucasiens fabriquent eux-mêmes, ils ont eu, pendant des siècles, l'occasion de recueillir les meilleures de tout l'Orient. Elles se transmettent dans les familles comme héritage, et avec le soin qu'ils en prennent, elles peuvent se conserver indéfini-

ment. Une lame de sabre ou de poignard peut valoir jusqu'à 100 livres sterling (2,500 francs). Cette valeur n'est pas affaire de simple fantaisie, comme celle que le Hollandais donne aux tulipes, ou le marchand russe à son gros cheval. On estime le sabre et le poignard d'après leur trempe; et si nous pouvions en fabriquer de semblables à Birmingham ou à Sheffield, ils obtiendraient immédiatement le même prix.

On exige d'une lame orientale qu'elle soit flexible, et que le tranchant en soit si affilé, qu'il puisse diviser en deux un cheveu. Sans doute le rasoir anglais, qui doit son tranchant à la dureté de sa trempe, peut produire le même effet, mais il se brise comme du verre.

Les armes à feu des Caucasiens, fusils et pistolets, n'ont pas moins de prix que leurs armes blanches. Les canons sont ordinairement faits d'un métal admirable; mais ils sont percés d'une manière défectueuse et leurs batteries sont médiocres. Ces armes sont pesantes et souvent montées en platine; circonstances qui contribuent à la justesse du tir: la première, en empêchant la vibration de la pièce; la seconde, en assurant la fermeté du coup par l'absence de toute secousse au moment de l'ignition.

Les Tcherkesses sont un peuple équestre, plus même que les Kabardiens et les Lesghis méri-

dionaux. Leurs superbes chevaux, petits de taille, mais pur sang, — c'est-à-dire issus de l'arabe presque dans toute sa pureté primitive, — sont si accoutumés au terrain raboteux de leurs montagnes, qu'ils portent leur cavalier en des lieux où il ne pourrait gravir à pied. Ayant le pied sûr et agile comme le chamois, ils galopent sur les pentes les plus rapides, en s'élançant de roc en roc, d'une manière étonnante pour quiconque n'a pas vu de ses propres yeux combien la nature du cheval s'adapte aux localités où il est élevé.

Afin de pouvoir se retourner et faire feu en courant, — seule position dans laquelle il soit possible de viser avec quelque justesse quand on est sur le dos d'un cheval, — les Tcherkesses montent avec un étrier plus long que l'autre. Ils ont aussi les rênes lâches, ce qui est indispensable pour laisser au cheval sa sûreté de pied dans les terrains escarpés qu'ils ont à franchir, parce qu'alors ils confient l'animal à son propre instinct. Mais en plaine, cette habitude diminue beaucoup sa rapidité, le cheval étant enclin à faire des pas courts et vifs, au lieu de longues enjambées qu'on ne peut lui apprendre qu'en l'accoutumant à la main du cavalier, qui le soutient et le tire à lui, comme la corde de l'arc pour une nouvelle tension.

Les Tcherkesses connaissent parfaitement l'art de dresser leurs chevaux; et comme ils ne les montent jamais qu'à leur pleine maturité, lorsqu'ils s'élancent pour leurs expéditions à travers la frontière russe, les muscles de fer, les fortes jambes et la vitesse de leurs coursiers, jointe à la légèreté de leur propre poids, les mettent à même de franchir des distances prodigieuses dans un espace de temps étonnamment court.

Toutes les tribus caucasiennes excellent au maniement des armes, qu'elles pratiquent dès la première enfance, et l'on assure que les Tcherkesses les surpassent toutes en dextérité. Leur savoir, à cet égard, fait l'étonnement des Russes, parmi lesquels tout le monde (excepté les Kosacs) est parfaitement étranger à l'usage des armes; aussi l'adresse de leurs ennemis du Caucase est-elle, chez eux, l'objet des récits populaires les plus exagérés.

Non moins bons athlètes qu'admirables cavaliers, ils savent se servir de toutes leurs armes à cheval. Quoique leur manière de tirer ne puisse être comparée à la manière usitée en Suisse et en Angleterre, chacun de leurs coups porte. A pied, ils tirent en arrêt et toujours de près; ils emploient, même à cheval, leurs pistolets avec beaucoup d'habileté, comme on peut le voir journellement dans l'exercice des régiments mahométans

à Saint-Pétersbourg et des Kabardiens à Warsowie. En passant au grand galop, ils manquent rarement un morceau de papier à terre. Les plus adroits touchent avec une égale sûreté une pièce d'un rouble argent, ou frappent le sol si près d'elle qu'ils la font sauter en l'air. Ce sont là des preuves d'une grande adresse; mais la défectuosité des pistolets avec lesquels, nonobstant le mouvement du cheval, ils parviennent à toucher, avec une justesse si admirable, des objets placés très-près d'eux, ne leur permet pas de s'exercer, avec quelque succès, sur un but placé à une distance plus éloignée. — On peut dire ainsi qu'ils déploient toute l'habileté qu'admet la nature imparfaite de leurs armes.

Témoins de toutes ces choses, qu'ils sont si loin de pouvoir imiter, les Russes ajoutent une foi aveugle aux contes les plus extravagants sur l'adresse des Caucasiens. Les Géorgiens et les Lesghis, qui ont dans l'esprit une teinte du caractère gascon, — c'est-à-dire du Persan, le gascon de l'Orient, — se laissent volontiers, dans leurs relations pacifiques avec les Moscovites, entraîner, par l'amour du merveilleux, à des vanteries, à des assertions extraordinaires. Elles sont toutes acceptées, sans difficultés, par les Russes, aux yeux desquels il n'est rien qu'un brave d'au delà du Kouban et du Térek ne puisse

réaliser. Jamais personne ne songe à mettre à l'épreuve l'homme ou le métal, à moins qu'il ne se trouve là quelque Anglais incrédule et obstiné.

Dans un voyage que fit Paskewitch à bord d'un des pyroscaphes du gouvernement, il avait à sa suite un Géorgien qui lui avait, dans une circonstance importante, sauvé la vie. Comme tous les Caucasiens, et, de fait, comme tous les Orientaux, cet homme donnait autant d'attention à ses armes que tout bon Russe à l'image de son saint. Il examinait et nettoyait si constamment son sabre, qu'un Anglais, qui le voyait faire, lia conversation avec lui. Le Géorgien affirmait qu'il n'était pas de diamant qui pût couper, ni d'acier qui égalât le tranchant de sa lame, et que, d'un seul coup, il partagerait en deux un mouton dans toute sa longueur. Son maître corroborait l'assertion comme chose incontestable; mais l'Anglais n'était pas convaincu. — « Croyez-vous, dit-il, pouvoir couper cette corde d'un seul coup? — Comme un fil, répondit l'autre. — Je parie deux douzaines de bouteilles de champagne que vous ne le ferez pas. » Le Géorgien accepta, et Paskewitch sourit de l'incrédulité de l'insulaire. Après avoir bien visé et concentré toutes ses forces, le possesseur du sabre si vanté frappa le coup, qui fendit à peine un des brins

de la corde. L'Anglais, homme nerveux, voulut essayer à son tour. Il frappa obliquement, de manière à faire pénétrer la lame dans le sens du chanvre, et parvint ainsi à couper la corde à moitié. Mais, à l'examen, on reconnut que l'obliquité du coup avait courbé cette lame incomparable!

Les institutions des Tcherkesses offrent aujourd'hui un spectacle étrange de féodalité chevaleresque, mais d'une féodalité la moins dégradante de sa nature, parce qu'elle tient à l'esprit même du clan. Les *pchek* ou princes reçoivent l'hommage des *ouzdens*, les nobles, et leur commandent le service militaire; les nobles exercent sur le peuple une autorité tempérée par les mœurs. Le profond attachement des vassaux pour leurs seigneurs semble prouver qu'ils trouvent à cette ligue de mutuels avantages. L'attachement des seigneurs pour leurs princes est plus équivoque; et les dissensions, les inimitiés des nobles et des princes entre eux rappellent forcément la situation de l'Europe au moyen-âge.

De l'impérieuse nécessité de venger toute injure reçue par des parents ou des alliés, et de l'incalculable série de malheurs auxquels cette coutume a donné naissance parmi ces peuples aux passions ardentes, aux résolutions impétueuses et immuables, sont sorties naturellement

des animosités, dont le résultat a été d'affaiblir des vertus guerrières qui auraient pu réaliser une toute autre destinée que celle de disputer la possession de quelques collines à l'invasion d'hommes moralement et physiquement si inférieurs aux Circassiens.

Mais ce tableau nous rappelle aussi la condition de l'Islande sous les Northmans, l'Islande où l'individualité, poussée à sa dernière limite, produisit les mêmes résultats, et finit par briser tout lien social. Leurs chroniques nous montrent la touchante avidité avec laquelle, fatigués de cet état de choses, ils reçurent les doctrines de l'Évangile, et la douce et consolante religion qui leur inspira — ce qu'ils n'avaient jamais cru possible, quoique ce fût le soulagement après lequel soupiraient leurs âmes — l'oubli des injures, à eux fatigués de les venger, épuisés par leurs propres lois et par les luttes intestines qu'elles provoquaient!

Cette heure n'a-t-elle pas sonné pour les Circassiens? et ne sont-ils pas arrivés au moment où les paroles de paix et d'amour ne tomberaient pas comme le grain sur un roc stérile, mais comme la semence sur un sol bien disposé?

Tout le luxe du Circassien est dans ses armes et ses chevaux; le logement d'un chef puissant n'est orné que de casques, d'armes et de cottes

de mailles; non loin de là, le cheval reste toujours sellé dans l'écurie. Sa vie est fort simple : sa nourriture se compose d'une espèce de pâte de millet, appelée *pasta*, mot emprunté à la Genèse, de gâteaux de maïs et de chair de mouton rôtie, dont on fait un *pilaf* avec du grain ou du riz.

Les Tcherkesses ont chez eux des esclaves, notamment des prisonniers russes : c'est de ces hommes que nous tenons la plupart de nos renseignements sur leur économie domestique. Ils les représentent généralement comme mangeant de la viande crue et saignante, ce qui veut dire sans doute que les montagnards préfèrent les viandes cuites à ce point où le goût national les demande en Angleterre; mais pour le soldat russe, qui fait ses délices d'une soupe d'huile de chènevis, cela leur donne un air carnivore.

Les femmes circassiennes jouissent d'une grande liberté; mais l'usage est que la fille d'un pcheh, ou prince, ne se marie que dans une famille princière, et la fille d'un ouzden avec un ouzden. Autrefois, lorsqu'elle ne pouvait trouver de parti convenable, et qu'elle avait assez de charmes pour satisfaire le marchand d'esclaves, toute son ambition était d'aller chercher fortune dans les harems de l'Occident, si éblouissants de luxe et de splendeur, ou dans ceux des sultans

et des vizirs voluptueux, dans les palais desquels chaque belle aventurière régnait en espérance. On regardait cela à peu près comme le voyage aux Indes que font tous les ans tant de nos femmes anglaises dans un but de spéculation matrimoniale, avec cette seule différence que les belles Circassiennes s'embarquaient sans bibles, sans sermons, et sans l'avis de madame *une telle* aux jeunes femmes partant pour la chasse des maris en Orient.

On sait aussi que ces sortes de ventes étaient toujours traitées par le patriarche de la famille, père ou frère, ce qui inspirait bientôt à la jeune esclave un vif désir de déployer ses charmes dans tous leurs avantages aux yeux d'un acheteur. — Coutume fort différente de celle de l'Angleterre, où jamais il n'y a d'entremetteur pour l'achat des femmes; où, dans le salon de bal, les mères dispensent les pères de s'occuper de la vente, et où l'on apprend aux filles dociles, avant de quitter la demeure paternelle, à seconder les artifices de leurs chaperons pour capter quelque imbécile, hideux, difforme ou débauché, n'importe lequel, pourvu qu'il soit riche. N'y a-t-il pas, en effet, une grande différence morale dans la conduite de parents qui n'aspirent qu'à livrer leurs enfants, ou d'enfants qui n'aspirent qu'à se livrer elles-mêmes au premier venu, quel qu'il

soit, que ses rentes mettraient à même de payer un prix suffisant, — et la conduite du Tcherkesse qui envoie ses filles à Stamboul, afin qu'elles y deviennent la propriété du premier homme assez riche pour les acheter?

Qu'on ne s'imagine pas, au reste, que nous entendions, par cette remarque, justifier la pratique circassienne : nous ne l'avons hasardée *qu'à propos* d'une autre observation que nous avions à faire; c'est qu'en interrompant ce commerce avec Constantinople, le blocus du littoral de la mer Noire cause de graves mécontentements et de profonds regrets parmi les femmes qui commencent à désespérer d'obtenir des maris chez leurs concitoyens, car il paraît que le beau sexe dépasse de beaucoup en nombre celui des hommes à marier. Peut-être, au surplus, entre la perspective « d'un simple bonheur » et celle du harem, le choix serait-il partout difficile.

La nation circassienne n'a pas de lois écrites. Les Russes, comme plusieurs de leurs voisins, en ont toute une bibliothèque, et neuf fois sur dix ces lois restent inobservées. Chez les Circassiens, la coutume en tient lieu, et ces coutumes non écrites sont inviolables. Nulle part elles ne sont maintenues plus rigidement que chez les Tcherkesses. Ils sont également renommés pour leur foi religieuse à leur serment. Telle est la

haine mortelle qui existe entre eux et les Zaporagues ou les Kosacs Tchornomorskies, que quand, dans une rencontre le long de la ligne du Kouban, quelques-uns tombent de chaque côté, les Kosacs n'osent les mettre ensemble dans la même fosse : ils prennent la peine de leur creuser des fosses séparées, de crainte que leurs corps ne reposassent pas en paix l'un auprès de l'autre. Cependant, pas un seul Tchornomorskie ne croirait courir le moindre péril en s'aventurant au cœur des montagnes ennemies, si sa sûreté lui était garantie par la parole d'un Tcherkesse.

En présence de ce fait avéré, les Russes ne craignent pas de les traiter de brigands sans foi et sans honneur, accusation qu'ils appuient de plusieurs exemples de capitulations et de conventions violées, lesquelles, pour la plupart, ont été faites et rompues longtemps avant que la guerre n'eût pris le caractère de haine et d'exaspération qui la distingue aujourd'hui. Mais en réalité les chefs abases et tcherkesses, lorsqu'ils jurent d'observer fidèlement certains articles, ont toujours soin d'y introduire une clause exceptionnelle, pour le cas où les Russes viendraient eux-mêmes à les enfreindre.

Chez les Tcherkesses, la peine de mort n'est appliquée qu'au parjure ; on l'étendait autrefois à tout acte de fraude tendant à tromper sur la

valeur des chevaux, leur race et leur généalogie, dont ces peuples sont excessivement soigneux. Quelque peu de rapport qu'il puisse y avoir entre l'élève d'une belle race de chevaux et la constitution de la société qui se livre à ce goût, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il exerce une influence qu'on n'imagine pas généralement, mais dont l'effet est de porter aux institutions aristocratiques. Les peuples accoutumés aux chevaux, qui voient éclater toutes les qualités dans certaines souches antiques de la noblesse chevaline, ne pourront jamais se persuader qu'il n'en soit pas de même à l'égard de la race humaine, et qu'il n'y ait rien dans le sang : ils respecteront toujours leur aristocratie, même quand ils auront lieu de la haïr ; et jamais dans l'histoire du monde on n'a vu l'aristocratie succomber sous la haine, quoique souvent elle se soit flétrie et irrévocablement éteinte sous le mépris.

XXIII

DE LA CIRCASSIE ET DE LA GÉORGIE.

(FIN.)

DE LA CIRCASSIE ET DE LA GÉORGIE.

(FIN.)

Les forces employées par la Russie dans la guerre qu'elle fait aux Circassiens, et les positions qu'elle occupe dans ces contrées, sont à peu près les suivantes.

Une ligne militaire, qui s'étend de l'embouchure du Kouban à celle du Terek, défend les territoires cis-caucasiens contre les incursions des montagnards. Elle est gardée par les Kosacs-Tchornomorskies, les Kosacs du Terek, et un contingent de Kirguiz et de Tartares organisés. Le nombre de troupes en permanence sur cette ligne peut s'élever à environ vingt-cinq mille hommes; la partie ouest en est protégée par les forteresses de Konivskoé, d'Ekaterinodar, capitale des Tchornomorskies, de Prosnoï et de Sta-

vropol, liées entre elles par quelques forts. Vers Stavropol, entre les sources du Kouban et celles du Kouma, qui règnent de chaque côté d'une suite de montagnes, dans la direction du nord, se trouve un territoire qu'il a toujours été fort difficile de fermer, et par lequel les Circassiens sont accoutumés depuis longtemps à déboucher pour aller porter la désolation sur les frontières ennemies. Alexandrow, Géorgiewski et une suite de petites forteresses, le long des flancs orientaux de cette chaîne, réunissent la ligne du nord à celle du Terek : les principales défenses de celle-ci sont Kislar, sur les îles de ce fleuve, et Modosk, le point central le plus fortifié. Tous les forts, le long de la ligne, sont défendus par des garnisons permanentes, dont l'ensemble s'élève à quinze mille hommes environ, et qui se composent uniquement d'infanterie et d'artillerie : les Russes trouvent leur cavalerie régulière tout à fait impropre à ce genre de service; aussi ne s'en servent-ils jamais dans le Caucase, à l'exception de quelques escadrons du régiment bessarabe de Besabrasoff, qui ne sortent jamais des paisibles districts de la Géorgie.

Sur le littoral de la mer Noire, le poste important d'Anapa, les forts de Soujouk, Ghelengie, Pilsunda, Bampor et Soukourn, sont également occupés par les Russes; leurs garnisons perma-

nentes, montant encore à quinze mille hommes, forment la ligne occidentale.

Sur la côte orientale de la mer Caspienne, on peut évaluer à sept mille hommes le nombre des troupes disséminées dans les forteresses et stations, de Kislar à Bakan, y compris la ville de Derbent. Cinq mille environ sont répartis le long de la ligne qui traverse l'isthme dans toute sa longueur, d'Ékaterinogrod à Tifflis; les Kabardiens, au nord, et les Ossètes, à l'ouest de cette route, fournissent à peine un contingent de cinq mille hommes aussi.

La ligne du midi est celle de toutes dont la défense est la moins difficile. Aux environs de la mer Noire, les Mingréliens, que nous avons comptés parmi les peuplades de la Géorgie soumises aux Russes, arrêtent, de ce côté, toutes les incursions des Tcherkesses et des Abases. Les Ossètes, payés maintenant par la Russie, couvrent le centre de la ligne, et à l'est de Tifflis la frontière est aisément défendue contre les faibles attaques des Lesghis par une portion de l'armée de Géorgie, jointe à quelques postes fortifiés, occupés par les Kosacs.

En somme, on estime à peu près à trente mille irréguliers et à quarante-trois mille réguliers le nombre des troupes employées sur la frontière à former le cordon défensif qui enferme les pro-

vinces circassiennes et la ligne qui, sur un point, en traverse le centre. Mais cette force, dont tous les approvisionnements doivent être tirés de loin et à des frais que rendent ruineux l'élévation du prix de transport et les dilapidations des agents du gouvernement, cette force, plus lourde à soutenir qu'une armée de deux cent mille hommes dans les provinces slaves, ne permet pas encore aux Russes de reprendre l'offensive. Pour y parvenir, de nouvelles troupes, dont il est impossible de fixer le nombre, sont annuellement tirées de la Tauride ou des gouvernements du nord-ouest. La Russie paraît n'avoir jamais pu réunir dans ce but plus de vingt à quarante mille hommes. Leur perte annuelle, tant par le fer des Circassiens que par les maladies et la famine, peut être évaluée à quinze mille hommes, et il y a des années où elle dépasse de beaucoup ce chiffre; mais la proportion des officiers tués et blessés est si considérable, que l'envoi d'un officier à l'armée du Caucase est regardé comme la peine qui vient immédiatement après la dégradation et l'exil en Sibérie.

Autrefois, il se trouvait, de temps à autre, des officiers qui demandaient à servir comme volontaires dans ce pays; en général, ils y étaient poussés par le dépit des humiliations et de la tyrannie auxquelles ils sont en butte dans leurs

régiments. Maintenant, ces demandes ont entièrement cessé, sauf dans les cas qui porteraient l'homme, en tout autre pays, à se débarrasser de la vie par le suicide. Chaque régiment de la garde y envoie aussi, comme condamné, un individu tous les deux ou trois ans.

L'armée du Caucase renferme les plus infimes et les plus nobles rejetons d'une société d'où le despotisme les éloigne, comme dangereux pour la masse, les uns par une excessive dépravation, les autres par une portée d'esprit capable de mettre en péril l'ordre et la sécurité de l'État. Là est envoyé, pour cacher ses épaulettes ternies, celui qui a eu la maladresse de ne pas savoir cacher ses crimes, ou dont le déshonneur flagrant a soulevé l'opinion publique; là, par continuation de la politique impériale, qui foule à terre l'aristocratie déchue, sont envoyés de jeunes officiers de la garde, que l'on punit ainsi, en apparence, pour des fautes et des folies qui, dans tout autre pays, leur vaudraient à peine une réprimande; là sont exilés : l'esprit, pour qu'il s'y repente d'une pasquinade; la poésie, pour qu'elle expie l'imprudence d'une offensante allusion à la liberté. Les favoris les plus chers à la muse russe ont tous subi ce dangereux bannissement. Poushkin, surnommé, par ses admirateurs, le Byron moscovite, a été forcé d'y porter le mousquet;

Lermantoff et Bestoujeff n'en sont jamais revenus. — Mais on dirige, par-dessus tout, vers le Caucase, ceux dont les opinions libérales ou les dangereuses entreprises ont excité les ombrages du gouvernement. Il y a précipité, avec ses armées, des milliers de Polonais survivant à la dernière révolution : la plupart ont trouvé la mort dans cette lutte contre les libertés d'un peuple brave, qu'ils étaient condamnés à combattre pour avoir fidèlement défendu les leurs! De nouveaux exilés de la Pologne les remplacent tous les jours, suspects qu'ils sont de trahir des symptômes de cet esprit inquiet et agité qu'abat la forte main du despotisme russe, mais qu'il ne saurait étouffer, il le sent bien, avant que les derniers vestiges de la nationalité qu'il cherche à éteindre aient entièrement disparu.

Les opérations offensives des Russes commencent d'ordinaire au printemps; elles n'ont eu jusqu'ici rien de décisif depuis les campagnes de Paskewitch contre l'enthousiaste religieux, appelé Kosi-Moullah, qui, il y a environ quatorze ans, s'était mis à la tête d'une troupe de fanatiques de différentes tribus, et dont les Tchetchenses et les Lesghis avaient embrassé la cause. Kosi Moullah fut tué en défendant le château de Goumri, dans le Daghestan, que le général emporta d'assaut. Pénétrant alors dans la

vallée du Wladi-Caucase, du côté de la Géorgie, Paskewitch porta ses armes dans les montagnes à l'ouest de cette ligne.

Quoiqu'il eût déployé beaucoup d'activité et d'énergie dans ces deux expéditions, il ne réussit guère à gagner du terrain que dans la partie orientale de l'isthme, seule direction où les efforts incessants des Russes leur aient valu depuis quelques progrès. Du reste, ces efforts se consument, pour la plupart du temps, à tenir en respect les tribus chancelantes dans leur serment de fidélité ou à les punir de leurs tergiversations. Comme la clef d'or de la chambre de Barbe-Bleue, où le sang, lavé d'un côté, reparaissait aussitôt de l'autre, lorsqu'ils sont obligés de quitter un district pour en remettre un autre sous le joug, le premier lève de nouveau l'étendard de la révolte.

Les Russes s'avancent rarement dans le pays difficile des Tchetchenses et des Lesghis indépendants; lorsqu'ils y font quelque incursion, et qu'après de grandes pertes ils parviennent à forcer un passage momentanément défendu par une guerilla montagnarde, leurs troupes réussissent parfois à détruire un ou deux villages, qu'elles abandonnent presque aussitôt. Elles s'emparaient autrefois des provisions et du blé que les habitants avaient coutume de cacher en terre

dans des silos; mais ils les déposent aujourd'hui loin de leurs habitations. Dès que les Russes ont fait retraite, les indigènes reviennent aux débris encore chauds de leurs chaumières, qu'ils reconstruisent aussitôt; de sorte que, six semaines après, le village renaît de ses cendres, et qu'il ne reste plus d'autre trace du passage des Moscovites que leurs corps putréfiés et leurs os blanchis, dont les oiseaux de proie se disputent la chair corrompue.

L'intrépidité des montagnards empêche d'établir des forteresses ailleurs que sur les points où l'on peut laisser de fortes garnisons, faire escorter les approvisionnements par des détachements considérables, ou envoyer facilement des secours; car, lorsque le débordement des torrents de la montagne, les neiges ou les maladies qui déciment les campements russes, interceptent, pendant quelques semaines, les communications, les forts, livrés à leurs seules ressources, sont bloqués et emportés d'assaut par les Circassiens, qui déploient toujours, dans ces circonstances, une valeur farouche, contre laquelle les murailles sont une vaine protection.

Il est peu de points aujourd'hui que les Russes jugent assez importants pour y établir de nombreuses garnisons, auxquelles ils suffiraient difficilement, et surtout pour s'exposer aux pertes

d'hommes qu'entraîne la nécessité d'entretenir les communications au moyen des colonnes de secours. Les indigènes creusent, au sommet des montagnes, dans chaque position favorable, des fossés où ils attendent l'ennemi, au nombre d'une douzaine, enfoncés jusqu'aux épaules dans la terre et armés de leurs mortels mousquets : chacun de leurs coups abat un homme, et, devant cette barrière, les éclaireurs s'arrêtent forcément. Les obus ne peuvent servir contre un fossé de trois pieds de large : il n'y a d'autre moyen de l'emporter qu'en y dirigeant une colonne de quelques centaines d'hommes. Mais les défenseurs continuent à décharger leurs armes avec une ardeur infatigable, jusqu'à ce que l'ennemi arrive tout à fait sur eux, et alors ils s'échappent, la plupart du temps, soit en se dispersant, soit par quelque issue de derrière qui les conduit dans une autre direction.

La garde des communications le long du Wladi-Caucase occasionnait autrefois de grandes pertes d'hommes; mais elles ont beaucoup diminué depuis la soumission des Ossètes. Nous avons vu qu'à l'est de l'isthme, les Russes n'ont fait, contre les Abases et les Tcherkesses, d'autres progrès que l'occupation des ports de la mer Noire. Leurs travaux, sur ce point, rappellent l'éternel ouvrage de Pénélope, les Russes em-

ployant invariablement le temps de la belle saison, celle où la navigation de l'Euxin est ouverte, à rétablir ce que leurs adversaires détruisent invariablement aussi pendant l'hiver. Un dicton russe dit que les Lesghis de la Zamirnie (territoire pacifié) ne piquent, comme les guêpes, qu'en été, parce que c'est la seule saison où ils puissent trouver à s'abriter et à vivre dans les montagnes les plus inaccessibles, mais que les Tcherkesses et les Abases sont, comme le loup, plus âpres et plus hardis pendant les gelées.

Jamais les armées russes du Caucase ne se sont senties assez fortes pour tenter quelque opération décisive sur le territoire de ces peuples : jusqu'ici tous leurs efforts se sont réduits à l'établissement des lignes préparatoires d'isolement. Les luttes avec les Tcherkesses et les Abases n'ont jamais eu d'autre but, ces luttes dans lesquelles on a vu, du seuil de leurs frontières, une armée russe rejetée dans le Kouban, après avoir perdu plusieurs de ses divisions.

Dans le Kabardah, qui est tributaire des princes tcherkesses, et vers les sources du Kouban, les incursions russes ont eu des succès divers. Quand les Circassiens se réunissent en force, le résultat est toujours sanglant, s'il n'est pas fatal aux colonnes russes ; mais ces sortes de réunions sont assez rares. Quoique la Circassie puisse fournir

cent cinquante mille guerriers bien armés, quelques-uns disent deux cent cinquante mille, ils ne rassemblent jamais plus de quatre à cinq mille hommes, à moins que ce ne soit pendant l'hiver, lorsqu'ils ont eu le temps de faire tous leurs préparatifs. Ils descendent alors au nombre de dix à vingt mille pour attaquer les forteresses. La seule nation des Lesghis a envoyé jusqu'à trente mille guerriers au secours des Perses; et l'on a vu quelquefois les Tcherkesses lancer huit à dix mille cavaliers sur le territoire russe, à travers les gorges entre les sources du Kouban et du Kouma.

Une armée russe ne peut jamais s'avancer dans ce pays qu'à pas de tortue et entourée d'une nuée de tirailleurs qui, toujours attaqués, sont constamment obligés de soutenir le feu, à peu près comme nos troupes à l'exercice de Hyde-Park. C'est un service particulièrement dangereux pour les officiers chargés du commandement des tirailleurs; ils sont sûrs d'être abattus des premiers. Les jeunes chefs tcherkesses mettent leur orgueil à galoper le long de cette ligne, assez près pour décharger leurs flèches sur les Russes. Les flèches blessent, mais tuent rarement; néanmoins, le chevaleresque montagnard, ayant derrière lui, sur les épaules, son fusil, dont chaque coup est mortel, regarde comme indigne de lui

de perdre une charge de poudre contre un ennemi aussi méprisable. Le feu des Russes leur tue ainsi beaucoup de monde. Souvent ils s'élancent à travers la ligne, et massacrent ou emmènent les officiers russes, qui, regardant toute résistance comme inutile, se défendent rarement. On a vu les Tcherkesses, perçant ainsi la ligne des tirailleurs, les arracher de leurs chevaux, et les traîner à l'arçon de leur selle pour s'enfuir avec eux, comme un chat emporte une souris. La mort ou l'esclavage attend invariablement tout homme assez hardi pour s'écarter à deux cents verges de la colonne, même lorsqu'aucun ennemi n'est en vue.

Quelquefois le Tcherkesse a son cheval tué sous lui, et il se trouve entouré avant d'avoir pu s'échapper. Mais les Russes n'ont jamais l'occasion de lui faire quartier, s'ils y étaient disposés. Ces hommes courageux ne supportent pas même la pensée de la captivité; et quand toute fuite est impossible, ils tournent courageusement leur yatagan contre leur propre poitrine. Toute une campagne peut s'écouler sans qu'on fasse un seul prisonnier abase ou tcherkesse.

Les Tcherkesses ôtent rarement la vie à un Russe, à moins qu'ils n'aient aucun moyen de l'emmener. Un prisonnier a pour eux une grande valeur comme esclave. Pour empêcher toute ten-

tative d'évasion, lorsqu'ils l'ont emmené chez eux, ils lui font une incision au talon et la remplissent de chair de cheval hachée; puis ils bandent la plaie et la laissent se fermer. Jusqu'à ce qu'elle se soit rouverte, et que l'extraction de la matière étrangère permette à la blessure de guérir, le patient est boiteux d'une jambe, puisqu'il n'ose poser le talon à terre.

Le Kosac Tchornomorskie est le seul qui puisse tenir tête au Tcherkesse dans un combat corps à corps; ces deux peuples ne se font aucun quartier.

Les montagnards redoutent l'artillerie russe, dont les détonations fréquentes devraient pourtant leur être assez familières. Entre leurs mains, une artillerie légère, avec de suffisantes munitions, produirait de tout autres résultats; il suffirait de pouvoir jeter des obus dans les colonnes russes, que leurs tirailleurs séparent toujours des Circassiens, ou de les accueillir par un feu de mitraille lorsqu'elles essayent d'emporter, l'épée à la main, quelque point disputé — seul moyen qu'elles aient de s'en emparer, malgré le petit nombre des défenseurs, qui n'est pas quelquefois de plus de dix hommes.

Il est difficile de prévoir combien de temps les Circassiens, dépourvus de tout secours et privés de leurs communications par mer, réussiront à

défendre leur territoire. S'ils étaient unis et organisés, il est probable qu'avec l'esprit qui les anime et la nature de leur pays, séparé par un désert immense des provinces d'où la Russie tire ses ressources, elle ne parviendrait jamais à les soumettre; et même, dans leur état actuel de désunion, leur asservissement exigera certainement de tout autres efforts que ceux qui ont été faits jusqu'ici.

La Russie a si longtemps montré qu'elle attachait un prix particulier à la possession de ces grands débouchés en Asie, qu'on ne peut croire qu'elle y ait encore engagé toutes les ressources que sa politique a voulu consacrer à l'accomplissement de ses desseins. Pour en assurer le succès, pour se maintenir pendant plusieurs années et arriver avec certitude à son but, il lui faudrait au moins le double des troupes qu'elle y emploie maintenant; cela exigerait de tels sacrifices, qu'il est douteux qu'elle s'y résigne jamais. Jusqu'ici pourtant elle a pu reconnaître toute l'inutilité de ses efforts les plus énergiques, les progrès obtenus pendant une campagne qui l'épuise ayant, en général, été effacés dans la campagne suivante.

Si la Russie parvient un jour à s'emparer des montagnes abases et tcherkesses, et qu'elle exécute l'intention qu'on lui prête de transférer les

faibles restes de cette population là où le pied moscovite peut fouler le sol en toute sécurité, — alors l'Angleterre aura perdu pour toujours l'occasion de mettre une digue à la politique ambitieuse des Czars en Orient; et ce qui fait aujourd'hui leur faiblesse de ce côté deviendra la base la plus formidable de leur puissance. Les nations musulmanes du Sud, lorsqu'elles verront les Slaves fondre, à travers ces passages, dans leurs provinces, depuis si longtemps convoitées, se croiront au jour de l'accomplissement de cette prophétie remarquable du Koran, où Mahomet, faisant allusion aux actions d'Alexandre, appelé dans son livre « *Homme à deux cornes,* » dit: « Il éleva, à travers le Caucase, un mur de fer, soudé d'airain, afin d'en fermer le passage aux descendants maudits de Gog et de Magog; et avant la fin du monde, lorsque leur temps sera venu, ils renverseront ce mur et ravageront toute la terre. » Telle est la prédiction faite aux fidèles, « et Dieu, dit le Koran, n'annonce rien en vain. »

Les populations russes de la Tauride et des steppes ont toutefois une tradition plus consolante pour les Caucasiens. Le Caucase, disent-ils, est habité par une race de géants, que la valeur d'Alexandre Mackedonski (Alexandre le Macédonien) a repoussés vers ces montagnes.

Lorsqu'il se retira, il fit placer au pied des monts douze énormes trompes de bronze; le vent, en y soufflant, les faisait sonner de manière à réveiller l'écho des cimes les plus élevées, et à frapper de terreur les âmes des vaincus, qui, attribuant ces sons à la foule armée de ses guerriers redoutables, n'osent descendre dans la plaine; mais plusieurs de ces trompes sont déjà tombées à terre, et, lorsque la dernière aura cessé de sonner, le terrible peuple, avec lequel aucune des races modernes dégénérées ne peut se mesurer, se précipitera de ses cimes neigeuses pour ravager et subjuguer le monde.

De la Circassie passons à la Géorgie, dont la Russie, par un demi-siècle d'intrigues, est parvenue à s'assurer les tranquilles provinces. Montagneuse particulièrement vers la côte est, elle est d'une fertilité presque générale. Le sol riche de la Flandre, le chaud soleil de l'Italie, font naître sur cette terre privilégiée les meilleurs produits des climats les plus favorisés. Son aspect pittoresque, ses plaines verdoyantes, son ciel pur et sans nuages se réunissent pour faire de ces contrées un tableau qui surpasse en beauté toutes les autres comme leur sol les dépasse en richesses; d'une grande valeur intrinsèque, elles sont comme le portique des régions dorées qui leur font suite.

Presque tous nos fruits du Nord, importés et naturalisés depuis longtemps, mais qu'on n'a perpétués qu'en les greffant et par des soins assidus, sont originaires de la Géorgie; la vigne, le cotonnier, l'indigo, le ver à soie y trouvent un climat propice. Cependant le sol, presque partout négligé, sans culture, prodigue vainement sa sauvage fécondité : les neuf dixièmes de cette terre fertile sont perdus pour la race humaine, et l'industrie n'y récompense plus les efforts d'une stérile profusion, comme au temps où les Argonautes firent voile dans le Phase pour y chercher la toison d'or, — le Phase, dont les rives solitaires ne voient plus troubler leur silence que par l'aile frémissante du faisan, qu'effrayent les pas du voyageur.

Le gouvernement russe, depuis qu'il est en possession de ces provinces, a fait quelques efforts pour en améliorer la condition; mais c'est une tâche que rend difficile sa politique antérieure du temps des rois chrétiens de Géorgie, alors qu'ayant attiré sur eux l'inimitié de leurs voisins, elle eut soin, bien qu'ils se fussent mis sous sa protection, de les laisser sans secours efficace, afin que la dévastation continuelle de leurs états, et leur faiblesse, de plus en plus évidente, les déterminassent à se jeter tout à fait dans ses bras. La situation à laquelle le pays a

été ainsi réduit, les vices de l'administration, le manque de confiance de la part des indigènes, les irruptions des Lesghis, tout cela forme une situation d'où il n'est pas facile de relever le pays, et de laquelle il ne se relèvera probablement pas avant que la soumission de la Circassie ne mette le gouvernement russe à même de donner plus d'attention à ses provinces géorgiennes : tant que leur possession pourra être regardée comme un titre que l'indépendance circassienne peut déchirer, c'est contre celle-ci naturellement qu'il dirigera tous ses moyens.

C'est ainsi qu'une contrée peuplée de neuf cent mille âmes, qui pourrait en nourrir dix fois autant, offre un aspect de misère universelle au milieu de toutes les prodigalités de la nature, et qu'elle ne suffit même pas, dans son état autuel, à soutenir les faibles armées qu'y envoie la Russie.

Près de la moitié de la population est géorgienne; elle consiste, comme celle de la Circassie, en une infinité de races, mais qui, mêlées pendant des siècles, forment une telle confusion qu'aucun effort humain n'en saurait démêler les origines diverses. Les différents peuples qui la composent ont entre eux un air de famille, une sorte de ressemblance. Beaucoup plus doux, plus souples, plus énervés que les Circassiens,

quoique d'une race physiquement belle et d'un caractère généralement guerrier, ils ont peu de la vertu patiente et sauvage de leurs voisins du Nord, et n'ont jamais ressenti le même enthousiasme d'indépendance et de liberté.

Les Mingréliens et les Imméritiens, qui occupent les districts montagneux de la Géorgie occidentale, et qui habitent, les premiers du moins, une partie de la plus haute chaîne des montagnes caucasiennes, vivent sous une sorte de gouvernement féodal, dont la Russie, satisfaite de leur soumission, n'a garde de se mêler. Les Mingréliens sont encore gouvernés nominalement par un prince, un certain Dadian, qui, s'il n'est pas mort aujourd'hui, comme nous l'avons ouï dire tout récemment, est de fait sous la domination de sa femme. Dépouillé de tout pouvoir réel, il a reçu des Russes la permission de conserver les oripeaux de la souveraineté, et il s'en sert, dans la pauvreté à laquelle il est réduit, pour voyager chez ses vassaux, qui se le renvoient de l'un à l'autre, comme une troupe de comédiens, et dans les domaines desquels il n'use de ses malfaisants priviléges que pour dévorer toute leur substance.

Les sujets de cet auguste personnage sont sales, pauvres, mécontents, mais constamment sous les armes, pour repousser les dévastations des

Abases, qui s'en emparent partout où ils peuvent, et les emmènent en captivité. Quoique ces districts n'aient fait encore aucune tentative de révolte contre la domination russe, ils sont trop dangereux pour que des soldats isolés ou même de petits détachements se risquent à les traverser, et vers la frontière méridionale de la Géorgie il y a plusieurs localités que la Russie observe simplement plutôt qu'elle ne les gouverne.

A l'exception de quelques tribus de Turcs, de Kurdes, de Perses et de Tartares, répandues dans les plaines parfaitement tranquilles et soumises de la Géorgie orientale, les habitants professent la religion chrétienne, et sont de la communion grecque. On sait que les Arméniens, dont le nombre, égal à peu près à celui du reste de la population, monte à quatre cent mille environ, ont adopté, avec une forme particulière, la religion catholique romaine. Cette race industrieuse et paisible ne demande, pour prospérer, que le repos, et encore le repos qu'on peut trouver dans une oppression directe. Jusqu'à présent, cette grâce leur a été refusée par les hostilités constantes des Circassiens, et, à défaut de ceux-ci, par l'avidité des employés russes : l'un et l'autre leur ont trop bien prouvé la futilité de leurs humbles espérances, qui les portaient à

émigrer en grand nombre à travers les lignes russes pour aller chercher refuge contre les persécutions et les extorsions des Turcs et des Kizzilbashes.

En plusieurs circonstances, la noblesse géorgienne a été poussée à entrer au service du Czar, et à envoyer ses enfants en Russie pour y recevoir de l'éducation; mais, en résumé, elle est mécontente et malintentionnée, comme le prouvent différentes conspirations, qui ont été découvertes depuis quelques années, et qui, toujours étouffées, n'ont amené que la disparition de quelques chefs. C'est ce qui détermina l'abandon du projet d'une armée géorgienne, qu'avait formé le prince de Warsowie, mais qu'on ne crut pas devoir mettre à exécution.

Quand on réfléchit à la profonde politique du cabinet de Saint-Pétersbourg, à son ambition, à sa sagacité persévérante, jointes aux éléments irrésistibles de force matérielle dont il disposerait s'ils n'étaient pas neutralisés par certains vices organiques, on est tenté de se prosterner devant cette loi bienfaisante de la Providence, qui, lorsqu'elle ne juge pas à propos de priver toujours de malignité, comme chez l'éléphant, les monstres de la création, sait les renfermer dans un seul élément, comme tant de hideux habitants des eaux, ou ne permet l'accès de la terre

à leur férocité qu'après avoir, comme chez le crocodile, paralysé leurs forces par la pesanteur de leurs mouvements.

Pouvait-il y avoir de plus beau résultat pour l'ambition russe, et en même temps de combinaison plus dangereuse pour l'Orient que la formation d'une armée indigène disciplinée, tirée des populations chrétiennes parmi lesquelles elle a si longtemps intrigué, et qui espéraient en elle avec tant de confiance? — Une armée que pouvaient accroître, d'une manière illimitée, tant de ses co-religionnaires répandus dans l'Asie-Mineure! C'est là ce que méditait sa politique, et le cabinet impérial n'ignorait pas que, pour y parvenir, il était nécessaire de gouverner avec douceur ses nouveaux sujets.

Les provinces frontières de la Turquie d'Europe présentent précisément un exemple de fait et d'intentions semblables. Mais il y a toujours un obstacle fatal aux desseins de ce gouvernement : avec les distances qui séparent les diverses parties de son vaste corps, la tête ne peut jamais faire exécuter aux membres ce qu'elle a conçu; et une administration corrompue, incorrigible, commence toujours trop tôt à se faire haïr des populations, là où des hommes d'état éclairés voudraient, au contraire, les ménager. Déjà les chrétiens de la Valachie et de la Géorgie sont deve-

nus, par le contact des Moscovites, d'amis chauds des serviteurs douteux et chagrins, en attendant qu'ils se changent en ennemis déclarés.

L'armée russe, en Géorgie, ne dépasse pas quarante-cinq mille hommes : éparse sur toute la surface du pays, sa condition est misérable; elle suffit néanmoins à tenir en respect le peuple chez lequel elle est stationnée.

Tout homme ayant de la fortune ou de l'avenir tâche d'éviter la guerre de Circassie : on cherche, en général, à échanger les rudes labeurs du Caucase septentrional contre la vie indolente de la Géorgie : aussi le corps des officiers y est-il fort médiocre. En Circassie, le gouvernement n'emploie que de la cavalerie irrégulière, excepté quelques escadrons d'un régiment de Bessarabiens, dont le colonel Besabrasoff offre en sa personne un des nombreux exemples de l'inconstance de la faveur des princes et de la souplesse nécessaire aux favoris pour la conserver. Il était, il y a déjà assez longtemps, aide de camp de l'empereur Nicolas, dans les bonnes grâces duquel on le supposait fort avant. Un jour, l'Empereur lui demande brusquement s'il avait jamais songé à se marier. Il répond que l'idée lui en serait probablement venue d'elle-même s'il avait rencontré une dame qui lui convînt. — « Que pensez-vous d'*une telle*, fille d'honneur

de l'Impératrice? — C'est une charmante personne, mais elle est sans fortune. — Si c'est là toute la difficulté, faites l'affaire; je désire que vous l'épousiez; votre fortune me regarde. » — Huit jours après, ils allaient à l'autel, et le jeune couple recevait de l'Empereur, pour cadeau de noces, quelques cent mille roubles. Mais le jour même du mariage, le mari chassa outrageusement sa femme de chez lui. Dans les vingt-quatre heures, il fut envoyé au Caucase, où il demeura plusieurs années. Cet officier, très-distingué par son courage et sa générosité, s'est frayé peu à peu la route au commandement d'un régiment de cavalerie, dont le dépôt est en Bessarabie. Sa femme est restée à la cour.

Tifflis, capitale et siége de gouvernement, est le point militaire le plus important de la Géorgie. Ses maisons à terrasses, sur plusieurs desquelles les belles Géorgiennes dansent en costume national, au bruit du tambourin, ses salons où se réunissent les familles d'officiers et d'employés russes, dans toute l'élégance d'une toilette française de Moscow, la foule bigarrée qui peuple ses rues, tout cela en fait comme le point de jonction où l'Europe et l'Asie viennent se confondre.

Les titres de la Russie à la possession de la Géorgie consistent dans l'abandon forcé que le

Tzar George XI fit de ses droits à l'empereur Paul Ier. L'impératrice Catherine, qui étendait sur Hériclius, son père, la mortelle protection de la Russie, avait fait avec lui un traité qui assurait «*à lui et à ses héritiers pour toujours, jusqu'à la fin des temps*,» la souveraineté de la Géorgie.

Après la mort de ce souverain, sa femme, la Tzarine Maria, fut emmenée de force en Russie avec ses enfants. Elle y reçut une pension, et vivait encore à Saint-Pétersbourg il y a quelques années. Sa translation, que l'agent moscovite chargé de l'effectuer voulut réaliser assez brutalement, donna lieu à une scène tragique qui ne s'effacera pas de longtemps de la mémoire des Géorgiens, et qui ne fut pas indigne de la reine déchue. Un colonel Lazareff avait été désigné pour présider à son voyage. C'était le fils ou le neveu d'un certain Lazareff, juif arménien, qui vint à la cour de Catherine, apportant un des diamants les plus célèbres aujourd'hui de la couronne impériale; il l'avait volé, et était parvenu à le cacher dans une plaie qu'il s'était faite à la partie charnue de la jambe. Hors d'état d'en payer le prix entier en argent, Catherine le lui solda en esclaves, en titres et en décorations. Sa famille, par la suite, s'éleva à une position considérable en Russie. Ce fut un rejeton de cette noble souche qui, dans l'accomplissement

de sa mission, ne se trouvant pas très-courtoisement reçu par la reine de Géorgie, lui saisit brutalement le pied pour la faire lever du divan où elle était assise, entourée de ses enfants endormis. Pour venger cette indignité, la reine tirant le poignard de son mari, qu'elle portait à sa ceinture, l'en frappa au cœur : il expira presque aussitôt. L'interprète russe s'élança sur elle, le sabre à la main, et lui fit, avant l'arrivée des secours, plusieurs blessures graves.

La dernière tentative des Russes pour pénétrer en Asie, au delà des nations caucasiennes, objet actuel de leur activité, date de 1839 à 1840. Depuis longtemps le lieutenant général Pérowski, frère de lait de l'Empereur et gouverneur d'Orenbourg, avait tourné son attention sur Khiva, nouant des intelligences avec les tribus nomades, et réunissant des informations par les caravanes bokhariennes et khiviottes.

La conquête de Khiva présentait de sérieux obstacles, mais son occupation offrait des avantages séduisants.

On sait que Khiva est situé par delà l'extrémité méridionale de l'isthme que forment le grand lac Aral et la mer Caspienne, à une distance assez faible des rives de celle-ci pour permettre aux Russes, une fois maîtres de Khiva, d'y entretenir des communications par mer. Rien jusqu'à l'em-

bouchure du Wolga n'aurait pu les interrompre, excepté les difficultés de la navigation. Ces difficultés, pour des navires tirant moins de douze pieds d'eau, n'ont jamais consisté que dans l'ignorance des équipages en matière de marine, et dans leur peu de connaissance des écueils qui bordent la côte septentrionale. On pouvait y remédier; et alors une communication par la mer Caspienne offrait de tout autres avantages que celle de la mer Noire avec la Géorgie, puisqu'elle ne pourrait, comme cette dernière, être interceptée par une escadre anglaise, dans le cas où la Russie voudrait menacer l'Asie centrale. De même que l'isthme entre la mer Noire et la mer Caspienne est barré par la chaîne du Caucase avec ses invincibles montagnards, de même il existe entre la mer Noire et la mer Caspienne une barrière à travers laquelle les Russes n'ont que deux routes également précaires, c'est le désert formidable qu'il faut traverser pour arriver à Khiva, — moins formidable, il est vrai, que la large zône de déserts qui, au delà, sépare le reste de l'Asie russe des riches contrées du Midi, — mais encore assez pour que les Russes aient hésité à s'y engager, et pour qu'en définitive leur entreprise ait complétement échoué.

La nouvelle de l'invasion anglaise dans l'Afghanistan, dont l'issue désastreuse n'était pas

alors prévue, avait excité la jalousie de l'empereur Nicolas; elle le détermina à entreprendre, sans plus tarder, une conquête à laquelle il songeait depuis longtemps.

Pérowski, jeune homme à la fleur de l'âge, affectant le costume et les mœurs des Kosacs asiatiques, d'un caractère ardent, et plus entreprenant qu'éclairé, reçut ordre, ou plutôt obtint la permission de marcher immédiatement en avant, et d'ouvrir une nouvelle route vers l'Asie centrale. Il y a plus d'un siècle et demi que les déserts entre Orenbourg et Khiva ont été franchis par une des premières tribus kosaques qui erraient alors vers l'Est, et qui, s'établissant sur le Wolga, ont formé le noyau de ce qu'on nomme aujourd'hui les Kosacs de l'Oural; ce sont les mêmes qui causèrent tant d'embarras à Pierre le Grand, et dont plus tard l'adhésion à la révolte du prétendant Pugatcheff menaça le trône même de Catherine II. Quelques bandes de ces aventuriers, en portant leurs découvertes et leurs conquêtes dans toutes les directions, pénétrèrent jusqu'à Khiva, dont ils s'emparèrent pendant quelque temps. Aujourd'hui ces déserts sont régulièrement traversés, en hiver comme en été, par des caravanes, avec lesquelles les marchands de Bokhara viennent apporter leurs turquoises dans les foires de Nijni-Novogorod et dans les

bazars de Moscou. Mais la profondeur des sables mouvants et les tourbillons de poussière brûlante que le vent soulève dans ces contrées, en rendent le passage difficile et quelquefois fatal aux voyageurs. La marche d'une armée dans ces déserts, qui, d'Orenbourg à Kiva n'ont pas moins de deux cent cinquante lieues, est excessivement périlleuse à cause de la nature saline du sol, où l'on ne trouve qu'une eau saumâtre, assez abondante, il est vrai, mais presque jamais fraîche. — En été, les soldats moscovites semblent y respirer, avec l'air, un scorbut qui les décime.

L'invasion, toutefois, fut entreprise en hiver; l'armée partit d'Orenbourg le 29 novembre 1839. Pérowski, dont la fortune dépendait du succès, et qui réunissait le titre de gouverneur de la province à celui de commandant en chef, veillait aux approvisionnements et au matériel avec plus de soin peut-être qu'il n'en avait été donné à aucune armée russe depuis les jours de Suwarow. L'infanterie ne dépassait pas, comme on le reconnut après la défaite, six à huit mille hommes; mais elle était accompagnée d'une nuée de Kosaks-Kirguiz et soutenue d'une cavalerie auxiliaire. Il est certain que quinze mille chameaux furent affectés au transport des tentes, des provisions, du chauffage, et aussi à porter alterna-

tivement une partie de l'infanterie. Dans l'Asie centrale, le froid intense de l'hiver est en proportion de la chaleur brûlante de l'été; cette année-là il eut encore plus d'âpreté que d'ordinaire. Les officiers russes ont presque la superstition de croire que le froid de leur pays natal suit partout leurs aigles. Lorsque les armées de Suwarow envahirent l'Italie, la neige tomba là où, de mémoire d'homme, il n'était jamais tombé de neige. Un hiver d'une rigueur inaccoutumée marqua leur grande campagne contre Napoléon; même chose arriva dans les guerres de Turquie et de Pologne. La sévérité du temps, lors de leur marche sur Khiva, en offrit un nouvel exemple. Le thermomètre descendit à vingt degrés de Réaumur, on dit même jusqu'à vingt-huit. Le froid était moindre dans le gouvernement de Wolodga, le point où l'homme a le plus approché du pôle.

Du reste, les troupes étaient vêtues de peaux de mouton; on leur fournissait une nourriture stimulante jusqu'alors inusitée; leurs tentes étaient faites, selon la mode tartare, de feutre gris épais, et l'on cherchait à y conserver intérieurement la chaleur animale en les revêtant tout autour de neige amoncelée. Celle de Pérowski lui-même, dans laquelle ses officiers se rendaient tous les soirs, était entretenue à une tem-

pérature si chaude, que le champagne frappé en éprouvait l'influence.

Pérowski avait calculé qu'il pourrait faire reposer son armée à mi-chemin à peu près, dans un district qui forme, l'hiver, une sorte d'oasis dans ces solitudes, et dont le climat offre, par sa douceur, un pâturage auquel les nomades se rendent avec leurs troupeaux. Mais son espérance fut déçue. Au moment où il s'en approchait, la terre était couverte de neige à une telle profondeur qu'on fut obligé de faire ouvrir la route par les pionniers, et que, pendant les vingt-cinq derniers jours, l'armée fit à peine trente lieues, et se trouva enfin hors d'état de faire plus de deux verstes (une demi-lieue) entre le lever et le coucher du soleil. Bientôt la neige atteignit le ventre des chameaux, qui tombèrent par centaines. L'expédition fut peu inquiétée par l'ennemi. Quelques irréguliers du khan de Khiva cherchèrent bien à la harceler, mais ils apprirent promptement à redouter le feu des carrés russes, et la rigueur extraordinaire du froid ne leur permit pas d'accompagner longtemps la marche de l'armée. — Il fallut toutefois rétrograder. Après avoir perdu neuf mille chameaux et un nombre de chevaux considérable, Pérowski se retira dans la petite forteresse de Gemba. Il attribua sa défaite à la rigueur inaccoutumée de l'hiver, qui

avait tellement surpris même les Khiviotes, que leur cavalerie se trouva hors d'état de lui nuire, ayant perdu une partie de ses hommes et presque tous ses chevaux. Un officier, qui avait suivi l'expédition, exprime l'opinion que cette intensité du froid, en paralysant l'ennemi, fut précisément ce qui sauva l'armée russe. « Ce ne fut pas, dit-il, le froid qui nous força à la retraite, mais la neige, que nous pouvions rencontrer dans l'hiver le plus doux. Si un ennemi actif avait pu nous suivre, en profitant de notre désorganisation, toute l'armée aurait été anéantie. »

De retour à Saint-Pétersbourg, presque aussitôt après la nouvelle de sa mésaventure, Pérowski parvint à éviter la disgrâce dont il était menacé. Cette disgrâce était attendue de tout le monde : aussi sa conduite fut-elle beaucoup plus librement critiquée qu'il n'est ordinaire dans les cercles russes.

« Ils me blâment, disait l'infortuné général, ils me blâment sans comprendre un mot du sujet qu'ils discutent. Ils s'étonnent qu'au lieu de m'avancer par terre pendant des centaines de verstes sur Khiva, je n'aie pas fait voile par la mer Caspienne, pour franchir ainsi, sans difficulté, la plus grande partie de la distance. Comme si un plan si simple et si avantageux en apparence m'eût échappé s'il eût été prati-

cable ! En réalité, quoiqu'il soit vrai que la mer Caspienne est navigable, et que les principales embarcations sont à la disposition des Russes, la plupart sont très-petites : les plus grandes ne sont que de la charpente, gauchement recouverte de vieilles écorces ; et toutes sont livrées à l'impéritie de misérables matelots à peine en état de les conduire le long des rives du Wolga. Transporter des forces considérables avec de tels guides, sur une mer orageuse et peu connue, c'eût été déjà courir un danger immense ; mais de plus, l'armée russe, en débarquant, aurait encore eu plusieurs centaines de milles à faire pour arriver à Khiva, et elle n'aurait jamais pu en venir à bout sans la cavalerie et les chameaux, qu'il était impossible de transporter par mer. »

Pérowski parvint enfin à se justifier près de Nicolas, qui songea immédiatement ou feignit de songer à une autre entreprise sur Khiva, et lui en promit le commandement.

Soit que les remontrances de l'Angleterre au cabinet de Saint-Pétersbourg et au khan de Kiva aient détourné l'événement, soit que ce fussent les difficultés de l'entreprise, ou ces deux causes réunies, le prince asiatique consentit à donner quelque satisfaction à l'Empereur, et l'Empereur à renoncer à ses desseins. Quelques centaines de Russes furent relâchés par les Khi-

viotes. Rendus à leur pays, ils passèrent de la captivité musulmane à l'esclavage des chrétiens. Ils arrivèrent à Orenbourg, sous la conduite de sir William Shakespeare, le même qui fit, quelque temps après, restituer lady Sale et les Anglais faits prisonniers par Akbar-Khan. On les reçut avec pompe. Mais l'Empereur trahit son désappointement et sa mauvaise humeur en omettant d'accorder à l'agent britannique aucune de ces marques de satisfaction dont l'usage et la courtoisie font presque un devoir en pareil cas.

FIN DES RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE.

APPENDICE.

APPENDICE

SUR LA FINLANDE[1].

La Finlande fut conquise par les Russes en 1808; un manifeste impérial, du 5 juin de la même année, la déclara « pour jamais réunie à l'empire. » Le 1er février 1809, une diète finnoise fut convoquée à Borga; le 27 mars suivant, l'empereur Alexandre publia *proprio motu* sa promesse royale, dont voici les termes : « Attendu qu'avec » l'aide de la divine Providence, nous avons pris posses- » sion du grand-duché de Finlande, il nous plaît d'assurer » et de confirmer, par les présentes, la religion et les *lois* » *fondamentales* du pays, ainsi que tous les droits et pri- » viléges dont chaque classe en particulier et tous les » habitants en général dudit grand-duché ont joui jusqu'à » présent, conformément à leur constitution; promettant » de conserver lesdits droits et priviléges dans toute leur » intégrité. » Lorsque l'empereur Nicolas monta sur le

[1] Cet appendice est la reproduction du pamphlet intitulé : Samling af Placater förordningar, Manifester., m. m. Del. I. s. 19; v. s. 56. — *Pamphlet publié en Suède par un exilé finnois, dont la censure royale de Prusse a défendu la publication dans les états prussiens.* — Il se compose d'une cinquantaine de pages, sur lesquelles nous en avons traduit environ quarante-cinq. (*Note de l'auteur.*)

trône, il publia, le 12-24 décembre 1825, une *gracieuse promesse aux habitants de la Finlande*, par laquelle renouvelant, mot pour mot et sans autre changement que celui du préambule, l'acte qu'on vient de lire, il disait : « Attendu qu'avec l'aide de la divine Providence, nous avons, » *par héritage*, *pris possession* du grand-duché de Finlande, il nous plaît, etc., etc. »

Les lois et la constitution fondamentale de la Finlande ne pouvaient être que celles d'après lesquelles le pays était gouverné avant sa séparation d'avec la Suède, c'est-à dire celles qui étaient encore en vigueur à cette époque. Ce sont :

L'acte sur la forme du gouvernement, du 21 août 1772;

Et l'acte d'union et de sécurité, en date du 21 février et du 3 avril 1789.

Nous allons reproduire, de ces deux documents, tous les points ayant rapport à la Finlande dans sa nouvelle position, ou qui se rattachent directement à la question qui nous occupe. Commençons par l'acte sur :

LA FORME DU GOUVERNEMENT.

21 août 1772.

Nous Gustave, etc., faisons savoir par ces présentes, qu'ayant toujours voulu, depuis le commencement de notre règne, employer notre pouvoir et notre autorité royale pour l'amélioration et la prospérité de notre royaume, et pour l'avancement, la sécurité et le bonheur de nos fidèles sujets ; et ayant gracieusement reconnu que pour mieux y parvenir, la situation actuelle de notre royaume exige certaines modifications aux lois fondamentales, préparées conformément au but qui vient d'être

indiqué; après les méditations et l'examen le plus mûrs, nous avons donné, pour la règle et le gouvernement du royaume, une forme que les chambres en ce moment assemblées ont unanimement adoptée et jurée. En conséquence, nous approuvons, confirmons et corroborons cette forme de gouvernement consentie par la diète du royaume, afin qu'elle ait force et vigueur, à l'avenir, dans les termes suivants :

Nous, soussignés, conseil et chambres, comtes, vicomtes, évêques, nobles, tiers-état, clergé, officiers, bourgeoisie et communes du royaume de Suède, ici assemblés, tant pour nous-mêmes que pour nos frères absents, déclarons et faisons savoir : Qu'ayant reconnu par une malheureuse expérience qu'en se servant du noble nom de liberté, plusieurs de nos concitoyens se sont élevés au-dessus de nous, ce qui est d'autant plus intolérable que leur élévation, née de la corruption, de l'égoïsme et de la méchanceté, a eu lieu sous le patronage des pays étrangers, au grand dommage de l'État; qu'en abusant du texte des lois, ils nous auraient plongés dans le plus grand péril, et auraient attiré sur le royaume (notre cher père à tous) les calamités dont nous avons vu tant d'exemples dans l'histoire et chez nos voisins, si nous n'en avions été préservés par la fermeté et le dévouement de concitoyens zélés, soutenus des efforts du puissant prince et législateur, Gustave III, roi de Suède, des Goths et des Vandales, notre gracieux et commun seigneur; — considérant la nécessité de consolider les libertés publiques, de telle sorte qu'elles ne puissent être violées par un souverain audacieux, ennemi de son pays, ou par des hommes ambitieux, égoïstes et traîtres, ou par des ennemis artificieux; et qu'ainsi l'ancien royaume de Suède et de Gothie continue à subsister libre et indépendant; —

par ces motifs, nous avons accordé et confirmé, comme nous accordons et confirmons par ces présentes, cette forme de gouvernement pour qu'elle soit invariable à toujours et saintement fondamentale, nous engageant pour nous et nos successeurs *nés et à naître*, à en respecter scrupuleusement la teneur, et regardant comme nos ennemis et comme ennemis de l'état celui ou ceux qui nous exciteraient à nous en écarter.

Section 1re. L'unité en matière de religion et de culte est la base la plus forte d'un gouvernement juste, bienveillant et durable. C'est pourquoi désormais, comme auparavant, les rois, les fonctionnaires et les habitants de ce royaume tiendront fermement à la parole pure et simple de Dieu, telle qu'elle est écrite aux livres des prophètes et des apôtres, expliquée dans le symbole des chrétiens, dans le catéchisme de Luther, dans la confession d'Augsbourg, et comme il est ordonné par le concile d'Upsal, et dans les premières décisions et explications du gouvernement pour le soutien de l'Église; rien, d'ailleurs, dans cette disposition, ne pouvant affecter les droits de la maison royale, de la couronne et des communes de Suède.

2. Le roi gouverne le royaume et promulgue les lois; il est le défenseur, le gardien du droit et de la vérité; l'ennemi, le redresseur de l'injustice; n'attaquant la vie, l'honneur ou la fortune d'aucun, si ce n'est par suite de conviction ou condamnation légale; ne privant, par lui-même ou par autrui, personne de ses biens, sans jugement ou examen juridique; et gouvernant le royaume suivant le code royal, les lois du pays et la présente forme de gouvernement.

3 et 4. (Succession au trône, appointements et devoirs du conseil.)

5. Le roi règnera et gouvernera, défendra et protégera les villes et les campagnes, et tout le royaume, selon son droit et celui de la couronne, comme il est dit en la présente forme de gouvernement.

6, 7 et 8. (Traités de paix, trêves et unions. — Voyages du roi hors du royaume. — Traitement du conseil; sa juridiction).

9. Sa Majesté seule aura le pouvoir de faire grâce, de rendre l'honneur, la vie et les biens, pour tous les crimes et délits qui ne sont pas en contradiction évidente avec la parole de Dieu.

10 à 38. (Appointements des hauts emplois. — Création de la noblesse. — Affaires du cabinet. — Colléges du royaume. — L'armée, la cour, le gouvernement des provinces. — Position des princes suédois; leurs mariages; entrée du prince royal au conseil. — Du gouvernement pendant les maladies du roi ou pendant ses voyages au loin. — Réunions de la diète.)

39. La loi fondamentale ne peut être modifiée sans le consentement du roi.

40. Le roi ne peut établir aucune loi nouvelle ni abolir aucune loi existante sans le consentement des chambres.

41. Les chambres ne peuvent abolir aucune loi existante ni en établir de nouvelles sans le consentement du roi.

42. La présentation de toute loi nouvelle aura lieu dans les formes suivantes : Si elle est désirée par les chambres, elles se consulteront entre elles, et lorsqu'elles seront d'accord, le projet de loi sera soumis à Sa Majesté par les quatre présidents, afin qu'elle puisse en donner son avis : le roi prend alors l'opinion de son conseil, et lorsqu'il a formé sa décision, il réunit les chambres au palais des États (riks-salen), et dans un bref discours il donne son

consentement ou explique les raisons qui déterminent son refus. Si, au contraire, c'est Sa Majesté qui propose la nouvelle loi, il la communique d'abord à son conseil, et quand celui-ci a formulé son opinion dans un exposé, le tout est porté aux chambres, qui, en cas d'adoption, fixent le jour où leur consentement doit être donné en présence de Sa Majesté dans la chambre des États (riks-salen); mais, en cas de refus, les motifs en sont exposés par écrit, et transmis par les quatre présidents.

43. A l'avenir, toute proposition de loi aura lieu dans les formes ci-dessus indiquées.

44. (Droit de battre monnaie, réservé à la couronne exclusivement.)

45. Sa Majesté doit secourir et défendre le royaume, spécialement contre les étrangers et ses ennemis; mais elle ne peut imposer à ses sujets aucun nouvel impôt de guerre, taxe, levée ou autres payements contraires aux lois en vigueur, à son serment et à ses déclarations, sans l'examen et le libre consentement des chambres: il y a toutefois exception pour le cas malheureux où les armées ennemies envahiraient le royaume; Sa Majesté serait alors en droit de prendre toutes les mesures qu'elle jugerait nécessaires pour la sûreté de l'État et le bien-être de ses sujets; mais aussitôt la guerre terminée, les chambres s'assembleront, et toutes les impositions levées par suite de la guerre cesseront immédiatement d'être exigées.

46. La durée des sessions des chambres est fixée à trois mois au plus; et afin d'éviter au pays le trouble qui pourrait résulter d'une trop longue diète, comme cela s'est vu jusqu'ici, S. M. pourra dissoudre la diète actuelle au terme indiqué ci-dessus, et en renvoyer les membres dans leurs foyers. S'il arrivait, en ce cas, que les nouvelles

taxes n'eussent pas été votées, les anciennes continueraient d'être obligatoires.

47, 48, 49. (Comités de la diète. — Le roi ne peut déclarer la guerre sans y être provoqué par l'ennemi. — Exposés à soumettre à la diète.)

50. La situation financière du royaume sera mise sous les yeux du comité de la diète, de manière que celle-ci puisse toujours s'assurer si les dépenses ont été faites pour l'usage et l'avantage du pays.

51 à 56. (Nombre de membres dont la diète sera composée. — Priviléges des quatre chambres. — Du gouvernement des provinces allemandes. — Confirmation des droits et priviléges des villes. — Banque de la diète; ne dépend que de la diète même. — Administration des fonds de pensions de l'armée.)

57. Si quelque disposition de la présente loi paraît obscure, sa teneur n'en devra pas moins être observée littéralement, jusqu'à ce que Sa Majesté et la diète se soient accordées pour en fixer le sens de la manière indiquée aux sections 39 et 42.

Nous, chambres en ce moment assemblées, nous avons jugé nécessaire d'arrêter ces dispositions pour la sage administration du royaume, et pour la liberté et la sécurité de nous ainsi que de nos frères absents et de nos successeurs nés et à naître. — En même temps nous déclarons que nous avons en haine la tyrannie royale ou la souveraineté ainsi nommée, regardant comme notre plus grand bonheur, honneur et avantage, d'être et de vivre libres, indépendants sous le régime des lois, mais des lois faites par les chambres, et sous le gouvernement d'un roi puissant soumis lui-même aux lois; tous unis et protégés par la constitution qui délivre nous et notre cher pays des dangers que le désordre, la licence, la tyrannie,

l'aristocratie et la démocratie entraînent après eux, pour le malheur de la société et de chaque citoyen en particulier. Nous nous regardons comme d'autant plus assurés de posséder un gouvernement sage, légal et heureux; que Sa Majesté a déjà déclaré qu'elle considérait comme sa plus grande gloire d'être le premier citoyen d'un peuple libre, résolution qui, nous l'espérons, se perpétuera dans sa royale maison de génération en génération jusqu'à la fin des temps. — En conséquence, nous déclarons ici nos ennemis et ceux du royaume tous citoyens fous ou pervers qui, secrètement ou publiquement, par astuce, intrigue ou violence, chercheraient à nous imposer une tyrannie royale ou prétendue telle, ou à renverser, sous prétexte de liberté, ces lois qui, en établissant une liberté réellement utile, éloignent la licence et la confusion, permettent d'examiner froidement les offenses, et les condamnent et les punissent, quand il y a lieu. — Nous nous engageons aussi, conformément à notre serment de fidélité et à la présente forme de gouvernement, à prêter une entière obéissance à Sa Majesté, à exécuter ses ordres en tout ce qu'il n'est pas défendu, devant Dieu et devant les hommes, à elle de commander et à nous de réaliser, comme aussi de veiller à ses intérêts et aux nôtres, ainsi qu'il convient à de bons et fidèles sujets.

(*Suivent les signatures des quatre présidents.*)

Nous adoptons tout ce qui précède, non-seulement pour nous-mêmes, et, comme il est dit ci-dessus, à titre de loi fondamentale et invariable, mais nous ordonnons aussi et commandons gracieusement à tous ceux qui sont liés par le devoir et l'obéissance envers nous et nos successeurs, de reconnaître cette forme de gouvernement, de lui obéir, de la suivre en toutes choses et d'en observer

les prescriptions. Et pour la mieux confirmer, nous l'avons signée de notre propre main, etc., etc.

GUSTAVE.

Après cet acte, vient l'acte d'union et de sécurité des 24 février et 3 avril 1789.

Nous, Gustave, etc., faisons savoir que nous nous sommes vu dans la nécessité d'annoncer à nos fidèles sujets, et de déclarer à nos chambres, que des intrigues ont été nouées, des tentatives ont été faites pour semer la division dans le royaume, mettre le roi en péril, et amener la chute de la monarchie en même temps que la ruine et l'oppression de tous les bons citoyens; que cette situation dangereuse, fruit des menées de l'ennemi, secondées par des opinions anarchiques et des vues égoïstes, rend indispensable, pour nous et pour les chambres, l'adoption de moyens puissants propres à écarter, supprimer et empêcher le retour de projets et de tentatives d'une audace et d'une insolence inouïes jusqu'alors. C'est pourquoi nous avons pensé, d'accord avec nos chambres, qu'il était digne d'elles et de nous de donner au gouvernement des formes capables de rappeler ces jours de puissance, d'indépendance, d'honneur et de gloire, dont jouissait autrefois notre cher pays sous les règnes glorieux des anciens rois, avec la ferme et sincère assistance de leurs fidèles sujets. — Et pour céder à la voix générale qui nous pressait de réaliser nos projets à cet égard, nous avons, de concert avec nos chambres, établi, ordonné et confirmé le présent acte *d'union et de sécurité*, que nous approuvons et acceptons suivant ses clauses et teneur, ainsi qu'il suit textuellement.

ACTE D'UNION ET DE SÉCURITÉ.

Afin d'éloigner pour toujours de nous et de notre cher pays ces troubles violents qui, en partie par l'ambition et l'amour du pouvoir chez les individus, en partie par l'intrigue des puissances étrangères, et en partie par les divisions des chambres elles-mêmes, ont si souvent mis le royaume en péril, et compromis son existence et sa sécurité générale, en jetant la discorde non-seulement entre les sujets, mais entre le roi et son peuple; et afin de fixer une fois pour toutes les bases de nos lois, en écartant pour l'avenir tout objet de doute et d'additions de la part des partis; — le roi, notre gracieux souverain, a jugé à propos d'établir avec nous, pour lui-même et pour ses successeurs au trône de Suède, l'acte suivant d'union et de sécurité.

1. Nous reconnaissons que nous vivons sous un roi héréditaire, possédant plein pouvoir pour gouverner, protéger, sauver et garantir le royaume; pour faire la guerre ou la paix, et conclure des traités avec les puissances étrangères; pour faire grâce, pour rendre la vie, l'honneur et les biens; pour nommer, selon son bon plaisir, à tous les emplois du royaume susceptibles d'être remplis par des Suédois indigènes; et pour maintenir l'exécution des lois et la distribution de la justice.

Toutes les autres affaires d'État sont confiées aux soins du roi, qui en décidera comme il le jugera convenable.

2. Nous nous considérons comme citoyens libres, soumis et en toute sécurité, sous un roi légalement couronné, qui nous gouverne conformément aux lois suédoises écrites. Et comme nous avons tous droit à une égale li-

berté, de même nous devons jouir d'une égale protection sous l'égide des lois. En conséquence, la haute cour royale, devant laquelle se décide toute affaire de justice, et dans laquelle le roi a deux voix, sera désormais composée de nobles et de roturiers; le nombre des membres du conseil royal dépendra du bon plaisir de Sa Majesté. — Sa Majesté garantira de toute injustice les petits et les grands, ne lésant personne en sa vie, son honneur ou ses biens, jusqu'à ce qu'il soit légalement condamné par les tribunaux.

3. Un peuple libre devant jouir en tout de droits égaux, toutes les classes de la société auront le même privilége de posséder et d'acquérir des propriétés dans les différentes provinces : la noblesse conservera toutefois ses anciens priviléges d'avoir des biens de franc-alleu (säterier), etc., etc., — et des propriétés paroissiales, dans le Scone, l'Ålland et le Bleking. Les terres ne pourront changer leur ancien caractère local de terres taxées, libres et de la couronne, etc.; — mais les droits d'enregistrement seront également partagés par tous, à l'exception du franc-alleu (säterier) seul.

Une loi de ce jour ayant la même force que si elle faisait partie de la présente, règle le droit des communes relativement à l'acquisition, moyennant taxe, des terres de la couronne et à la libre disposition desdites terres.

4. Les emplois principaux et les plus élevés du royaume, ainsi que les places de la cour, seront exclusivement occupés par la noblesse; mais, pour tous les autres, quelle que soit leur élévation, le savoir, le mérite, l'expérience et les vertus civiques bien prouvés, donneront seuls droits aux nominations et à l'avancement, sans égard à la naissance non plus qu'au rang ou à la classe des candidats. Toutefois, lorsqu'un roturier en place sera élevé à la

noblesse, il ne pourra conserver l'emploi dont il aura joui comme roturier.

5. Comme la vraie liberté consiste à concourir librement au soutien du royaume dans la mesure nécessaire, le peuple suédois possède à cet égard, au même degré que le roi, le droit d'examiner, de juger, de rejeter et d'acquiescer.

6. Dans les diètes, aucune autre matière ne sera discutée par les chambres que celles qui seront proposées par le roi, dans les formes usitées avant 1680.

7. Les priviléges des nobles et du clergé, de l'année 1723, et les droits et priviléges légaux des villes sont confirmés en tout ce qui ne concerne pas le présent acte de sécurité.

8. Le présent acte d'union et de sécurité sera signé de propres mains de tous les rois de Suède, au commencement de leur règne, et il ne sera permis de faire aucune proposition ou tentative pour changer en quoi que ce soit, rectifier ou modifier sa teneur. — En cas d'extinction de la maison régnante, le roi qui sera élu pour succéder à tous ses droits s'engagera à observer ledit acte sans la moindre altération.

9. La forme de gouvernement de 1772 est et demeure en pleine vigueur, en tout ce qui n'est pas contraire au présent acte.

Donné en notre palais de Stockholm, etc.

(*Suivent les signatures des présidents des quatre chambres.*)

Nous nous engageons, pour nous et nos successeurs, à recevoir ledit acte d'union et de sécurité comme loi finale, inaltérable et fondamentale, dont les dispositions seront textuellement observées sans modification, explication ou altération. — Nous prions tous nos sujets, et

leur commandons gracieusement, de nous aider, nous et nos successeurs, avec obéissance, vérité et fidélité, à maintenir et à faire exécuter cet acte d'union et de sécurité, et à en suivre et observer la teneur à la lettre. — En même temps, nous rappelons qu'aucun juge des cours supérieures ou inférieures, aucun des employés qui n'ont pas la dignité de *troman* (homme-lige) ou ne prennent point part à l'administration des provinces, ne sera exposé à la perte de sa place autrement qu'après une enquête et un jugement, conformément aux lois en vigueur.

Quant à ce qui concerne l'enregistrement, etc., les paysans de la noblesse et les propriétés paroissiales participeront, concurremment avec les domaines de la couronne et les terres cadastrées, à tous les impôts d'enregistrement, ainsi qu'aux taxes de guerre, lorsque la nécessité exige une complète égalité de charges, quand des expéditions ou de longues marches ont lieu à travers le royaume, ou qu'il est nécessaire d'envoyer des provisions, des munitions ou des habillements à l'armée, aux forteresses ou aux magasins de l'État. — Et comme nous avons assuré et confirmé les priviléges de la noblesse de 1723, qui ne sont pas clairement reconnus dans la forme de gouvernement de l'année 1772, nous souhaitons et commandons que lesdits priviléges restent en pleine et entière vigueur. — Et nous confirmons aussi les priviléges du clergé de l'année 1723, ainsi que nos assurances données le 2 mars de la présente année ; — ajoutant en même temps notre confirmation des droits et libertés accordés aux villes du royaume, le 23 février suivant, ainsi que des franchises octroyées à toutes les communes par notre ordre royal portant la même date.

GUSTAVE.

Ces deux documents forment incontestablement la base d'une constitution représentative, dont les dispositions attribuent la plus grande part du pouvoir exécutif au souverain. Or, si nous pouvons établir qu'ils ont été reçus et exécutés comme lois fondamentales en Finlande, la question de savoir jusqu'à quel point cette province a droit de posséder un gouvernement représentatif se trouve résolue.

Nous avons vu ci-dessus que les deux hauts personnages qui ont exercé successivement la souveraineté de la Finlande ont *assuré et confirmé ses lois et sa constitution* de la manière la plus spontanée, sans y avoir été poussés par la moindre apparence de contrainte ou de violence. Mais, comme on ne peut *confirmer* que ce qui existe, il faut bien reconnaître que les deux empereurs ont de fait admis l'existence légale et régulière des formes de gouvernement déjà introduites en Finlande, et qu'ils ont donné, par leur consentement, à l'époque où cette province a été réunie à leurs domaines, une force et une consécration nouvelles à ses lois fondamentales et à sa constitution légitime. Ceux qui nieraient ce résultat ne pourraient du moins refuser à la *confirmation* des deux empereurs la valeur d'une reconnaissance implicite de *ces lois* et *constitution*, sous forme de don et d'octroi. Ainsi, que ce soit par don ou par simple confirmation du régime préexistant, personne ne peut nous en dénier la possession, autrement les expressions impériales n'auraient été que des jeux politiques, supposition qu'il est impossible de mêler aux grands noms d'Alexandre et de Nicolas. — De quelque manière qu'on envisage la question, on arrive toujours à ce résultat, que l'engagement a été pris et renouvelé envers les Finnois de leur conser-

ver tous leurs priviléges fermes et invariables, en pleine et entière vigueur.

Il ne reste plus qu'à examiner ce que doivent être de tels engagements aux yeux de l'équité et de la politique.

Un contrat (*contractus*, *pactum*) s'établit lorsque, par un accord de leur volonté, des personnes dûment possessionnées désirent échanger (transférer et recevoir) certains droits, ou, lorsqu'une des parties contractantes cède volontairement ses droits à l'autre, qui les accepte aussi volontairement. La Finlande, acquise par la force des armes, a été déclarée province russe. L'Empereur, qui la possédait par droit de conquête, pouvait, selon son bon plaisir, déterminer le caractère du gouvernement. Il usa de ce droit généreusement, en *confirmant* les anciennes *lois fondamentales* ou en en donnant de nouvelles, selon le sens qu'on voudra attacher à la transaction de la diète de Borga. Les chambres finlandaises qui les reçurent, ces lois, se trouvèrent, en conséquence, réunies à l'état dominant, non pas seulement par l'influence obligatoire des armes, mais, sous la protection de l'Empereur; elles disposèrent leur administration intérieure conformément aux lois et règlements fondamentaux qui étaient restés en vigueur jusqu'alors. L'empereur ALEXANDRE était en possession d'un droit qu'il transmit à la Finlande. Il fit donc des *promesses*, et elles furent acceptées. Ce fut le principe du contrat actuel. Le pouvoir limitatif de l'Empereur n'en fut pas amoindri pour cela, car le pacte appartenait à cette espèce de contrats que les doctes appellent *pactum beneficium*, ou *gratuitum*, ou *donationis* (accord sans équivalent), caractère qu'il est nécessaire de lui conserver, attendu que la Finlande, qui déjà, par les lois de la guerre, faisait partie du grand Empire, n'avait aucune autre concession correspondante

à faire à la Russie. Dans tous les cas, l'Empereur a investi la Finlande d'un droit qui lui appartenait à lui-même; et d'après les règles partout établies, tout accord, tout contrat quelconque, doit être strictement observé par les deux parties, jusqu'à ce que toutes deux y renoncent volontairement.

Si, pour combattre ce raisonnement, on avançait que le succès des armes ne peut conférer aucun droit réel, jusqu'à ce qu'il ait été sanctionné par un traité de paix, et qu'ainsi l'empereur ALEXANDRE n'avait aucun droit à céder, nous répondrions naturellement qu'en ce cas, le conquérant était sans titre pour déclarer, dès le mois de juin 1808, la Finlande annexée à la Russie; que, par conséquent, la transaction de Borga fut illégale; que l'hommage des chambres au nom de la Finlande est sans valeur; et qu'aucune diète n'ayant été tenue depuis, toutes les mesures adoptées à partir de cette époque, y compris *l'occupation héréditaire* de la Finlande, lesquelles sont fondées sur la déclaration du 5 juin 1808, tomberaient ainsi que les actes de Borga, comme dénuées de toute base équitable. — Personne, on le suppose, ne voudrait assumer une telle opinion, et tout le monde lui préfèrera le raisonnement ci-dessus mentionné.

Peut-être objectera-t-on encore qu'un don peut être repris, et qu'alors tous les droits qui en découlent sont également retirés. Mais sans nous arrêter à établir que le don prend le caractère de contrat quand il se présente sous la forme d'une transaction publique, nous dirons que si, d'une part, le souverain pouvait retirer ses dons, le peuple aussi, de son côté, pourrait revenir sur les siens. Il s'ensuivrait naturellement que tout peuple qui aurait abandonné ses droits politiques pour investir le souverain d'une autorité absolue, pourrait, à sa vo-

lonté, annuler cet abandon, et revendiquer sa part dans l'administration des affaires. D'après cela, le despotisme confié à Charles XI ne reposait sur aucune base durable, et les Danois étaient fondés à dépouiller leur roi du pouvoir absolu déféré à ses prédécesseurs en 1660. En prenant ce principe à la lettre, on arriverait, dans beaucoup d'autres pays, à une foule de discussions et de restaurations tout aussi équitables. Mais personne apparemment ne voudrait aller jusque-là, et les conséquences ici amènent forcément la reconnaissance du principe, que toute obligation librement contractée doit toujours conserver force et vigueur pour les souverains aussi bien que pour leurs sujets. Sans l'acceptation pleine et entière de ce principe, il n'est de sécurité pour aucune sorte de gouvernement.

Il reste une autre objection à laquelle nous devons répondre. On dira peut-être que des obligations ainsi contractées ne doivent pas être prises à la lettre; qu'on ne doit pas les interpréter d'après la signification actuelle des termes employés; qu'elles n'ont été mises en avant que par une sorte de politesse cérémonieuse; et qu'en un mot, pour nous servir de l'expression de Pekka Knoharinen, c'était une simple *parade politique*. Mais cela nous paraîtrait encore moins digne d'Alexandre et de Nicolas, ces deux législateurs si nobles, si généreux, et une telle idée ressemblerait à d'outrage le plus cruel pour leur caractère. — D'ailleurs, les promesses royales sont trop précises pour admettre ou exiger la moindre explication. Ajoutons que tout contrat une fois convenu doit être exécuté selon le sens ordinaire des mots, et qu'on n'y saurait permettre d'interprétation par voie d'équité, à moins qu'il ne se soit glissé dans la rédaction quelque équivoque manifeste; et, dans ce cas même, celui qui se trou-

vait le plus fort au moment de la rédaction du contrat devrait toujours céder en tout ce qui concerne le bien-être du parti le plus faible. Le plus fort, en effet, a tous les avantages en main ; il peut imposer telle convention qui lui convient ; l'inférieur est obligé de s'y soumettre, il ne peut en dicter ni le fond ni la forme. Si ensuite la teneur de cette convention soulève des interprétations différentes, le plus fort doit se blâmer de n'avoir pas mieux pris ses mesures ; et, dans le doute, les droits du plus faible doivent passer avant les siens. Tous les jurisconsultes, tous les hommes d'état anciens et modernes sont d'accord sur ce point.

Ces trois objections ayant été, nous l'espérons, réfutées d'une manière satisfaisante, nous reviendrons à la question principale.

Les contrats aujourd'hui sont *réels* ou *personnels ;* dans le premiers cas, ils regardent les choses relatives aux parties contractantes ; dans le second, les personnes. Il est évident que les droits obtenus par la Finlande lui ont été conférés par un contrat *réel.* Celui-ci, par conséquent, doit conserver, pour les deux parties contractantes, la force obligatoire la plus étendue, puisque n'étant pas *personnel,* il ne peut cesser à la mort d'une des parties. La Finlande possède ainsi, en vertu d'un contrat *réel,* quoique non *équivalent* (pactum gratuitum, donationis reale), la confirmation de ses anciens priviléges, de ses anciennes lois fondamentales, ou, si l'on veut, elle les possède par l'effet d'un don. Dans les deux cas, elle a obtenu le droit, sanctionné par contrat incontestable, d'user et de jouir de la constitution fondée sur la forme de gouvernement de 1772, et sur l'acte d'union et de sécurité de 1789. C'est ce que personne probablement ne sera tenté de nier désormais, et il ne nous reste plus qu'à examiner

la question de savoir si les promesses de deux nobles empereurs ont, par elles-mêmes, la vertu de lier et de contraindre; si elles n'ont été obligatoires que pour leurs propres personnes, ou si elles engagent également leurs successeurs.

Quelque opinion qu'on se forme de l'origine des états, que le gouvernement ait sa source dans un sentiment social inné, auquel obéit la nature humaine, ou dans la force des armes, ou dans quelque pacte entre le gouvernant et les gouvernés, que l'on considère le pouvoir dévolu au souverain comme conféré par la divinité ou comme une délégation du peuple lui-même, toujours est-il que le souverain exécute les traités qui ne lui sont pas purement personnels, au nom de la société dont il est le chef. Il réunit dans sa volonté les volontés de l'État entier; il concentre en ses mains le pouvoir dont il est le foyer, et il en est l'exécuteur, parce qu'il le possède. Aucune nation ne peut *en masse* traiter avec une autre nation; elle doit être représentée, en pareil cas, par celui qui a mission de la gouverneur. Mais il résulte de tout cela que les traités ou les décisions émanés du souverain n'existent pas seulement comme actes qui lui soient personnels, mais comme appartenant à tout son peuple, car c'est seulement parce qu'il est la tête du peuple qu'il a le droit de passer des traités et de faire des conventions qui, sans cela, seraient sans force, et n'auraient même pas de sens. Si les sujets pouvaient annuler les engagements internationaux de leur gouvernement, toutes relations équitables et légales cesseraient d'exister, et la société se trouverait plongée dans un état de dissolution ou de guerre sans terme. S'il arrive que le souverain, dans ses transactions avec les nations étrangères, ait violé quelqu'une des lois auxquelles sa conduite devait

être subordonnée, c'est un fait dont les conséquences sont à examiner entre son peuple et lui; mais le pacte avec l'étranger n'en doit pas moins rester inaltérable. Procéder autrement, ce serait marcher à la dissolution de tout lien politique et même de toute société.

Le souverain intervenant ainsi comme partie dans toute espèce de contrat, soit en vertu de la puissance réunie entre ses mains, soit parce qu'il représente l'État dont il est le régulateur, tout pacte auquel il a souscrit oblige nécessairement le peuple, qui devient ainsi, par cela même, solidaire des charges et des devoirs résultant du contrat. Du peuple, l'obligation passe aux divers chefs du gouvernement qui se succèdent, car les devoirs de ceux-ci sont les mêmes que ceux du pays qu'ils gouvernent, et ne peuvent être autres. C'est donc tout à la fois en son propre nom et au nom de son peuple qu'un souverain contracte, et les engagements qu'il prend ainsi passent continuellement du gouvernant au peuple et du peuple à ses successeurs, sans interruption, jusqu'à leur plein et entier accomplissement.

Tous ceux qui ont écrit sur le droit international sont d'accord sur ces vérités; mais pour la Finlande en particulier, elles se fortifient encore d'une circonstance toute spéciale. Deux empereurs de Russie ont *accepté, confirmé les lois fondamentales* de ce pays, et se sont engagés à les conserver intactes, en pleine vigueur, et sans aucunes modifications; et ces institutions ainsi jurées sont, comme nous l'avons démontré précédemment, *la forme de gouvernement de* 1772, et *l'acte d'union et de sécurité de* 1789, dont le premier est déclaré constituer *un acte invariable et sacré*, etc. . . . . En acceptant et ratifiant ces actes dans toute leur étendue, les Empereurs de Russie ont assumé les obligations qui, avant eux, étaient impo-

sées aux rois de Suède, obligations qu'ils ont reconnues en même temps *pour eux-mêmes et pour leurs successeurs nés et à naître*. La Finlande possède donc, au double titre du droit politique et des ratifications spéciales de ceux qui l'ont jusqu'ici gouvernée, deux lois fondamentales, dont «la teneur doit être observée textuellement, sans *modification, altération ou interprétation quelconque;*» et ce naturellement jusqu'à ce qu'elles soient modifiées du consentement volontaire des deux parties contractantes. On voit combien l'assertion de Pekka est erronée lorsqu'il prétend que «la constitution représentative de ce pays doit être renouvelée par tout monarque qui accède au trône de Russie[1].» Aucun Empereur de Russie ne peut, en montant au trône de ses pères, se refuser, sans outrager la glorieuse mémoire de ses illustres aïeux, à confirmer et à protéger les lois fondamentales de la Finlande.

En résumant ce qui vient d'être établi, on trouve que les lois fondamentales qui doivent rester en vigueur en Finlande forment une constitution représentative; qu'elles ont été ratifiées par deux empereurs russes, et que cette ratification est virtuellement obligatoire pour tous les futurs souverains de la Russie, jusqu'à ce que les Finlandais, par un accord volontaire avec les chefs de l'empire, se donnent eux-mêmes une nouvelle forme de gouvernement. Il existe donc pour la Finlande un droit fondé sur un contrat formel, d'être gouvernée d'après un régime représentatif conforme à son importance, et de prendre part à l'administration du pays, ainsi qu'à sa législation et à la formation des impôts. Si jusqu'à présent elle n'a pas encore joui de ce droit, le vœu clair et formel du contrat n'a pas été rempli.

[1] Finlandæ och dess framtid. — 5e éd., p. 99.

Ceci posé, il s'élève naturellement la question de savoir quelle devrait être, dans ces circonstances, la politique des Finnois. La difficulté de répondre à cette question vient de ce que les nouvelles relations sociales de la Finlande n'ont pas, dès le principe, été très-clairement déterminées. Le traité intervenu en suite de l'abandon de cette province par la Suède ne contient à ce sujet d'autre stipulation que le compliment diplomatique suivant : « Attendu que Sa Majesté l'empereur de Russie a déjà donné les preuves les plus irrécusables de la justice et de la douceur avec lesquelles elle entend gouverner les habitants du pays acquis par elle depuis peu... Sa Majesté le roi de Suède se voit par là dispensé du devoir sacré de poser des conditions en faveur de ses anciens sujets. » Art. VI. Quoique les engagements pris envers la Finlande n'aient pas été respectés, elle n'a jamais eu à se reprocher la moindre offense envers la Russie; elle n'a même pas réclamé une définition plus exacte de sa situation politique. En cas de doute sur les droits et les prétentions naturels des deux pays, la Finlande n'a d'autre titre à faire valoir que le droit qu'elle possède, en vertu du traité, de garder *ses lois fondamentales* et *sa constitution inviolable*. Tout le reste jusqu'à présent est demeuré sans développement, et continue à rester dans le doute et l'indécision. A la vérité, le droit international proclame que lorsqu'une convention n'a pas été exécutée, les choses doivent être remises *in statu quo ante pactum;* mais une telle déclaration serait d'une part une absurdité, et de l'autre un désir haineux de répandre en Finlande la confusion et le malheur. Le *statu quo* consisterait à revenir à la condition de sujets suédois ou à l'état de guerre des années 1808 et 1809; deux hypothèses également impossibles : une amère dérision ou une inimitié déclarée contre la Finlande pour-

raient seules la pousser à réclamer par de tels moyens des droits moins équivoques.

Loin de là, les vrais amis de la Finlande l'encourageront chaudement, dans sa situation actuelle, à observer avec une fidélité parfaite ce contrat où elle est une des parties intéressées. C'est son devoir en cette qualité, et la prudence la plus simple le lui conseille, afin de conserver à la postérité les droits dont elle est investie, ou du moins afin de ne pas les compromettre entièrement par des mesures prématurées, si l'on trouvait qu'elle n'en dût posséder qu'une partie. En pareil cas, des conspirations, des explosions violentes n'ont jamais amené que ruines et calamités. Toute intrigue secrète est également injurieuse et digne de blâme; même quand elle se réduit à une folle boutade et que ses efforts aboutissent à une absurdité, ils ont encore l'inconvénient d'exciter la méfiance du pouvoir et de lui fournir un prétexte d'exercer son habileté à réprimer et à fausser plus ou moins des institutions politiques scellées de promesses sacrées, et fondées sur des contrats aussi clairs qu'irrécusables. Les exemples de circonstances pareilles ne sont pas rares dans les annales de l'humanité. Les misères et les malheurs produits par l'intrigue et la révolte y sont retracés à chaque page, et la Pologne est là pour prouver que « ceux qui recourent à l'épée périront par l'épée. » Si la Finlande remplit fidèlement ses obligations, et que cependant elle tombe devant une puissance impitoyable, elle restera du moins pure et sans tache dans le présent comme dans l'avenir, et ce qui, autrement, eût été pour elle la verge du châtiment, deviendra la couronne du martyre.

Mais nous n'entendons nullement indiquer par ces réflexions que la Finlande doive être considérée comme un

holocauste, comme une victime des caprices de l'autorité. Nous espérons, pour notre part, que ce sera tout le contraire, et notre seul but a été de montrer les conséquences possibles d'une autre conduite. L'imagination admet à peine que dans le dix-neuvième siècle de nobles et fiers monarques rompront des engagements qu'ils ont solennellement jurés de leur propre mouvement, qu'ils préféreront exciter le mécontentement à mériter l'amour, et qu'ils voudront semer la violence pour récolter la sombre haine. Les promesses impériales doivent être regardées, pour nous servir des paroles de Herr Havasser, comme « des dettes d'honneur : » et qui donc solderait plus volontiers de telles dettes que le héros sur son trône? — supposé d'ailleurs, comme nous l'avons dit plus haut, que la Finlande accomplisse elle-même fidèlement tous ses devoirs.

Dans de telles circonstances, la politique se partage naturellement en deux catégories, le devoir de ceux qui se trouvent les plus près du trône et celui des autres citoyens.

La première classe devrait devancer ses compatriotes en remplissant honorablement toutes ses obligations sociales, en donnant l'exemple éclatant du dévouement au roi et au pays, mais aussi en protestant avec douceur, avec fermeté, avec intégrité, partout où se manifeste quelque infraction aux lois fondamentales qui ont été jurées. Si leur voix se perdait dans le désert, si l'on persévérait, malgré leurs protestations, dans la violation des lois, ils auraient du moins rempli leur devoir, et leur honneur brillerait intact devant l'impitoyable tribunal de la postérité. Mais une honte éternelle couvrira leurs noms s'ils ont eux-mêmes amené la ruine de la constitution, s'ils l'ont provoquée ou s'ils ont aidé bassement à l'accomplir. Il est

vrai que leur tâche est difficile et que leur place est loin d'être sûre : mais personne ne saurait s'élever au sommet de la fortune ou de la vie civile sans s'exposer aux ardeurs brûlantes du soleil et peut-être aux foudres de l'autorité souveraine. Celui qui ne se sent pas assez de force, assez d'indépendance de caractère pour affronter ces dangers avec calme, n'est pas digne de présider aux destinées de tout un peuple; il eût mieux fait, pour ses concitoyens et pour lui-même, de ne pas quitter l'humble chaumière pour laquelle son âme fut créée et reçut une énergie proportionnelle.

Les qualités dont nous venons de parler sont plus particulièrement exigées de celui auquel a été confiée la noble mission de veiller sur les affaires de la Finlande dans le cabinet du monarque. Ce devrait être un homme d'un chaud patriotisme, d'une justice inaltérable, d'une grande ardeur dans ses entreprises et d'un amour durable de tout ce qui est noble et vrai : il devrait surtout posséder ou développer en son âme une force de caractère inébranlable, qui fléchit aussi peu devant les prières des courtisans et les intrigues de ses parents et amis que devant les menaces du pouvoir et le sourire de la flatterie. En même temps il lui faudrait assez de flexibilité d'esprit et d'entente du mouvement social pour savoir céder à propos à l'orage, en se tenant également éloigné d'une souplesse servile et de cette rude opposition qui risque à chaque instant de se faire mettre en pièces. Son attachement au chef de l'État sera ferme; mais il n'est pas de dévouement plus fidèle que la justice et la vérité, et c'est à leur ombre qu'on voit croître et fleurir l'amour et le respect des sujets.

Une mission pareille n'est facile d'aucune manière, et celui qui l'accepte nous donne sur lui des droits consi-

dérables. Que chacun donc s'essaye et se consulte avant de se livrer à une si coûteuse entreprise, et s'il ne possède pas d'abord toutes les qualités requises, qu'il cherche à les obtenir par degrés. Les merveilles que peut accomplir une volonté honnête et ferme sont incalculables.

Aux autres habitants de la Finlande la Providence a confié le précieux devoir de travailler au bien-être d'une chère patrie, de s'efforcer d'éveiller en elle une vie nouvelle en développant les tendances et l'activité nationales, sous l'égide de ceux qui sont le plus près du pouvoir.

« Pour tous ceux qui examinent attentivement le cours des temps et les changements précipités de notre siècle, il doit être évident qu'une ère nouvelle a commencé pour notre bien-aimé pays. Nos premiers liens d'union ont été rompus et flétris; d'autres événements nous environnent, et Aura[1], sous une forme plus jeune, regarde autour d'elle avec trouble, inhabituée qu'elle est au nouvel horizon dont elle est embrassée. Ses vieux vêtements ne conviennent plus à sa taille. Un nouveau jour allume une nouvelle lumière. Jusqu'ici, elle a partagé le sort du reste de son sexe; elle a été traitée comme n'étant pas encore en âge; mais aujourd'hui ses années sont mûres, et elle a recouvré le droit de décider de son propre sort. »

Telles étaient, il y a longtemps, les prophéties d'un écrivain, et chaque jour en a mieux prouvé la vérité. La Finlande a vécu le tiers d'un siècle dans sa nouvelle forme sociale, et, pendant ce temps, de nouveaux intérêts se sont créés, de nouveaux efforts se sont déployés dans presque toutes les directions. Ce n'est plus l'enfant

[1] Nom poétique de la Finlande, comme *Svea* de la Suède, *Nore* de la Norwége, et *Dane* du Danemark.

à la lisière, le jeune homme sous ses maîtres : elle a presque atteint l'âge de l'homme mûr, qui peut envisager sa carrière à venir, s'emparer de son propre sort, et fixer le but auquel il veut arriver. Sa prospérité s'est accrue, sa population s'est rapidement augmentée, la culture de son sol s'est améliorée d'une manière simple et non artificielle; des mines ont été tout récemment ouvertes; son commerce et ses productions prennent une face nouvelle; ses communications intérieures se développent constamment, et tendent chaque jour à de nouveaux progrès. Ainsi, de ce côté, tout est courage, zèle, activité.

Sous le point de vue moral, on trouve partout les mêmes efforts patriotiques, partout une intuition vraie des conditions actuelles de la Finlande. Le peuple est revenu à lui-même et à sa propre nationalité originelle. Des trésors ont été tirés des profondeurs du caractère populaire et du filon le plus pur. Sur le sol naguère calciné des volcans, des fleurs surgissent, dont la magnificence frappe d'étonnement le spectateur, et dont personne n'aurait pu songer à recueillir le doux parfum. Les chants du Kalewala [1] rivalisent de richesse originale avec les chants nationaux de tous les autres peuples, et l'emportent en beauté sur la plupart. C'est l'imagination étincelante de l'Asie sous les neiges amoncelées du Nord, proportionnant ses feux et sa couleur à la nature qui l'environne, mais ne reniant jamais ou plutôt ne cessant jamais de rappeler sa brûlante origine. Nos annales domestiques sont recherchées avec autant de zèle que d'affection; les souvenirs épars et peu nombreux de l'his-

[1] Épopée nationale de la Finlande qui vient d'être révélée au monde savant par la magnifique traduction de M. Léouzon le Duc.

toire sur même ancienne province sont remises en lumière, et la vie nationale du peuple est l'objet d'incessantes découvertes.

Honneur au mérite de ces jeunes hommes qui se sont fait une idée si juste et si noble de la situation! Un peuple ne peut jamais périr tant qu'il conserve la parole haute et ferme. Il se fane, il étouffe comme le blé parmi les ronces et les orties, lorsqu'il ne peut plus se reconnaître lui-même à travers le mot et la voix spirituelle de l'âme à l'âme. Qu'elle est inexplicable, cette action de la pensée, dans des communications qu'elle établit par la langue entre nous et les générations dont le temps nous sépare! Ce n'est pas seulement leur voix qui nous parle : — c'est un génie invisible qui se glisse avec nous, — une puissance interne qui s'empare du cœur, car la langue est l'abrégé des temps passés, elle est la vie et l'histoire de toute la nation.

C'est cette influence de l'idiome national qui donne tant de prix, en tout pays, aux recherches dont il est l'objet, et qui fait, en particulier, l'éloge des efforts patriotiques de la jeunesse finlandaise. Lorsqu'à côté de ces recherches se pressent des investigations non moins actives sur l'antiquité, sur la mythologie, sur la vie populaire du pays, on peut apprécier d'avance la portée de tous ces travaux. Puisse le jeune arbre ainsi planté au soleil des nations développer bientôt sa tige ferme et superbe, que respectent les orages, et sous la voûte de laquelle l'esprit de l'histoire vienne établir son trône pour prophétiser au noble peuple finnois un glorieux avenir!

. . . . . .

Quant à la condition d'inébranlable fidélité dont nous avons parlé plus haut, l'État gouvernant n'a rien à redouter de ces efforts nationaux des Finlandais; il peut,

au contraire, s'en féliciter. Sans estimer aussi haut que Herr Hausser l'influence de la Finlande comme pays agriculteur, nous dirons que sa situation scientifique n'est pas sans importance. Mais au point de vue politique, elle a bien plus de poids encore, ne fût-ce qu'en raison de l'énergie, de la persévérance, de la bravoure et de l'abnégation personnelle que peut montrer un peuple dont l'éducation domestique a reçu de tels développements.

. . . . . .

Le langage et le caractère populaires des Finlandais ont été respectés de leurs premiers gouvernants; aussi n'est-il pas d'annales historiques qui puissent montrer de sujets plus fidèles, de soldats plus courageux. Les plaines de l'Allemagne, le camp de Tilly à Lech, les retranchements de Wallenstein à Nürnberg, témoignent glorieusement de la juste confiance que le grand roi de Suède avait mise dans la valeur indomptable de ses troupes finnoises. Et la dernière guerre de Finlande, — ce petit drame héroïque, où la bravoure et la fidélité résistèrent si longtemps à une destinée que nul ne pouvait éviter, — tout cela ne peint-il pas suffisamment les guerriers finnois? Et maintenant même avons-nous à rougir de ceux de nos frères ou de nos enfants qui combattent dans les rangs de l'armée russe? — Qu'on nous fasse, au contraire, à moitié Finnois, à moitié Russes, à moitié Français, et la race dégénérée descendra bientôt au niveau des Moldaves, des Valaques et des Serbes. . . . . On peut tout attendre de la fermeté de la fidélité du caractère finnois. C'est une mine de feu sous une surface aride, — un tranquille volcan, toujours incandescent, mais sans éruption. S'il n'étonne pas le spectateur par des gerbes de flamme et des pluies de feu, il ne ravage pas non plus

par des tremblements de terre et des torrents de lave. Sa chaleur égale, répandue dans les canaux souterrains, produit des moissons calmes, inaperçues. — Peut-être le jour arrivera-t-il où, après avoir montré une littérature finnoise nationale, nous pourrons montrer aussi une nation finnoise indépendante. Mais ce but ne peut être atteint que lentement et par la paix, si l'on veut fonder un édifice durable, qui ne devienne pas, comme une nouvelle tour de Babel, bientôt renversée par la tempête, une vaste ruine. Nous aspirons avec joie, avec espérance, vers cette époque. Jusque-là, tout ami du pays doit prendre pour règle cette devise bien connue : *Vérité, habileté, prudence.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XVI.

Forces militaires de la Russie (suite) 1

Nullité des officiers russes. — Ses causes et ses effets. — Peu d'influence de la naissance sur les avancements. — Crédit plus réel de la fortune. — École des cadets ; manière d'abréger les examens. — Un billet de mille roubles et un déjeuner par leçon.

Camps et exercices annuels de l'armée russe. — Camp de Crasnoë-Zélo. — Revue de Borodino.

Infanterie russe; lenteur de ses mouvements. — Artillerie ; évolue bien, mais pointe mal. — Génie militaire ; ignorance des officiers supérieurs. — Leçon remarquable dans un cours de galvanisme. — Projet de navigation sous-marine ; le professeur Jacobi. — Exemple rare d'assurance et d'erreur. — Résultat final des nautiles sous-marins. — Succès plus heureux des fusées volantes.

Généraux; plus médiocres en Russie que dans tout autre pays militaire. — Croïe, Gordon, Lefort, Munich, Souwarow, Barclay de Tolly, Apraxin, Koutousoff, Yermoloff, Paskewitch. — La plupart des généraux russes ne savent que livrer bataille.

Différence des généraux allemands aux généraux russes. — Frédérik II. — Blücher.

Les Kosacs; leur utilité comme cavalerie légère; leur vigilance ; leur esprit aventureux. — Supériorité du Kosac sur le Mosco-

vite comme cavalier. — Facilité avec laquelle on pourrait former une cavalerie kosaque régulière.
Distinction entre la cavalerie légère et la grosse cavalerie; plus apparente que réelle.
Population de l'Ukraine; son caractère. — Mœurs et coutumes des Kosacs militaires. — Dénombrement des diverses peuplades kosaques. — Les Kosacs sont soldats depuis quinze ans jusqu'à cinquante. — Nombre de régiments qu'ils fournissent, ainsi que les Baskirs et les Kirghiz.
Colonies militaires; leur création. — Araschieff. — Leur division en cavalerie et infanterie; leur organisation. — Alarmes qu'elles inspirent aux états voisins, et au gouvernement lui-même. — Plan gigantesque abandonné. — Ce que sont aujourd'hui les colonies militaires. — Ce qu'elles seraient devenues si le plan primitif eût été suivi. — Établissement de l'infanterie coloniale à Novogorod. — Révolte occasionnée par une disette; massacres qui s'ensuivent; difficulté de la répression, et craintes sérieuses qui en résultent. — Les colonies qui ont été conservées ne consistent plus guère qu'en cavalerie. — Organisation de ces dernières, en 1821, par le comte de Witt.
Avantages que la Russie a tirés de la race kosaque. — Extension donnée par cette race au territoire de l'empire. — Facilité avec laquelle elle s'assimile aux autres races nomades; moyens qu'elle emploie pour les asservir. — Commencement des Kosacs. — Leurs guerres contre la Pologne. — Les Zaporogues. — Mazeppa; ses liaisons avec Charles XII. — Leur utilité pour ce prince; ils battent la cavalerie russe commandée par l'Ecossais Campbell. — Leur conduite grossière et violente au camp du roi de Suède. — Soumission des Zaporogues après la journée de Pultawa. — Ils émigrent dans les États de la Porte; ils reviennent en Russie sous le règne de Catherine, et s'établissent dans les provinces caucasiennes sous le nom de Tchornomorskies. — Haine mutuelle de cette race et des Circassiens. — Singulières propriétés physiques des races kosa-

ques. — Kosaques du Don ; la Russie a déjà commencé à leur enlever une partie de leurs priviléges. — Nécessité pour le Czar de ménager les autres tribus.

CHAPITRE XVII.

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE (suite). 53

Kirghiz et Kosaques de l'Oural et d'Orenbourg. — Tartares Nogaïs. — Bashkirs. — Valeurs de toutes ces hordes comme auxiliaires des armées russes. — Leur rôle possible dans les desseins secrets de la Russie contre l'Europe. — Ce qui distingue ces populations. — Leur religion, leurs mœurs, leurs habitudes, leur origine.

Infanterie finnoise. — Les régiments jaunes de Gustave-Adolphe. — Arquebusiers de Finlande. — Ceux de race russe ne peuvent réussir ; pourquoi. — Peu d'adresse des Moscovites dans le maniement du fusil et des armes de guerre en général ; exception pour la hache.

Tableau statistique des forces militaires de la Russie, infanterie, cavalerie, artillerie et génie, colonies militaires et troupes diverses.

Appréciation de l'établissement militaire des Russes. — La Russie aurait moins besoin que tout autre pays d'une grande force militaire, ce qui la lui rend nécessaire. — Ambition des Czars. — Vues constantes du cabinet de Saint-Pétersbourg. — A quel prix elles sont suivies. — Paye du soldat russe : *il n'est rien de plus cher que le soldat à bas prix.* — Classe d'hommes qui manque aux armées russes. — La race moscovite n'est pas naturellement martiale. — Temps antérieurs à Pierre le Grand ; les Streltz. — L'infanterie russe formée par ce souverain ; journée de Pultawa. — Campagnes de Turquie et de Pologne sous Munich ; bombardement d'Oczakow. — Guerre contre la Prusse et Frédéric II. — Campagnes de Romantzow, sous le règne de Catherine. — Suwarrow, ses exploits ; son originalité ; ses bouffonneries ; le fanatisme employé par lui comme

moyen d'action sur ses troupes. — Sa lutte contre Kosciusko. — Ses campagnes en Italie contre les armées républicaines; discussion sur ce sujet (texte et notes). — Quelle est la valeur réelle de ce général? — Décadence des armées russes après Suwarow; leur lutte contre Napoléon; leur démoralisation depuis la campagne de France. — Guerre de Turquie en 1828; pertes des Russes; causes réelles du traité d'Andrinople. — Révolution polonaise de 1830; campagnes de Pologne; immense supériorité numérique des Russes; leurs échecs honteux; leurs succès chèrement achetés; Gobie, Okouniew, Varna, Serazin, Grochow, Praga, Ostrolenka, Warsovie. — Chute définitive de la Pologne; aurait-elle eu lieu si la Pologne eût eu à sa tête un Kosciusko? — Aujourd'hui la force réelle des armées russes est en proportion inverse de leur accroissement numérique.

CHAPITRE XVIII.

De la marine russe..... 97

Puissance navale de la Russie; en quoi elle intéresse la Grande-Bretagne. — Supériorité maritime actuelle de l'Angleterre sur tous les autres peuples. — Effets et conséquences de la vapeur et des nouveaux moyens de destruction. — Marines danoise, hollandaise et suédoise. — La France, la Russie, les États-Unis d'Amérique; collision imminente en 1840. — Brochure de M. le prince de Joinville. — Accord de vues qui existe à l'égard de l'Angleterre entre le parti de la guerre en France, le cabinet de Saint-Pétersbourg et les États-Unis. — A quoi l'Angleterre doit s'attendre lorsqu'elle attaquera une de ces trois puissances. — Appréciation comparative de leurs forces maritimes et de celles de la Grande-Bretagne. — Résultats probables d'une collision.

Grandes vues de Pierre Ier en élevant Saint-Pétersbourg dans le Delta et la Néva. — Le génie de Pierre était essentiellement nautique. — Son habileté pratique comme marin et constructeur de navires; ses talents et sa bravoure personnelle. — Il

assure à sa flotte la supériorité sur la flotte suédoise. — La marine russe a-t-elle tenu les promesses de ses débuts? — A quoi se réduiraient en réalité ses cinquante vaisseaux et ses cinquante mille marins? — Impossibilité d'une marine militaire sans une marine commerciale. — Les successeurs de Pierre négligent entièrement la marine marchande. — L'esclavage, autre obstacle au développement des forces navales de la Russie.

Recrutement de la marine militaire en Russie. — Flottes de la Baltique et de la mer Noire; leur composition respective. — Dépenses des vaisseaux dans les stations étrangères. — Équipages d'élite embarqués sur les navires qui doivent séjourner à l'étranger. — Les juifs employés sur la flotte de la Baltique. — Accolade du Czar à une sentinelle juive le jour de Noël. — Nourriture et paye des matelots russes. — Officiers russes, leur peu d'instruction; leur maladresse. — Bateau à vapeur abordé *par un brick à l'ancre*. — Péculat, dilapidations. — Depuis quand les officiers de la marine russe ne portent plus d'éperons.

Commandement des flottes russes; a presque toujours été confié à des étrangers. — Paul Jones. — Elphinstone; il force le passage des Dardanelles trente ans avant Duckworth. — Gregg. — Ricord. — Crown, Hamilton, Ogilvy. — Aujourd'hui on cherche à exclure les étrangers du service naval; pourquoi.

Flotte de la mer Noire, en meilleur état que celle de la Baltique. — Kosacs marins.

Établissements maritimes sur la Baltique. — Arsenaux d'Auchta. — Port de Cronstadt. — Phare de Tolboken. — Revel. — Baltisport, côtes de Finlande, archipel d'Åland; Sveaborg, Helsingfors. — Usines de Colpenas.

Établissements maritimes sur la mer Noire. — Sébastopol.

Situation actuelle du personnel et du matériel. — Navires à vapeur. — Solde des différents grades. — Equipements, fournitures de la marine. — Ameublements des officiers. — Peu de valeur définitive des forces navales de la Russie.

CHAPITRE XIX.

De la Finlande 243
Utilité de cette province sous le rapport de la marine. — Matelots finnois. — Affinités maritimes de la Suède et de la Finlande. — Digression sur la marine suédoise ; la pauvreté seule de la Suède l'empêche d'élever une marine redoutable ; constructions navales en Suède ; le port de Carlscrona ; le constructeur *Chapman*. — La Finlande, seule école de matelots qu'ait la Russie. — Rôle que pourraient jouer la Finlande et la Suède dans le cas d'une guerre entre la Russie et l'Angleterre.
Physionomie du pays ; son site pittoresque. — Origine du peuple qui l'habite. — Rifonne, mœurs et caractère finnois. — Attachement des Finnois à la Suède. — Popularité de la langue et de la législation suédoises en Finlande. — Littérature nationale finnoise. — Le Kalewala. — Antipathie des habitants contre la Russie.
Guerre de Finlande en 1808. — Conquête du pays par Alexandre ; duplicité de ce prince ; le Czar jure de *ne pas consumer un seul village en Finlande*. — Importance de cette acquisition pour la Russie.
Constitution nationale des Finlandais, garantie par les deux empereurs Alexandre et Nicolas. — Comment cette promesse a été observée. — Efforts faits par la Russie pour ressusciter la nationalité finnoise ; dans quelles vues. — Politique russe actuelle ; les concessions aux nécessités du moment. — La noblesse finnoise ; divergences d'opinion entre elle et les classes populaires relativement à la Russie.
Topographie. — Cataracte d'Imatra. — Côtes ; îles ; villes du littoral. — Abo. — Helsingfors. — Population des villes. — Paysans finnois. — Clergé. — Négociants. — Régime commercial de la Finlande. — Contrebande organisée en grand sur le littoral.
Ombrages du cabinet de Saint-Pétersbourg au sujet de la Fin-

lande. — Pamphlet publié à Stockholm par un exilé finnois; défendu par la censure prussienne. — Influence de la Russie sur la Prusse, la Suède et le Danemark. — Liaisons du dernier roi de Suède (Bernadotte) avec la Russie. — Caractère de ce prince, sa politique, sa conduite différente à l'égard de la Suède et de la Norwège; ses ridicules mêlés à de grandes qualités; apologue épigrammatique dirigé contre lui; il se méfiait de ses sujets et n'était pas populaire. — Voyage du prince Oscar à Saint-Pétersbourg; baptême de son fils, sous le nom de Nicolas. — Visite de Nicolas à Stockholm; offres de secours refusées par Bernadotte. — Le Danemark; sa tendance actuelle à l'égard de la Suède et de la Norwége.

Situation générale des puissances du Nord vis-à-vis de la Russie. — Possibilité d'une union nouvelle entre les trois couronnes scandinaves. — Prévisions relatives à la Finlande. — Nécessité pour l'Angleterre de tourner son attention vers ce pays.

CHAPITRE XX.

COMMERCE, MANUFACTURES ET MINES DE LA RUSSIE. 185

Système commercial de la Russie. — Remonte à Pierre le Grand. — A pour objet de faire de la Russie un pays manufacturier. — Est-ce sa destination naturelle? — Forces agricoles de la Russie. — Les bras ne suffisent pas à l'exploitation du sol. — Accroissement du nombre des manufactures depuis Pierre le Grand; nombre d'ouvriers qu'elles occupent. — Encouragements donnés par le gouvernement aux progrès manufacturiers; erreur de ce système. — Manufacture de papier de Péterhoff. — Influence limitative du régime protecteur de la Russie sur ses relations commerciales avec la Grande-Bretagne.

Tarif russe. — Son caractère, son but particulièrement hostile à l'Angleterre; s'applique par la politique spéciale des Romanoff. — Vues du gouvernement russe sur l'Asie centrale; in-

fluence qu'elle y exerce par le moyen des peuplades kosaques et tartares. — La Russie aime mieux demander à l'Allemagne qu'à l'Angleterre les produits industriels qu'elle vend sur les marchés asiatiques; pourquoi. — Le Zollverein allemand; concours de la Russie à sa formation; espérances des Russes de s'étendre en Allemagne; paroles du prince Mentchikoff à ce sujet; *la route d'un vice-roi russe à Berlin.* — Arrière-pensée de la Russie à l'égard de la Prusse; faiblesse relative de cette dernière puissance; ses succès momentanés sous Frédéric; ses revers postérieurs; sa situation actuelle; nécessité où elle se trouve de se consolider. — Moyens qu'elle emploie dans ce but; gouvernement représentatif en perspective.

La Russie industrielle, marchande et agricole. — Vanité des sacrifices pécuniaires faits par le gouvernement pour développer son système commercial. — Usines impériales de Peter-Zavodsk; de Taula; de Colpenas; d'Alexandroffsky; de Sisterbek. — Anglais employés comme directeurs dans la plupart de ces établissements. — Ateliers de mécaniques pour les bateaux à vapeur. — Les serfs appliqués aux travaux dans les usines du gouvernement. — Concurrence et supériorité des établissements privés; *M. Beird*; ses succès dans les fabrications métallurgiques; sa fortune colossale; le moyen d'obtenir des adjudications. — Malversations des agents officiels de toute classe. — Nécessité de conserver les ateliers de mécaniques impériaux et la construction des bateaux à vapeur. — L'infériorité des Russes dans les arts mécaniques tient en grande partie à leur organisation sociale.

Manufactures particulières, leur nombre, leurs produits; appartiennent presque toutes à l'aristocratie territoriale. — Causes qui décident la noblesse à placer ses fonds dans l'industrie, plutôt que dans les exploitations agricoles. — Développement des sucreries de betteraves et des fabriques de potasse.

Mines d'or, de platine, d'argent, de cuivre, de plomb, de zinc. — Leur richesse relative; leurs produits annuels.

Exploitation de fer; alimente les plus grandes fortunes de la Rus-

sie; difficultés de cette exploitation; éloignement et mauvaise qualité de la houille; insuffisance du combustible bois. — Les bras employés à cette exploitation seraient appliqués plus fructueusement à l'agriculture.

CHAPITRE XXI.

De la Circassie et de la Géorgie..... 251

Description du Caucase et des nations qui l'habitent. — La Circassie; antiquité de ses populations. — Traditions des peuples primitifs; *les Dives, l'Adighé*; le Caucase, berceau du genre humain. — Intérêt particulier qu'offre ce pays à la politique actuelle. — Le Caucase, boulevard de l'Asie Mineure contre l'ambition russe. — Routes qui débouchent de la Russie à travers les montagnes; *le Terek; le Wladi-Caucase; le Demir-Capu.*

Efforts inutiles des Russes pour soumettre les populations caucasiennes; désastres des armées russes en 1841 et 1842. — Divisions intestines des montagnards. — Leur force s'ils étaient unis.

Les Tcherkesses. — Les Abases. — Les Lesghis. — Les Ossètes. — Les Kabardiens. — Les Tchetchenses. — Recherches statistiques y relatives.— Difficulté de pénétrer dans leur pays. — Calomnies accréditées par le gouvernement russe; anecdotes qui en prouvent la fausseté. — Entreprise extraordinaire de vingt Lesghis dans le camp retranché des Russes à Tiflis.

CHAPITRE XXII.

De la Circassie et de la Géorgie (suite)..... 277

Description du Daghestan. — Derbent; Bakou; utilité de ces deux ports comme voies d'approvisionnement pour la Géorgie; leur intérêt commercial.— Le Shirwan, dernier asile des sectateurs de Zoroastre. — Districts riverains de la mer Caspienne; Kouba, Barshly, Yarsi, Akoutcha. — Possessions des Les-

ghis; excellence de la fabrication des armes blanches chez ce peuple.

Possessions des Tchetchenses; fanatisme de cette peuplade; graves échecs qu'elle fit éprouver aux Russes en 1843. — Possessions des Kabardins et des Ossètes; leur soumission équivoque.

Possessions des Tcherkesses et des Abases; résistance héroïque de ces deux peuples au joug de la Russie. — Forts établis par les Russes le long du littoral; périodiquement enlevés par les indigènes, qui en massacrent les garnisons ou les emmènent en esclavage. — Fabrication de la poudre et des armes à feu chez les Tcherkesses et les Abases. — Caractère chevaleresque de ces deux peuples. — Origine que leur attribuent les *Sagas* des Northmans. — Leur inimitié implacable contre la Russie. — Signification du mot *tckerkesse*. — Rapprochement de différents noms, et spécialement des mots *Kosac*, *Kasaghi*, etc.

Costume et nature des montagnards. — Magnificence de leurs armes; leur adresse à les manier; leur habileté dans l'équitation. — Chevaux tcherkesses. — Esclaves russes dans les montagnes.

Beauté des femmes circassiennes. — Commerce des femmes en Circassie.

Puissance des races caucasiennes. — Leur législation; elles n'ont aucune loi écrite. — Leur moralité; leur foi à leur parole. — Tendances aristocratiques de tous les peuples chez lesquels domine le goût des chevaux.

CHAPITRE XXIII.

De la Circassie et de la Géorgie (fin)..... 309

Guerre de la Russie contre les populations circassiennes. — Forces militaires absorbées par cette guerre. — Dénombrement des différentes positions occupées par les Russes. — Répugnance des troupes et des officiers pour le service du Caucase. — On y envoie les officiers dont on veut se défaire. — Le

mari de la fille d'honneur; la dot, et le lendemain de noce. — Époque à laquelle commencent ordinairement les hostilités. — Campagnes de Paskevitch dans le Caucase; Kosi-Moullah; courage des Tchetchenses; résultat des opérations. — Les montagnards dédaignent souvent d'employer les armes à feu contre leurs ennemis. — Importance qu'attache la Russie à la possession de ces provinces. — Projet d'en transférer les populations dans l'intérieur de l'Empire. — Action qu'exercerait la soumission de ces contrées sur les peuples de l'Asie centrale. — Prédictions relatives au Caucase.

Géorgie. — Description de cette province; sa situation passée, son état actuel. — Sa population; ses ressources; nombre d'habitants qu'elle pourrait nourrir. — Les Mingréliens. — Les Imméritiens. — Les Arméniens. — La noblesse géorgienne. — Profonde et astucieuse politique de la Russie à l'égard de ce pays. — Droits prétendus des Czars sur la Géorgie. — Dernier épisode de l'indépendance géorgienne; une reine déchue; le colonel Lazareff. — Occupation définitive de la Géorgie par les Russes. — Forces militaires qu'ils y entretiennent.

Khiva. — Tentative des Russes sur ce pays en 1839 et 1840. — Description du Kanat de Khiva. — Parti que la Russie pourrait tirer de cette conquête. — Motifs qui la firent entreprendre. — Le général Pérowski; ses préparatifs, sa marche sur Khiva; difficultés imprévues dans le désert; froid extraordinaire (les Russes croient que le froid de leur climat les suit partout). — L'expédition échoue, malgré toutes les précautions prises pour le succès. — L'armée se réfugie au fort de Gemba. — Retour à Orenbourg. — Pérowski revient à Saint-Pétersbourg; l'opinion publique l'accuse; il se disculpe : pouvait-il diriger son armée par la mer Caspienne? — L'Empereur décide que l'entreprise sera renouvelée. — Intervention de l'Angleterre. — Il renonce à son projet. — Mauvaise humeur de Nicolas.

APPENDICE.

APPENDICE (traduction d'un pamphlet publié en Suède par un exilé finnois)..... 345

Constitution finlandaise. — Forme de gouvernement du 21 août 1772. — Acte d'union et de sécurité des 21 février et 3 avril 1789. — Confirmation donnée par Alexandre et par Nicolas à ces actes fondamentaux. — Leur détermination toute spontanée à cet égard. — Ce qui en résulte en droit. — Réfutation des objections contre l'existence de la constitution finnoise. — Quelle conduite doit tenir la Finlande dans la position spéciale où l'a placée la non-observation de sa constitution par la Russie, malgré la reconnaissance et la confirmation formelle des deux empereurs.

FIN DE LA TABLE.

MAR 25 1964